

DÉFENSE
D'ANCONE,
ET
DES DÉPARTEMENS ROMAINS.

DÉFENSE D'ANCONE,

ET

DES DÉPARTEMENS ROMAINS,

LE TRONTO, LE MUSONE ET LE METAURO;

PAR LE GÉNÉRAL MONNIER,

AUX ANNÉES VII ET VIII.

Ouvrage mêlé d'épisodes sur l'état de la politique, de la morale et des arts à Raguse, et dans les villes principales de l'Italie, à cette époque.

ORNÉ DE CINQ GRAVURES.

Par Michel-Ange-Bernard MANGOURIT,

Ex-commissaire des relations extérieures à Ancône, l'un des négociateurs de la capitulation, associé libre de la Société philotechnique de Paris, et membre de la Société des sciences physiques de Lausanne.

Quæque Anconam Cnydum que Arundinosam
colis, quæque Amathunta, quæque Golgos.
Catulle, carm. 36.

TOME PREMIER.

PARIS,

Charles POUGENS, Imprimeur-Libraire, quai Voltaire, n.° 10.

AN X. — 1802.





A LA DIVISION

D'ANCÔNE.

Mon récit vous appartient, Division immortelle, à vous qui soutîntes l'honneur des armes républicaines aux années sept et huit : à vous, poignée de soldats, que de nombreuses phalanges ennemies apprirent à respecter jusque dans votre infortune : à vous qui couvrîtes, de votre égide, ma famille et moi, pendant des expéditions brillantes, une défense héroïque et la marche longue, pénible et dangereuse du retour dans notre patrie.

Vous êtes aujourd'hui disséminés dans des corps illustres, heureux de vous avoir reçus ; ou réunis aux glorieuses demi-brigades dont vous faisiez partie ; ou jouissant de la considération de vos compatriotes et des caresses de vos familles :

mais la division d'Ancône est moralement inséparable. Et lorsque dans l'avenir, on parlera d'un fait de guerre, d'une défense surnaturelle, et sur-tout de l'harmonie de toutes les armes, de l'accord de toutes les administrations, et de l'unanimité de tous les sentimens, l'on dira : C'est une seconde division d'Ancône.

Les armées nous ont donné la paix ! vous y avez contribué par votre dévouement aux ordres de votre chef, par votre confiance dans son attachement pour vous, par votre patience à supporter les privations, par votre générosité envers l'ennemi désarmé, et par la noble fierté dont vos regards s'armèrent, quand, désabusés de tout espoir et dénués de toute ressource, vous ne quittâtes Ancône que pour changer de champ de bataille, et conquérir celui où la fin de la guerre devoit être décrétée par une mémorable victoire.

Il n'est pas un de vous, braves soldats, qui depuis son échange jusqu'à l'heureuse paix qui réjouit l'Europe, n'ait prouvé

qu'il fut de la division d'Ancône : vos officiers ont marqué dans une foule d'actions éclatantes : votre chef n'a cessé de se distinguer. Leur intrépidité n'a pas eu besoin d'être excitée par la confirmation des grades auxquels vous avoit promus le général Monnier dans les champs adriatiques, ou par le rang de général de division auquel la justice du premier consul l'a élevé ; c'est que vous tous, adorez la patrie ! c'est que l'on n'est soldat-républicain qu'en lui vouant son existence entière. Eh ! quels sentimens victorieux opposeroit-on à des armées supérieures par le nombre, l'automatie, je le dirai même, par le fanatisme, sinon ceux de l'indépendance et de la liberté ? ce sont ces sentimens qui vous ont fait affronter mille et mille périls dans les Apennins et sur les Alpes ; c'est par eux que l'Olympe français triompheroit encore, si quelques dieux avoient l'imprudence de troubler le sommeil de Mars.

Chers camarades, ceux de vous qui me lisent sous le toit paternel, désirent ap-

prendre ce qu'est devenu leur Général. Il n'est pas moins inquiet de vous, depuis nos adieux de Gènes; car rien de ce qui est immortel, ne lui est étranger. Le général Monnier, après avoir été échangé avec le général Lusignan, fit partie de l'armée de répossession de l'Italie, connue sous le nom modeste d'*armée de réserve.* Après avoir passé la Sézia et le Tézin à la tête d'une division, il prit de vive force le village de Turbigo, ce qui assura à l'armée le passage du Tézin. A la bataille de Marengo, sa division emporta Castel-Ceriolo : Monnier étoit de la lieutenance-générale de Desaix !

L'expédition de Toscane résolue, il fut choisi pour aller châtier les Arétins, ou plutôt les brigands qui s'étoient saisis de leur nom et de leurs portes, pour dévaster la belle Etrurie. Il les extermina, prit Arrezzo d'assaut, et fit grâce. Il se hâta de revenir combattre un ennemi plus digne des Français, se trouva à la bataille de Pozzolo sur le Mincio : et chargé par le général en chef Brune, d'assiéger les forts

de Véronne, il s'en rendit maître en cinq jours *.

L'aurore de la paix épandit sa lumière.... puisse un jour si pur, être éternel dans les conseils, les camps et les consciences !

---

* Depuis le 14 juillet 1789 jusqu'en 1793, il servit dans la garde nationale parisienne. A cette époque, il partit en qualité de sous-lieutenant pour l'armée d'Italie, qu'il n'a jamais quittée. Dans le cours des premières campagnes, il fut promu à des grades supérieurs ; il mérita celui de général de brigade à la bataille d'Arcole. Il remplit avec distinction le commandement de la ville d'Ancône et des départemens du Tronto, du Musone et du Metauro. L'europe incendiée de nouveau, il se distingua dans la campagne de Naples, par la prise de la forteresse de Civitella et celle de la ville et place forte de Pescara. Il défit un corps nombreux de Napolitains à Izernia et à Pomeliano ; en prenant le faubourg de la Madelaine de Naples, il fut blessé d'un coup de feu qui lui traversa de l'épaule droite à la mâchoire gauche. Il étoit à peine rétabli qu'il vint reprendre le commandement d'Ancône et des trois départemens Romains-Adriatiques en état de siége. — Le premier consul lui décerna une armure complète, le 28 germinal an 8, *en récompense des services éclatans rendus à la République*, expressions de la lettre du ministre de la guerre, Carnot.

Voilà, chers concitoyens, l'esquisse des travaux de votre Genéral; beaucoup d'entre vous en ont partagé la gloire.

Maintenant je n'adresserai qu'un mot à la division d Ancône, — si j'ai quelquefois réussi à rendre avec dignité ses exploits; si le sentiment d'admiration qu'elle m'a inspirée, a pu pénétrer dans mes écrits, je lui demande, pour récompense de mes efforts, d'honorer de ses bontés mon fils, aide-de-camp du général Monnier, si ce jeune homme continue à s'en rendre digne, par sa conduite civile et militaire.

Respect à la division militaire d'Ancône,

MANGOURIT.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE est divisé en trois parties.

I.ere Situation de la République française, des Républiques alliées, de la République de Raguse, des Départemens adriatiques, de la République romaine et des ville, forts et port d'Ancône en l'an 7.

II.me Campagne offensive et défensive du général Monnier dans les Départemens romains-adriatiques en état de siége, et pendant le blocus d'une escadre turco-russe.

III.me Défense des ville, forts et port d'Ancône; capitulation avec les Autrichiens exclusivement, et retour de la division militaire aux avant-postes de l'armée française sous Gavi et à Gênes.

On a renvoyé en notes à la fin de chaque partie, des indications, des réflexions, des faits et des dates.

L'ouvrage est terminé par un tableau chronologique des actions, et nominatif des braves qui s'y sont distingués, qui ont été promus à des grades, ou qui ont perdu la vie sur les champs de bataille. J'y ai compris les noms des admi-

nistrateurs et des employés politiques, civils et militaires qui ont coopéré aux efforts de la garnison d'Ancône. Ce tableau a été relevé avec le plus grand soin sur le rapport du chef de l'état-major Girard. Je me suis permis des additions, d'après des faits de notoriété publique que la concision prescrite dans un rapport militaire en avoit éloignés, mais qu'il eût été impardonnable d'écarter d'un rapport politique. En faisant le tableau chronologique et nominatif, j'ai eu en vue l'intérêt qu'a le gouvernement de connoître ceux qui ont servi la patrie de toutes leurs affections et de tous leurs talens, dans des circonstances difficiles : la justice de mettre sous les yeux de la France entière, les noms de ceux qui l'ont servie dans le temps de ses désastres comme au temps de ses triomphes ; et la satisfaction qu'en ressentiront les familles et les Communes de ceux qui en ont soutenu l'honneur, ou qui sont morts pour leur défense.

Les faits dont je me suis servi sont recueillis d'après l'histoire de l'an 7, le rapport militaire imprimé du C.en Girard, chef-d'escadron-aide-de-camp et chef de l'état-major de la division d'Ancône, les lettres et proclamations du général Monnier et autres généraux, ma correspondance avec les ministres, ambassadeurs, etc., les comptes que m'ont rendu les sous-commissaires-commerciaux sur l'Adriatique, les actes du

consulat romain et de ses administrations départementales et municipales, les sommations, les lettres des généraux ennemis et les conférences tenues avec eux.

Je n'ai rien négligé pour la perfection de l'édition, en y associant trois de mes collègues de la Société philotechnique, dont la célébrité est bien justement méritée ; les C.ens le Barbier l'aîné pour le dessin, Gaucher pour la gravure, Charles Pougens pour la partie typographique; j'ai pris les avis de plusieurs gens de lettres, et je les ai ponctuellement suivis. Paraissant devant le public dont j'aime les décrets en les redoutant, je me suis environné de ceux qu'il respecte et qu'il admire, pour obtenir de l'indulgence, à titre d'encouragement.

Cinq gravures ornent l'ouvrage.

I.ere Le général Monnier dessiné par le C.en le Barbier l'aîné. Le bas-relief représente l'Amitié assise dans son réduit solitaire devant un fût de colonne de granit, entouré d'une guirlande de lierre, et dont le tronçon est recouvert d'une couronne murale. L'Amitié regarde la colonne, emblème de la courageuse division d'Ancône, et écrit sur un rouleau : *Défense d'Ancône.*

Gravé par le C.en Gaucher.

A gauche du titre du premier volume.

II.me Carte des opérations militaires de la division dans les départemens du Tronto, du Musone et du Metauro confiés à sa défense, d'après la carte de la République romaine de *Luigi Bruschi*, publiée à Florence, et de laquelle le général Monnier s'est servi dans ses expéditions. J'en ai éclipsé les points qui y étoient étrangers. Pour montrer au premier aperçu la nature des actions dont les localités ont été le théâtre, j'ai hasardé quelques signes nouveaux. Par exemple, une *échelle* près de cette ville indique que cette ville a été prise d'assaut. Des *turbans* sont gravés près d'Yési, de Fano et de Sinigallia : ces cités ont été saccagées par les Turcs, etc.

Gravée par le C.en Tardieu, sous la direction du C.en Gaucher.

A gauche de la deuxième partie.

III.me Bombardement des port et ville d'Ancône par l'escadre turco-russe, et vingt-deux chaloupes canonnières pendant tout le siége. Le dessin très-exact d'*André Vici* a servi de base. Cette vue, animée par le feu des vaisseaux ennemis et la réponse de nos batteries, fait portrait. Le trophée, qui sépare la lettre, représente une massue surmontée du bonnet phrygien, et soutenant un bouclier au milieu duquel est une couronne murale, signe de résistance. Autour du

bouclier, sont rangés les guidons des puissances au nom desquelles Ancône étoit assiégée.

Gravé par le C.en Gaucher.

A droite du titre du deuxième volume.

IV.me Vue des redoutes et ouvrages des assiégeans depuis le cavalier du camp retranché de la citadelle jusqu'à la redoute de Montagnola, d'après le plan levé pendant le siége par un ingénieur de la place, et réduit pour le format de l'ouvrage. On y remarquera le Mont-Galeazzo, théâtre journalier de carnage et de gloire, et la Maison-Brûlée, si célèbre par le combat du *jour des morts*. Pour bien comprendre la carte, on espère de l'intelligence du lecteur, qu'elle donnera à la ligne droite du plan, une forme circulaire. On n'a pu joindre la vue des ouvrages des ennemis du côté de la mer, le général Pino qui en étoit possesseur, ne l'ayant pu retrouver.

Gravé par le C.en le Tellier, sous la direction du C.en Gaucher.

A gauche du chapitre 40.

V.me Arc de triomphe de l'empereur Trajan, d'après le dessin d'*André Vici :* il étoit bien naturel de placer dans l'arcade de cet éternel monument (et d'un monument pour la construction duquel la reconnoissance des Romains

employa le plus pur et le plus beau des marbres; il étoit bien naturel d'y placer les noms des corps, ou plutôt des débris des corps qui se sont si éminemment distingués dans la défense d'Ancône et des trois départemens.

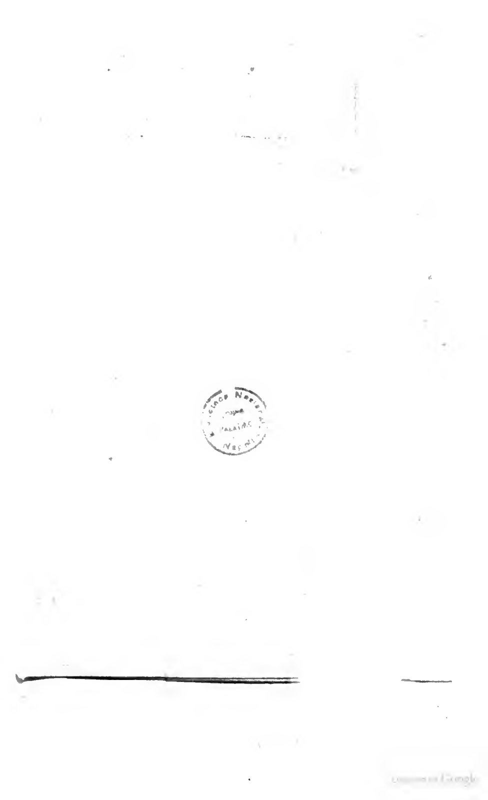
Gravé par le C.en J. J. le Tellier, sous la direction du C.en Gaucher.

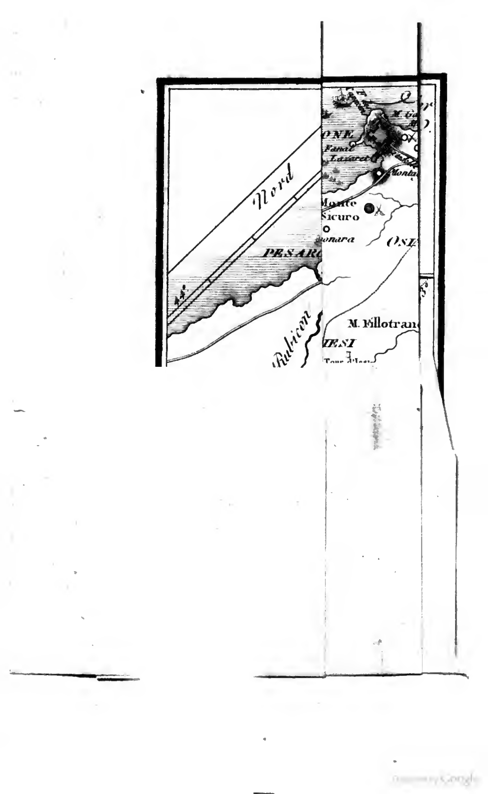
* *A la gauche du tableau chronologique et nominatif.*

Des amateurs de musique ayant désiré la note de la romance d'Ancône (dont il est parlé au chap. 33 et dont mon collègue Barouillet a composé les paroles) on la trouvera imprimée avec les caractères mobiles des C.ens Olivier et Parmentier, rue Thibeautodé, n.° 8. Rien encore n'a approché de l'élégance, de la netteté et du bon marché de leurs presses musicales. Cette romance se vend chez eux avec accompagnement.

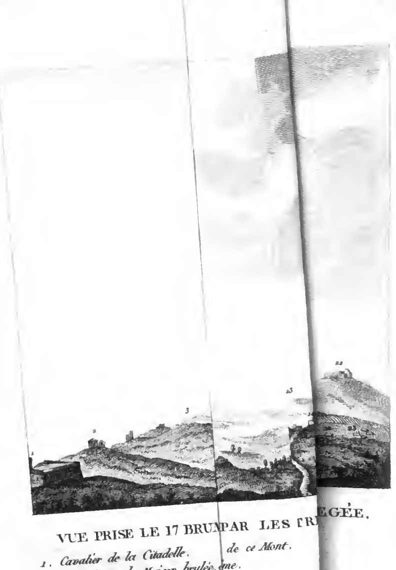
A la fin du tabl. chron. et nom.

PREMIÈRE




Nord
ONE
Fanal
Lazaret
Monte
Sicuro
onara
PESARO
OSI
M. Fillotran
IESI
Rubicon





VUE PRISE LE 17 BRUMPAR LES TR EGÉE.

1. Cavalier de la Citadelle. de ce Mont.
2. St Stephano, la Maison brulée, ême.
3. Mont Terro. avec deux batteries
4. Tranchée des insurgés.
5. Autre communiquant du Moisines des Gra
6. Autre plus basse, à Mont Ga des Grâces allia.
7. Autre voisine de ce Mont.
8. Redoute avec fossé couvert principales, vois du avé par Letellier

PREMIÈRE PARTIE

Introductive et antérieure au blocus du port d'Ancône.

CHAPITRE PREMIER.

Quelques moralités consolantes. — Un mot sur le perfectionnement du peuple anglais vu séparément de son gouvernement.

L'HISTOIRE ne présente le souvenir d'aucune nation comparable à la nation française par le nombre, la puissance et la civilisation, qui, s'armant tout-à-coup au nom de la liberté, rompe ses fers, renverse un trône de douze siècles, fasse tête à l'Europe conjurée, s'érige en République, crée des Républiques, brise ou donne des couronnes, réunisse en corps des peuples séparés, renaisse de ses défaites, et termine le conflit le plus effrayant et la guerre la plus héroïque par le calme du monde.

Le conquérant, dit Voltaire, est celui dont la tête se sert avec une habileté heureuse du bras d'autrui (1). Appliquer cette définition à la première conquête de l'Italie, et aux triomphes qui ont dissipé les nuits orageuses de l'an 7, c'est la consacrer en maxime ; elle amène à dire que l'homme d'Etat est celui dont la tête se sert avec sagacité de l'habile moralité d'autrui.

Mais si un même personnage réunit en lui le conquérant et l'homme d'Etat, il résultera d'un accord si rare, l'extinction des discordes et la tranquillité de l'Europe. Alors commencera le siècle d'une liberté réelle. Les empereurs se feront les magistrats des peuples ; les chefs des nations s'honoreront d'être comptés dans le rang des citoyens ; les prêtres de tous les cultes mettront les opinions et les pratiques religieuses en proportion avec le développement des vérités et l'accroissement des lumières. Sans cette révolution morale, l'homme ne marchera qu'à travers ténèbres, ignorance, abjection, imposture et servitude.

---

(1) Les notes sont renvoyées à la fin de chaque Partie.

Telle est la position de la France, que si, semblable à l'astre fécondant les tropiques, son gouvernement dispense avec intelligence la lumière à l'Europe, les fleuves de sang qui l'ont inondée seront taris, les petites familles n'auront plus à craindre de l'ambition des grandes, la tolérance des idées ramenera les vertus hospitalières, et la République française sera la sauve-garde de la paix universelle.

Si c'est un crime, aux yeux de quelques-uns, de croire à ce perfectionnement, si c'est démence ou délire de le désirer ardemment, et d'entreprendre de l'accomplir avec sagesse ; s'il faut admettre avec eux que l'espèce humaine attachée à la roue de l'infortune n'en sera jamais déliée ; si tant de vœux, d'efforts et de sang ne servent qu'à nous ramener aux couteaux des Druides, aux épreuves de l'eau bouillante, à la manie des croisades, aux folies astrologiques, aux caprices des tyrans, à l'humiliation de la servitude, et à la proscription des gens de bien ; si enfin tant de combats depuis dix ans, tant de versatilités et d'opprobres n'avoient pour résultat que celui d'avoir ajouté quelques pages au nécrologe de notre misère et de

nos calamités, je le dis franchement : qu'on rende aux Français Chilpéric, Charles VI et Louis XI ; Cucupiètre, le père Joseph et la bulle unigenitus.

Mais les batailles de Jemmapes et de Fleurus, d'Hohenlinden et de Marengo, et tant de trophées, colonnes milliaires de nos victoires, ne seront point, comme les combats de l'antiquité, des monumens de fureurs sans bienfait pour la philosophie, sans indemnité pour la race présente, sans reconnoissance de la part de la postérité.

Déjà les monarques retournent vers la paternité ; déjà les peuples s'accoutument à fixer l'horizon de la France : naguères elle inquiétoit les couronnes par des menaces et par ses armes ; elle les rassure aujourd'hui par sa modestie dans le triomphe et par la franchise de ses offres ; Lunéville est le monument de la paix du globe. L'Angleterre, qui nous suscita des adversaires nombreux et redoutables, n'est plus si dangereuse ; ses intérêts sont mieux entendus (2).

A dieu ne plaise que je confonde une nation dont la constitution est une des plus libres de la terre, avec un ministère qui l'a privée de son action. Ressaisie de l'*habeas*

corpus, et plus également représentée, elle méritera l'estime de toutes. Le peuple anglais, possède éminemment l'amour de la liberté ; son ressort, dans sa compression même, perd peu de son élasticité; et pour donner le change, le ministère s'est vu souvent forcé d'y avoir recours et de paroître se soumettre à sa direction naturelle. A Deal comme à Londres, il n'est personne qui se réjouisse (même à portes closes) des succès de l'ennemi. La masse, loin de murmurer des taxes, vote avec empressement des secours et des emprunts ; des régimens dont la convention limitoit le service à quelques territoires, ont offert de l'étendre par-tout où leur gouvernement le croiroit nécessaire. Jusqu'au négoce qui, presque par-tout affecte d'être une puissance indépendante de la puissance publique, il est en Angleterre l'un des instrumens les plus actifs de la prospérité du gouvernement.

Aux époques les plus funestes pour ma patrie, je ne votai jamais que contre le Cabinet qui sembloit voter pour la dévastation de l'Europe. S'il se détermine enfin à la pacifier de concert avec la France, je crois que la nation anglaise deviendra l'amie de

toutes ; j'ai du plaisir à penser qu'elle offrira une garantie de plus à la liberté des unes, et à l'indépendance des autres. C'est à cette époque que la philosophie prendra un vol inattendu, et que les hommes d'Etat, amans d'une gloire vraie et durable, s'occuperont du bonheur général, et non d'une félicité privative qui ne seroit jamais qu'une jouissance disputée, qu'un usufruit passager, qu'un météore fugitif.

CHAPITRE II.

Création de la République cisalpine. — Son existence est menacée. — Le gouvernement français sent le danger. — Evénemens extraordinaires.

Le traité de Campo-Formio avoit mis fin à une prodigieuse résistance ; et la République cisalpine, à peine créée, avoit pris rang parmi les nations. Pavie, plus célèbre par son université que par la prison de François I.er, Bologne et son bouclier empreint du mot *libertas*, Mantoue et le laurier de Virgile, entouroient son berceau ombragé des palmes françaises.

On s'étonna de ce que l'empereur eût consenti à son existence, et quelques gens veulent s'en étonner encore ; mais François II étoit aux abois.

Son consentement n'étoit que momentané. La maison d'Autriche comptoit sur la politique heureuse des comtes de Maurienne, de princes de Savoie et de Pié-

mont, devenus rois de Sardaigne; sur l'affection des Toscans pour leur grand duc; sur le glaive papal tranchant encore, quoiqu'émoussé; et sur les ressentimens de la reine de Naples. On savoit à Vienne que si deux batailles subjuguent la Lombardie, deux victoires la font évacuer; et que depuis les établissemens des Gaulois en deçà et au-delà du Pô, leur postérité connue sous le nom de Français, avoit souvent conquis le Milanais et même l'Italie, mais n'avoit jamais su les conserver.

Ni la cession de l'état vénitien formé dans sa partie orientale de peuples farouches et belliqueux, ni l'accomplissement du désir depuis long-temps formé par la politique autrichienne de réunir l'empire de la méditerranée à l'empire d'occident, ni le danger éventuel de nouveaux combats, ni le noble orgueil de rendre la tranquillité à l'Europe, ne décidèrent le Conseil de Vienne à une paix durable.

Alors qu'il sembloit avouer par un traité l'érection de la Cisalpine, il en projetoit l'extermination. Séduit par les subsides de l'Angleterre, tourmenté de notre expédition d'Egypte, et plus vivement agité par les

agens diplomatiques des ennemis de la France, il voyoit d'un œil satisfait nos dissentions intestines. Toutes les puissances avoient reconnu duc de Milan le paysan Sforzze, souverain de Florence le marchand Médicis, protecteur de l'Angleterre un simple particulier, et papes une foule de plébéïens obscurs. Mais ces gouvernans n'avoient renoncé ni aux formes, ni au mécanisme de la monarchie, tandis que la Cisalpine, administrée par des citoyens, présentoit aux regards des rois, le boulevard avancé d'une République toute-puissante, et la première place forte d'un nouveau systême. Ces rois ne cessoient de représenter à l'empereur la honte pour lui, disoient-ils, de livrer à la France la clef de l'Allemagne, en lui cédant des îles et des points militaires sur la rive droite du Rhin; et le danger pour ses Etats héréditaires de souffrir son ennemi aux portes du Tyrol. François II se décida à reprendre les hostilités au premier moment favorable.

Le gouvernement français fut éveillé à temps. Des rapports envoyés de toutes parts coïncidèrent; des correspondances signifi-

catives furent interceptées ; des mouvemens accélérés par le cabinet de Londres dans l'ouest et dans le midi de la République l'instruisirent encore mieux : l'état du pape fut occupé, la citadelle de Turin séquestrée, la conquête de Naples méditée ; et dans bien peu de temps, on vit le grand duc abandonner la Toscane, le roi Sarde remettre la barrière des monts au général Joubert, Pie VI étonner l'Europe de la présence d'un pape en Dauphiné, et Ferdinand quittant brusquement sa belle capitale, fuir en Sicile sur les vaisseaux de Nelson. Le Piémont fut administré, Rome et Naples furent érigées en Républiques ; — celle de Naples ne vécut qu'un instant : la République romaine connut l'enfance... malgré sa courte durée, j'écrirai sur sa tombe : *sit tibi terra levis.*

CHAPITRE III.

Rastadt et infortunes de l'an 7.

On sait comment finit le congrès de Rastadt, mais on ignorera peut-être toujours où fut trempé le poignard qui frappa nos plénipotentiaires.

Les guerres entre les potentats ont fini souvent par des fêtes nuptiales ; les négociations entre l'Empereur et la République furent ensanglantées par un assassinat. Jamais chez les nations les plus barbares et pendant les siècles les plus ténébreux, il n'y eut de violations plus fréquentes du droit des gens et du caractère diplomatique, que dans le cours rapide de ces dix dernières années !

La paix dont nous commençons à jouir m'interdit la récapitulation des reproches et l'énumération des victimes. Mais aussi je n'insulterai point aux ombres. Malheur à ceux qui couvrent de boue le cerceuil des hommes dont ils se firent les affranchis ou les bardes : plus vils que des valets d'armée,

comme eux, ils vantent les généraux marchant à la tête des phalanges. Ceux-ci sont-ils atteints d'un coup mortel ? .. les misérables ! ils les dépouillent dans le râle de l'agonie ; et laissant leurs cadavres sans sépulture, ils vont près de nouveaux maîtres, déchiqueter leur mémoire, dans l'attente d'une catastrophe, et dans l'espoir d'un second butin.

A la nouvelle de l'événement de Rastadt, l'indignation saisit tous les cœurs vertueux. La guerre va donc recommencer ses massacres ! L'espérance si douce de la paix est donc ravie !.. C'est affreux : mais il faut se venger.

La France république reçoit de l'infortune ses premières leçons ; elles sont terribles ! La terre de Naples rentre dans l'héritage des rois, les Etats du pape sont croisés contre la République romaine, il n'y a pas un hameau qui n'ait son l'Hermite (3) ; les eaux de la Trébia se teignent de notre sang ; les champs de Novi s'en imbibent : ils s'entrouvrent trois nuits pour étouffer nos blessés, pour engloutir nos débris.

Il est vrai que le lion français, poussé de retraite en retraite, blessoit toujours et blessoit à mort. Les braves que nous per-

dions expiroient les armes à la main ; la fin de Joubert étoit d'un si glorieux exemple !.. Ceux que l'on fit prisonniers, ne s'étoient point rendus ; le nombre les avoit terrassés. Et si nos fautes ou plutôt nos destins avoient effarouché la victoire, l'amour de la République ne quitta point nos étendarts.

En moins de huit mois l'Italie fut submergée par les torrens du Tyrol. Il en surnageoit à peine quelques territoires épars, frappés continuellement de la foudre et des tempêtes, mais aussi défendus avec une ténacité de valeur que l'on ne doit jamais oublier.

A mesure que notre renommée militaire pâlissoit, notre consistance intérieure se désorganisoit. Le titre de Grande Nation décerné à la France par l'admiration et la terreur, se voiloit au-dedans comme au-dehors, du manteau de la honte,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum.

Et si dans leurs proclamations guerrières, les Austro-Russes se disoient à leur tour l'*armée d'Italie*, on appeloit hautement dans nos cités et nos champs, la dévastation et l'esclavage.

C'est quand on a reconquis sa gloire, qu'il est utile de se rappeler qu'on la perdit. Honneur et durée aux gouvernemens qui, dans les monumens triomphaux qu'ils élèvent, sont assez magnanimes pour y encadrer des défaites.

CHAPITRE IV.

De l'Etat de l'Eglise. — Puissance colossale de la République française. — Organisation de la République romaine.

L'ÉTAT de l'église se composoit des légations de Ferrare, de Bologne, de Romagne et d'Urbin; des Marches d'Ancône et de Fermo; du petit canton de Camerino; du gouvernement de Castello; des territoires d'Orviette et de Pérouse; du patrimoine de St.-Pierre; de la campagne de Rome et des marais pontins.

Ces provinces, plus ou moins contiguës, avoient pour co-états, le Comtat d'Avignon et le Comté Venaissin en France: la ville de Bénevent dans le royaume de Naples.

Les fiefs provençaux de l'église avoient été réunis au territoire de la République française.

Lors de l'établissement de la République romaine, Bénevent fut considérée comme objet d'échange avec Naples.

La Cisalpine s'étoit agrandie des trois légations et d'une foible partie de celle d'Urbin, depuis la Foglia jusqu'à Pézaro.

Le système républicain-français étant approprié à la Hollande et à la Suisse, Rome et Naples ayant été érigées en Républiques d'après les mêmes élémens, la grande mère commune mit le comble à sa puissance territoriale et politique; sa vaste enceinte accrue de la Flandre autrichienne, jusqu'au Rhin; d'Avignon, du Venaissin, de Genève et de Mulhausen; de la Rauracie, de la Savoye et du Comté de Nice, communiquoit encore à la Hollande par le Pays-Bas, à la Suisse par l'est, à la Ligurie par le midi, et aux départemens Gallo-Grecs et à l'Egypte par une espèce de voie lactée, répandant sa clarté sur les Républiques helvétique, cisalpine, romaine et napolitaine. C'étoit le domaine du lion vainqueur des autres signes, dans lequel le soleil avoit concentré tous ses rayons.

Quelle constellation effrayante pour les géans de l'Europe !

La domination de Romulus qui s'étendit si rapidement sur la terre, n'avoit commencé que sur sept colines avec une poignée

de

de guerriers. Rome, long-temps maîtresse des nations par le fer et les institutions politiques et militaires, l'étoit encore par les institutions religieuses et le glaive ! . . . . Quelles destinées plus surprenantes promettoit au monde cette cité ressuscitante avec huit départemens aussi considérables.

Il étoit nécessaire de réveiller le peuple Romain de sa léthargie par de grands souvenirs : on fouilla son antique dignité dans ses débris, dans ses lacs et dans ses fleuves ; ses nouvelles provinces reçurent les noms illustres et sonores de Metauro, de Musone, de Tronte, de Tybre, de Clitumne, de Cimino, de Trasymène et de Circée (4) ; ce losange topographique s'appuya au nord, sur la Cisalpine et le Sinus adriatique ; à l'orient sur ce Golphe, les Samnites et la Campanie ; au midi sur le promontoire Circéen et la mer de Thyrrhène ; à l'ouest sur les mêmes eaux et l'Etrurie.

Le Capitole fut découvert, le temple de la Fortune exhumé, le Champ-de-Mars rendu, sinon à son dieu, du moins à son génie.

On revit les consuls et le sénat, les tri-

buns et les édiles, les préfets et les préteurs, les aigles et les faisceaux.

Les Gaulois conduits par Brennus, avoient mis en danger la liberté de Rome; ils l'avoient enchaînée sous les Césars; leur postérité plus éclairée lui rendoit ses droits.

La République romaine fut dirigée par cinq consuls. Ils surveillèrent un ministre de la guerre, de l'extérieur et de la marine; un ministre de police-générale, un ministre de justice, un ministre des finances.

La représentation nationale fut basée d'après la constitution de l'an 3; le conseil des anciens reçut le nom imposant de Sénat, le conseil de proposition fut nommé Tribunat.

A ces corps il falloit une impulsion. Elle fut donnée, dès le principe, par une commission civile et française: mais bientôt après la rentrée du général Championnet à Rome (5), elle fut dissoute, et ses pouvoirs furent concentrés dans une seule main. Le C.en Bertholio, ambassadeur de France, indiquoit, le consulat dirigeoit, et ce soufle français ne s'éxhala qu'avec la vie de la République romaine.

Direction suppose protection. La France

entretenoit dans cet état une grande division militaire dont le commandant étoit décoré du titre de général en chef, parce qu'elle portoit celui *d'armée de Rome*. Elle étoit composée de demi-brigades françaises, de quelques-uns de nos corps à cheval, de huit légions levées sur les huit départemens, et de ces braves et nombreux Sarmates sortis en armes des sépulcres de leur patrie, et se dévouant à la libération de l'Italie, dans l'espoir qu'elle ressusciteroit la liberté de la Pologne.

L'autorité du chef de l'armée de Rome n'étoit pas absolue.

Pour les grandes mesures militaires, il dépendoit du général en chef de l'armée d'Italie, dont le pouvoir circuloit avec embarras des bords de l'Adige, aux rives de la Grèce française, à Malte, en Corse, en Sardaigne et à travers tout le pays compris entre le Rhône, les Alpes et la tête des Apennins. Cette vaste surveillance s'étoit encore étendue sur l'Italie méridionale par la conquête du royaume de Naples ; elle ressembloit, dans son action compliquée, au pouvoir des Césars de Bysance, elle en rappela la fin.

Sous le rapport des mesures politiques, le chef de l'armée de Rome devoit s'entendre avec les délégués du directoire de France. Quand notre position devenue difficile dans l'Etat romain, força de modifier ou de suspendre l'action des consuls et du corps-législatif, le général français fut soumis à l'obligation de revêtir de son nom les lois faites par la commission civile ou par l'ambassadeur, et de les faire proclamer et exécuter. Un devoir aussi passif sembla pénible à quelques généraux. De-là, germèrent les premières semences de discorde entre la puissance civile et l'autorité militaire.

L'armée de Rome étoit formée de trois divisions. C'est de celle qui eut à protéger et à défendre les départemens du Tronte, du Musone et du Métaure, que je raconterai les exploits éclatans.

CHAPITRE V.

D'une commission du commerce Français établie à Ancône. — Du Consulat français en cette ville. — Le général Monnier la commande pour la seconde fois.

On avoit persuadé au Directoire qu'il étoit facile d'appeler les Grecs à l'insurrection et d'opérer une diversion dans l'Albanie, l'Epire et la Morée, en faveur de l'armée d'Egypte.

Il voila ses desseins du prétexte de rechercher quels avantages *commerciaux* les îles et les établissemens français dans la Méditerranée et le Golphe Adriatique pouvoient offrir à la Métropole. Il institua une commission dont il fixa le siége à Ancône (6). Il la composa des citoyens Constantin Stamati, Grec de naissance, Emile Gaudin, ci-devant attaché à l'ambassade française à Constantinople, et de l'écrivain de cet ouvrage.

Ils furent chargés ostensiblement *de totu*

ce qui intéressoit le commerce de la Corse, Malte, Zante, Céphalonie, Corfou et autres îles françaises de l'Adriatique, de l'Archipel et de l'Egypte. La correspondance leur fut ouverte avec les ministres des relations extérieures, de la marine et de l'intérieur; et il leur fut permis de s'adresser, au besoin, aux commissaires et aux agens français dans les lieux ci-dessus dénommés.

Sitôt notre réunion, nous nous occupâmes avec une discrétion et un concert qui déroutèrent quelque temps les nombreux malveillans dont le plus frêle pouvoir est entouré. Nous préparâmes les Grecs, nous triâmes les ames fortes, nous observâmes les passions et nous les mîmes à l'épreuve.

Des agens Monténegrins furent désignés: un évêque d'Albanie dépêcha un Epirote au nom des catholiques romains de ces montagnes; il étoit possible d'amener à la rebellion le pacha de Janina, le même qui depuis fournit 6000 hommes contre Corfou. Nous nous étions tracés une route vers Passewan-Oglou; et nous n'étions pas sans espérance de pacification avec la Porte Otto-

mane, au moyen d'un jésuite espagnol, ayant intrigué toute sa vie à Constantinople, et n'en étant point fatigué.

Les meilleures opérations de la pensée sont des songes, si l'argent ne les réalise: la commission d'Ancône n'avoit pas un écu à sa disposition.

Elle protégea l'armement de garde-côtes, que faisoient des particuliers munis de commissions des généraux en chef, ainsi que l'avoit pratiqué le général Bonaparte. Avec ces védettes flottantes, on savoit ce qui se passoit à Venise, à Trieste, aux bouches de Cataro; et l'on avoit un moyen de communication sûr et rapide avec les Monténégrins, peuple remuant et belliqueux. Ces avantages politiques n'étoient point à charge, puisque des particuliers en faisoient les frais dans l'espoir des prises maritimes.

Une administration de marine (ayant à sa tête le commissaire-ordonnateur Lescalier), destinée pour Corfou, et restée à Ancône, traversa les armemens et parvint à les faire proscrire par le Directoire exécutif (7).

La commission demanda des lettres de marque au ministre de la marine; elle n'en reçut point.

Se voyant dénuée d'argent et de protection, elle eut le courage d'avouer son inutilité : elle sollicita elle-même sa suppression.

Le Directoire la sépara à l'époque où il déclaroit au général Bonaparte son impuissance à l'aider ou à le maintenir en Egypte, d'après la menace d'une coalition nouvelle, la foiblesse des alliés et l'indécision des neutres : à l'instant même où le gouvernement français abandonnoit à sa fortune le héros d'Aboukir, soit qu'il s'établît sur sa conquête, soit qu'il préférât de s'ouvrir le retour en Europe par la Syrie, l'Asie mineure et Constantinople.

Sur ces entrefaites le commissariat des relations extérieures, à Ancône, me fut confié (8). Mon admiration pour les défenseurs de ma patrie, me fit un devoir de l'union la plus intime avec le militaire. Pourquoi l'homme en place ne sait-il se convaincre qu'on ne lui confie de l'autorité que pour l'intérêt de tous, et non pour sa vanité personnelle ? pourquoi seroit-il volontaire et emporté s'il est soldat ; exigeant et vindicatif s'il est citoyen ? pourquoi vivroient-ils mal ensemble, ces fils égaux de la famille,

dont l'un est chargé de la défense de la maison, et l'autre de son économie ?

Mes premières vues dans cette adminitration furent guidées par la reprise récente des hostilités avec l'Autriche, et par les mouvemens qu'elle enhardissoit dans les lieux voisins de leur théâtre.

Il falloit éclairer une côte s'étendant depuis l'ex-état Vénitien jusqu'à l'Abbruze citérieure ; favoriser la course maritime ; surveiller Venise, Trieste, Zara et Cataro ; entretenir la navette avec Raguse et Corfou ; tourner son attention sur le Tronte, le Métaure et le Musone ; avertir à temps nos ambassadeurs à Florence et à Rome ; empêcher l'exportation des grains ; encourager l'importation du bétail de Dalmatie ; donner des avis certains au général et aux commandans des places ; et ayant l'air de marcher le long du rivage, s'enfoncer jusque dans l'Apennin pour connoître les dispositions de ses habitans semblables à tous les autres peuples, s'exaltant du joug brisé le matin, et le redemandant le soir même.

Tels furent les efforts que je me proposai de faire.

Le lazareth étoit obstrué par des magasins

de marine et d'artillerie; je parvins à le rendre à sa destination; il devint bientôt un des boulevards de notre défense.

J'avois quelques agens consulaires ; j'en étendis le nombre. Je les obligeai à une correspondance journalière ; je leur recommandai l'exécution des lois sanitaires, un zèle efficace envers les naufragés, et la surveillance des esprits turbulens. Ils me rendirent les comptes les plus exacts de ce qui se passoit dans leur district. Je dus les renseignemens les plus utiles au patriotisme de la plupart, à l'uniforme français qu'ils s'honoroient de porter, et à l'exemption des contributions et des charges publiques dont notre cocarde les affranchit.

Le général de brigade Monnier, déjà connu par la prise de la forteresse de Pescara, sa marche rapide sur Naples, et la dangereuse blessure qu'il reçut en emportant un de ses faubourgs, vint prendre le commandement de la division Adriatique qu'il avoit déjà exercé.

Lorsqu'il quitta Ancône, la théocratie l'honora de ses haines secrètes, ne pouvant l'accuser d'avoir prophané les sanctuaires. Les ennemis de la liberté le respectèrent : il

avoit été juste par sentiment, et sévère par nécessité. Le peuple l'avoit regreté ; car il avoit été affectueux sans être populacier.

Son retour donna un tour favorable aux choses ; les militaires se jugèrent bien commandés ; les habitans à l'abri des insultes étrangères ; les Français dignement défendus ; les patriotes du pays garantis à tout événement, et les hypocrites assidûment surveillés.

En le voyant, j'en pris bonne opinion ; et ce jugement ne m'a point trompé.

Il retrouva la ville d'Ancône sans fortifications nouvelles, sans accroissement de lumières ; ses habitans dans la même attitude, sans désertion d'aucun côté.

Les troupes qu'il avoit à ses ordres ne montoient pas à plus de 2000 hommes, y compris des débris de légions romaines, nues et mal soldées. Nos bataillons n'étoient pas en meilleur état. La force de la division avoit encore été affoiblie par le départ du vaisseau *le Généreux*, dont le chef de division le Joysle s'étoit si vaillamment montré au combat naval d'Aboukir (9).

Les secours que le Joysle n'avoit cessé de demander à l'administration de marine

à Ancône, avoient été longs à rassembler. Le vaisseau le Généreux embarqua un bataillon de la huitième légère, sous les ordres du général Clément, le même qui défendit par la suite Coni (10). Ainsi la défense d'Ancône avoit perdu 600 militaires et plus de 400 marins.

Le général Monnier n'avoit point de cavalerie. Deux escadrons eussent été nécessaires pour la correspondance, les plaines, le rivage, et pour en imposer aux montagnards. Il manquoit aussi d'artilleurs ; et ces hommes précieux ne se forment pas avec autant de facilité que de l'infanterie.

Instruit de la reddition de Corfou, de l'évacuation prochaine de l'état Napolitain, et de la famine qui menaçoit Rome, le Général s'empressa de garnir les forts et la ville de munitions de guerre et de bouche. Il fit la visite des départemens, étudia les lieux où la victoire aime à s'arrêter, donna des commandemens à des hommes d'une valeur éprouvée, composa les administrations de patriotes sûrs, exigea du soldat un dévouement sans bornes, en échange de l'habillement fourni et de la solde payée ; de l'officier, confiance et silence ; des ha-

bitans, l'unique soin de leurs affaires et de leurs ménages.

Les églises restèrent ouvertes, les tribunaux continuèrent leurs sessions, les magistrats de santé conservèrent leur indépendance, et les spectacles furent encouragés.

Ancône vit des revues, des exercices et des promenades militaires ; elle eut ses messes, ses fêtes et ses concerts; le général n'avoit pas dédaigné l'emploi d'un instant, de peur qu'on s'en saisît pour essayer d'un miracle, tentatives assez dangereuse dans une ville à la veille d'être assiégée, quand sur-tout on n'a pas les faiseurs pour soi.

Tels furent les soins que se donna le Général, et qu'il se fit gloire de partager avec ceux dans lesquels il reconnut de la valeur, de l'habileté et du dévouement; c'est ici le lieu de faire connoître Ancône sous ses divers rapports.

CHAPITRE VI.

Fondation d'Ancône. — Arc de Trajan. — Temple de Vénus appartenant à S. Cyriaque. Ville et port modernes. — Fortifications.

CETTE cité fut fondée par des Grecs-Siciliens, fuyant la tyrannie de Denis de Syracuse. Sa dénomination grecque (le coude) exprime son origine et sa forme semi-circulaire. On voit encore des fragmens assez imposans de son ancienne enceinte, appelée la ville *Dorique*.

Au couchant s'élève un des arcs romains le mieux conservé. A des yeux peu exercés, il paroîtroit être, par sa fraîcheur, un ouvrage moderne, quoique dépouillé de ses statues, de ses ornemens de bronze, et mutilé dans ses inscriptions au 15.e siècle; mais ce marbre de Paros, toujours éblouissant par sa blancheur, mais ces formes grecques, mais cet accord dans toutes ses parties, le rendent aux beaux âges de l'architecture. On s'est plu de l'appeler *triomphal;*

on eût dû le nommer le *monument du bien-fait*. Il fut dédié à l'empereur Trajan, en novembre de l'an 115, en mémoire du port qu'il fit creuser (11). Des moines ont plus d'une fois demandé la démolition de ce chef-d'œuvre pour en transporter les beautés dans leur moûtier, et rendre plus vénérable le corps de sainte Ursule qu'ils possèdent et que l'on voit encore à Cologne; mais le génie de Sixte-Quint, sauveur du Colisée de Rome, préserva l'arc de Trajan.

Des trois arcs érigés à Rome, à Bénévent et à Ancône, (à cet empereur qui mérita le surnom d'*Optimus*, si supérieur à ceux de *Divus* et de *Maximus*, quelquefois portés par des monstres), il ne subsiste que les deux derniers. Trajan avoit chargé Apollodore d'embellir Rome et de construire, dans divers lieux, de grands édifices publics; il est donc très-présumable que l'arc d'Ancône a été composé et élevé par cet architecte célèbre. Quoique l'ordre Corinthien soit employé avec une égale majesté dans la composition des arcs Bénéventin et Ancônitain, cependant celui-ci a été regardé dans tous les temps comme supérieur, par sa simplicité, son svelte, son élégance ; et comme

un monument parfait dans son genre, parce qu'il exprime à-la-fois la bonté du prince auquel il fut dédié, et la majesté du peuple qui le vota.

Le Serlio au seizième siècle, et d'autres ensuite, ont publié des plans et des desseins inexacts de cet arc. Le graveur Carlo Nolli a traduit scrupuleusement les desseins corrects qu'en avoit fait André Vici; et l'héritier du premier a dédié cet ouvrage au patrice napolitain François-d'Aquin. C'est d'après le frontispice de l'œuvre de Nolli, qu'a été gravée, sous la direction du cit. Gaucher, la 5.e planche du siége d'Ancône.

Les amateurs de la belle antiquité et nos grands architectes, désirent sans doute la description de l'arc de Trajan.—Il est d'une seule ouverture; son soubassement est d'un seul bloc de marbre blanc, de 26 palmes $\frac{1}{3}$ de longueur, de 17 $\frac{1}{2}$ de largeur, et de 13 de hauteur; ses deux faces sont égales et toutes deux décorées, dans chacun de ses côtés, de deux colonnes corinthiennes. Entre ces colonnes, on voit deux consoles dans lesquelles, ainsi qu'on peut le conjecturer par trois trous en forme de triangle, étoient scellés par des goujons de cuivre et suspendus,

pendus, ou des bas-reliefs, ou des trophées de bronze qui ont été arrachés par les Barbares au 15.e siècle, ainsi que tous les autres ornemens de ce métal, dont l'arc paroît avoir été embelli. Dans l'Attique qui le couronne du côté de la ville, on voit les vestiges encore très-lisibles de l'inscription dont les lettres de bronze ont été arrachées : dans l'Attique du côté de la mer, on suppose, avec raison, que les quatre trous placés à distance égale, supportoient, au moyen d'autant de goujons, un décor en bronze. Sur les deux entre-colonnes se lisent encore deux inscriptions ; l'une à l'épouse, l'autre à la sœur de Trajan (12). Le monument étoit terminé par la statue de cet empereur, placée au milieu de celles de Plotine et de Marciana. Quelques-uns ont prétendu à tort que celle de Trajan étoit équestre ; une médaille antique qui représente son effigie, et au revers le port et l'arc d'Ancône au-dessus duquel sont posées les trois statues, ne laisse aucun doute à cet égard.

L'ancienne Ancône touchoit à ce monument. Le port creusé par les ordres de Trajan, étoit abrité par deux monticules, et couronné d'une éminence presque à pic, sur

laquelle étoit le temple de Vénus (13). Un saint Cyriaque s'empara de la Basilique ; son corps desséché partage maintenant les adorations des Ancônitains, avec une madone qui pleura à l'approche des Français. C'est dans une chapelle souterraine, où des lampes jettent une lumière sombre et vacillante, que sont placés les froides reliques du saint et les beaux yeux de la vierge. Là, comme ailleurs, peu de fidèles et grand nombre de suppliantes. Ah ! si Vénus étoit encore la divinité du temple !

Son frontispice et son parvis, d'un faire gothique, sont recouverts de marbres différens ; deux colonnes grêles soutiennent le toit du parvis, et posent sur des lions antiques et colossaux de granit égyptien. En avant de l'église du Bienheureux, est une large plate-forme soutenue par une muraille, d'où l'on jouit d'un aspect enhanteur. Sous vos pieds est la ville en amphithéâtre, le port, ses vaisseaux, ses batteries et son phare. Elevez la paupière, et vous parcourez une spirale qui plonge à quarante milles en mer, après vous avoir offert le chemin blanc du rivage, le verd animé des monticules, le château de Fiumégino, les

murs de Sinigallia, et les clochers du temple de la Fortune (14). Dans les ciels sereins, on découvre la Dalmatie ; et l'imagination échauffée par Barthelemy, Lantier et Chaussard (15), vous transporte en Grèce.

La ville moderne circuite le mont de Vénus, qui s'aplatit à mesure qu'il s'éloigne de la mer; ses rues étagées forment un triple feston; sa partie supérieure est la plus régulière et la mieux bâtie. Les beaux édifices y sont décorés du nom de palais; la municipalité Urbaine a le mérite du site et de l'architecture; les tableaux du palais Mancini-Forté, et les plafonds du salon et des appartemens, demandent la visite de l'amateur. Il doit voir encore les peintures de la casa Feretti. La maison Triomfi, que j'habitois, n'est remarquable que par sa vue sur le port et ses dorures massives.

Le palais du légat, dans lequel siégeoit l'administration du département, fut érigé par décret du gouvernement républicain de l'an 1418, et fut achevé en 1430. On y voit un arc d'un assez bon goût, orné de deux colonnes surmontées de bustes en médaillons, dont les têtes attribuées à quelques personnages Romains, sont inconnues. Je citerai

les inscriptions gravées sur les frises de l'arc : du côté extérieur, on lit :

Alma fides proceres Romamque condidit Urbem :
Gaudet in hoc socia vivere pace loco.

à l'intérieur :

Fides et Unio Libertatem Anconitanam Conficiunt.

Les places publiques sont étroites ; ses fontaines n'ont d'avantageux que l'eau qu'elles versent avec abondance. La bourse est convenablement spacieuse, et domine d'un grand balcon, les événemens maritimes.

Le port moderne fut embelli et rendu plus sûr par le pape Clément XII, au moyen de deux digues ; celle de gauche n'est point achevée ; celle de droite est magnifique par sa largeur et sa solidité. Du pied de l'arc de Trajan, on l'a conduite par une courbe d'environ mille pas, sur une roche revêtue d'une batterie à barbette, et d'un phare élégant. Ces deux jetées donnent la forme d'un croissant au port neuf qui ne sera pas néanmoins sûr en tout temps ; il n'accorde aujourd'hui le mouillage qu'à trois vaisseaux de haut-bord, et encore faut-il les accoster au phare ; mais il ne le refuse à aucun bâtiment inférieur. Il n'est séparé de la ville

basse que par une simple muraille, flanquée d'un parapet étroit et de deux bastions.

Cette chemise légère est soutenue par des ouvrages et des positions assez respectables dans leur ensemble.

Au nord-est, le vieux fort appelé des Capucins, parce que des mendians de cet ordre se placèrent sur ce site délicieux, est au sommet d'un angle obtus dont les côtés ont pour bases, le mont Cyriaque et l'élévation qui porte la citadelle ; elle ne mérite pas sa dénomination, malgré le vaste camp retranché qui se prolonge à ses pieds (16) ; elle n'a probablement jamais servi qu'à embastiller les prisonniers d'état des papes, n'ayant ni magasin à poudre, ni casemates, ni moulin, ni écuries pour la cavalerie et le bétail. Cependant un gouverneur militaire papal y logeoit avec une garnison de quinze hommes, trop nombreuse encore de moitié pour baisser le pont-levis devant des inquisiteurs, ou pour fermer des verroux sur de mauvaises têtes, des hébreux ou des philosophes.

La forteresse commande la campagne, la porte de France et le port neuf : ses feux supérieurs se croisent avec ceux du fort des

Capucins sur la gorge qui les sépare ; mais six cents hommes déterminés peuvent s'élancer dans ce sinus fouré d'arbres et de maisons, arriver à la porte Farine, la faire sauter, et se ranger en bataille sur une grande place qui est à sa gauche. Le général Bonaparte en visitant les approches d'Ancône, sentit le danger d'un coup de main aussi facile : le monté Gardetto se présenta à ses regards ; le guerrier-tacticien le choisit comme boulevard de défense ; et c'est à son coup-d'œil que la division militaire d'Ancône a dû l'honneur d'une plus longue résistance.

Ce monticule couvroit le fort des Capucins, sans nuire au jeu de ses batteries. Une falaise à pic et très-élevée le rendoit inabordable du côté de la mer : vers la terre, il devoit présenter, et présenta en effet une redoute hérissée d'une triple batterie de 24, et défendue par de fortes palissades et des fossés larges et profonds, encisés dans le tuf ; l'artillerie de monté Gardetto entrelassant ses feux avec ceux de la citadelle, qui n'en étoient éloignés que d'environ huit cents toises, et nourrissant ceux des Capucins, commanda le terrain intermédiaire, et rendit impraticable le seul coup de main que

l'on eût pu tenter par la gorge que j'ai décrite.

Le général Monnier commença cet ouvrage sous son premier commandement, et le perfectionna avant et pendant le siége. Il fit établir une batterie à demi-rampe de St. Cyriaque, une autre au niveau de la mer, auprès du bagne, et une troisième sous le fanal. Le lazareth, l'un des beaux ouvrages qui immortalisent le règne de Pie VI et le génie de l'architecte Louis Vanvitel, fut garni de canons, et devint un pentagone redoutable.

Il fit aussi travailler à une redoute sur un mammelon à l'orient d'Ancône, que l'on nomme Montagnola.

Cette cité, n'ayant qu'une foible enveloppe, offrit bientôt l'aspect d'une place de guerre; et les positions, jusques-là négligées, furent liées à un système général de défense.

CHAPITRE VII.

Population d'Ancône. — Ses nobles, ses marchands et ses lazaronis. — Des Juifs et des Grecs. — Efforts de la division d'Ancône au-dedans et au-dehors, jusqu'à la capitulation.

Je vais faire connoître la population d'Ancône ; c'est le côté le plus digne d'intérêt, si l'on se rappelle que nous étions à peine deux mille combattans.

On l'estime à dix-huit mille ames (17). Ce nombre étonne quand on fixe l'espace étroit sur lequel il est, pour ainsi dire, amoncelé. Les catholiques en absorbent la presque totalité : il y a douze cents Hébreux et trois cents Grecs environ, qui ne méritent pas moins que les autres qu'on en fasse l'exhibition. Ces quinze cents personnes ne doivent cependant figurer que comme décimales de la masse.

Les grandes familles toutes catholiques,

sont pour la plupart attachées au Saint-Siége, qui leur a enlevé les tracas du gouvernement, et qui, pour les en dédommager, ne les a froissées d'aucun tribut; elles furent presque toutes ennoblies ou titrées, lorsqu'Ancône faisoit un grand commerce, et dès l'époque où Trieste n'étoit qu'une anse de pêcheurs. Il y en a de plus anciennes, et plus dévouées à l'Autriche qu'au Saint-Siége, par mécontentement ou par reconnoissance.

La faction gibeline fume encore sur sa tombe; mais elle est observée et ne se rallumera pas.

Les nobles, généralement grands propriétaires dans la Marche, vivent au sein des villes et dédaignent de s'occuper d'agriculture. Ils ont des gérens, nommés *facteurs*, qui visitent à cheval leurs domaines, et qui, par l'effet des communications fréquentes avec les paysans, prennent sur ceux-ci un empire dont ils reportent l'hommage à leurs maîtres; les nobles nourrissent un grand nombre de domestiques, ombres fugitives, à la vérité, des cliens dont s'environnèrent les patriciens de Rome. Ne croyez pas cependant que ces nobles pourroient lancer la

multitude contre le gouvernement papal, s'ils en étoient mécontens : l'orgueil et l'usage ont placé près d'eux, au sein de leurs ménages et jusque dans ce qu'ils ont de plus domestique, des ecclésiastiques vigilans et capables de sacrifier tout à l'intérêt théocratique. Les major-dômes, ou maîtres de caze, sont en même temps les chapelains et les directeurs de la maison; ils en réunissent tous les ministères : le pape tient les clefs du portier du ciel ; les maîtres de caze en ont les passe-partout.

Les marchands sont à Ancône ce qu'ils sont ailleurs ; il y en a peu, l'industrie étant resserrée dans les mains des juifs et de quelques Grecs ; cependant on y compte des étrangers qui y vivent du commerce intérieur.

La capitale du *Picenum* des Romains, la ville Dorique, étoit renommée par sa teinture en pourpre qu'elle a perdue. On y manipule les cires que fournissent les Apennins qui l'entourent, Les productions de son territoire sont, en outre, les blés, les légumes, les soies et les chanvres de première qualité, que l'Angleterre envoyoit y acheter, lorsque l'état romain étoit approvisionné

des grains de la Marche et des pays circonvoisins. Quand après le traité de Tolentino, le pape voulut favoriser quelqu'un, la chambre apostolique vendit ou donna une patente d'extraction de blé du port d'Ancône; et suivant les besoins de l'étranger, la charge, nommée *Rubbio*, bénéficioit de trois à cinq paols à sa sortie. Les terres, dans les temps ordinaires, rapportoient cinq pour cent. Les biens du clergé et des monastères furent vendus par le consulat romain, soit à des particuliers, soit à la République française (pour indemnités) à raison de 9 et 10 capitaux pour un, et d'après des estimations contradictoires. Le directoire exécutif en revendit à divers fournisseurs qui les payèrent trois-quarts en ordonnances, et un quart au comptant. Les juifs en achetèrent lors de l'établissement fugitif d'une république d'Ancône, sous le généralat du cit. Dessoles; avant, ils ne pouvoient posséder ni maisons ni terres.

La Marche d'Ancône n'avoit presque pas de manufactures, excepté quelques-unes de cire, de faïence et de sel de tartre; son sol, son climat, ses montagnes et ses eaux, réclament des usines nombreuses et produc-

tives ; mais ses habitans ont toujours été découragés, le gouvernement papal ayant persisté, contre son intérêt, à frapper d'un droit de 15 pour cent, la sortie des objets manufacturés dans ses états. Néanmoins, Ancône fait un riche commerce avec les îles du Levant et Raguse, en draps, cuirs, fers et toileries qu'elle se procure directement de France, de Russie et d'Angleterre ; elle reçoit du Levant les cotons, les teintures et les drogues : le pape actuel n'a qu'à favoriser l'industrie des Ancônitains, et la Marche deviendra un des pays les plus florissans de l'Italie.

Une race de Lazaronis, de la même nuance que celle qu'on remarque à Rome, à Naples et dans tous les ports de l'Italie, forme à Ancône une masse considérable, généralement belle dans ses formes, et d'une forte stature. Elle se divise en pêcheurs et en porte-faix (18). Sans religion, mais encroûtés de praitques superstitieuses, ils sont flattés, fanatisés et surveillés ; car la populace est le limon d'où l'on extrait le gaz des révoltes.

Les Hébreux forment à Ancône une de leurs plus nombreuses agrégations d'Italie ; ils y ont deux synagogues, dont la plus an-

cienne est comme la cathédrale de l'autre : à ceux qui s'étonneront de la tolérance de culte accordée aux juifs par le vicaire de Jésus-Christ, je ne leur répondrai pas ; mais je les inviterai à imiter la sagesse du Vicaire, en laissant radoter la vieillesse, et à la surpasser, en ne tourmentant pas l'âge de maturité.

Ils sont parqués dans un quartier nommé *le Ghetto*, dont les ruelles, couvertes d'immondices, ressemblent à des galeries de carrière. Leurs maisons s'élèvent à quatre et cinq étages ; ce sont des puisards de malpropreté. L'on y grimpe par des colimaçons obscurs ; et l'on trouveroit sous leurs combles et dans des arceaux de mur, jusqu'à cent mille piastres d'Espagne. Sous le gouvernement papal ils étoient obligés à porter un taffetas jaune sur le chapeau : étrange singularité ! Cette couleur, en Chine, est affectée aux princes du sang ; et le vert qui couvroit en France la tête baissée du banqueroutier, sert de diadême à la famille de Mahomet.

A l'angelus du soir, semblable à du bétail, on les entassoit dans leur Ghetto dont on fermoit à clef les portes ;

on les rouvroit à l'angelus du matin. Le traité de Tolentino les brisa. — La première pensée qui s'offre à l'esprit, c'est que ces bons israélites, disposés pour cette fois à emporter leurs propres vases, suivirent la colonne de feu dans la terre promise de la liberté......... ils restèrent à Ancône, ils restèrent dans leur prison! On croiroit peut-être que, menacés de blocus, de siége et d'esclavage, ils formèrent des tribus guerrières, et jurèrent, comme leurs ancêtres, d'exterminer et de scier des rois, en invoquant Sabbaoth....... On verra, dans le cours de l'ouvrage, jusqu'à quel degré d'insensibilité peut descendre l'espèce humaine.

Près d'eux, on voyoit trois cents Grecs qui n'étoient point issus des héros des Thermopiles. Gouvernés par un *Pope* ne descendant point de Photius, ils s'occupoient d'arts mécaniques, et partageoient, avec les Hébreux, en cadets, le courtage de la place. Hercule fila, dit-on, pour Omphale; accroupis sur des tables, ils façonnoient des capotes pour les Argonautes de l'Adriatique. Le bruit d'une amorce les faisoit trembler; et le premier boulet musulman tiré contre

le port, fit prosterner la postérité dégénérée des Thémistocles.

Vous qui cherchez Léonidas, ce n'est point à Ancône que vous le trouverez. On vous montrera des Grecs, vous n'aurez vu que des Ilotes. — Vous rechecherez dans leurs physionomies les beaux traits de l'Attique : la servitude les a effacés. — Ne leur parlez pas de beaux arts; ils ne savent que brocanter et coudre à l'aiguille. — Vous reconnoîtrez, cependant, un trait bien conservé du caractère danaïque que peignit Homère, qui rend l'histoire du bas Empire si dégoûtante, et que la tyrannie ottomane n'a fait que consolider.

Après avoir mis sous les yeux des lecteurs (si j'en ai) les sites, les opinions et les mœurs d'Ancône, ils verront, avec plus de facilité, comment quelques bataillons incomplets, et des dépôts de vieillards, d'infirmes et de conscrits, ont pu résister à des insurrections rallumées presque aussitôt qu'éteintes; soufflées de tous les points et par tous les vents sur un sol combustible, et dont les flammes gagnèrent tour-à-tour les rivages, les Apennins et les cités. Ils jugeront mieux comment une poignée d'hom-

mes, abandonnés par le plus grand nombre de ceux qui se disoient patriotes, exposés aux ingénieuses barbaries du fanatisme, menacés d'être chargés de fers musulmans, a su multiplier ses exertions, et résister, avec audace, à une ligue dont les drapeaux, la croyance et les desseins rassemblés sans être unis, présentoient en raccourci l'image hideuse de la coalition européenne ; ils suivront cette division si forte de courage et si foible de nombre. Entraînés par l'admiration, ils se mêleront dans ses rangs ; ils disputeront le terrain pied à pied avec elle ; ils marqueront chaque pas qu'ils céderont ensemble du sang de leurs ennemis et du leur; ils transigeront enfin loin des murs et sur le champ de leur propre victoire, avec le seul ennemi qne nous traitions de frère, dès que cessent les délires du combat; avec le seul peuple que nous appelions en tous temps *Germain*, parce qu'il est le seul de la terre, avec le peuple français, qui soit éminemment brave, généreux et fidèle.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Effets des malheurs de l'armée d'Italie sur la République romaine. — Des nobles mécontens. — Du général Lahoz. — Il commande à Pesaro. — Chute de Corfou. — Arrivée d'un brik moscovite et de quatre bâtimens grecs à Ancône. — Barbarie des Turcs.

La nouvelle des premiers revers de l'armée d'Italie se répandit, avec une célérité presque télégraphique, dans la République romaine. Les agens de la coalition n'avoient plus les cloches des paroisses pour sonner un tocsin général : on en avoit descendu la majeure partie pour frapper monnoie et fondre du canon. Mais ce tocsin, tant recommandé par un certain Pignatelli (19), ne pouvant être mis en usage que dans les pays où nous avions eu l'imprudence de les conserver, on eut recours à d'autres moyens, moins prompts sans doute, mais qui avoient l'avantage de concentrer le pouvoir des révoltes dans les mains des principaux conjurés, et

de le déployer où le resserrer à volonté et à coup sûr.

Les nobles de la Cisalpine (je parle des mécontens) s'entendoient depuis long-temps avec ceux de la République romaine ; ils se firent part de nos désastres sur l'Adige, et voici comment.

Ils envoyoient leurs facteurs à cheval et leurs paysans à pied, de châteaux en châteaux et de bourgades en bourgades, par les sentiers des montagnes. Là, comme en France, jamais fâcheuse nouvelle ne s'apprit que d'une bouche adulatrice et suspecte ; et ce fut le plus souvent d'un palais qu'elle arriva !

Je fus instruit que, du port de Primaro, cinquante Autrichiens s'étoient portés sur Saint-Albert. Ce récit s'étoit fait la veille chez un noble réputé haïr les Français : on avoit seulement exagéré le nombre des débarqués. Le général auquel j'en donnai avis en écrivit sur-le-champ au général commandant la ville de Pesaro.

C'étoit Lahoz, commandant dans le Rubicon 7 à 800 Cisalpins, tant infanterie que dragons. — Dès-lors il mesuroit sa défection.

Le cœur humain peut être saisi et comprimé ; mais une sensation douce lui a rendu souvent son ressort et ses jouissances ; gardons-nous donc de le blesser. Au moral comme au physique, les plaies de ce viscère ne guérissent jamais : le cœur de Lahoz avoit été déchiré.

Né à Milan (20), il avoit reçu de ce climat une ardeur assez commune à toutes les têtes méridionales. Il s'éprit de la Révolution française, et l'adora comme devant être le véhicule de la liberté italique. Il jura de la servir à la première occasion : elle s'offrit.

Le régiment autrichien de Beljoyoso, dans lequel il étoit lieutenant des grenadiers, s'étant approché de nos avant-postes, Lahoz passa dans l'armée française avec une compagnie presque entière (21). Connoissant la force de l'armée qu'il venoit de quitter, l'esprit du cabinet de Vienne, le caractère de ses généraux, les opinions des Lombards, et la topographie de son pays, il devenoit pour les Autrichiens un homme redoutable, et pour les Français un guerrier, un conseiller, un guide. Le général de l'empereur mit sa tête à prix : on verra que la proscription d'un individu n'est pas, quoiqu'on en

dise, un gage si sûr de fidélité pour le nouveau parti qu'il embrasse : en révolution, c'est une suite d'actions jusqu'à la fin, et non le jugement de l'avenir par le passé, qui doivent asseoir la confiance et la tranquilliser.

Jeune, impétueux, méprisant le danger, Lahoz s'attira l'estime et l'amitié des généraux français.

Mars le fit guerrier ; la paix le fit ambitieux : et quand on l'est, sait-on comment l'on finira ? Il falloit pour sa gloire aller en Égypte : il resta dans la Cisalpine.

La perte des esprits ardens vient presque toujours de ce qu'un gouvernement, venant à prendre subitement une forme nouvelle, cette variante effarouche leur système, ou contredit leurs espérances.

Au lieu de voir la République dans son pays émancipé, Lahoz ne le regarda que comme une province exploitée par ses conquérans. Selon lui, les directeurs cisalpins, indépendans en apparence du Directoire de France, étoient réellement, et par le fait, soumis à ses décrets ; selon lui, l'administration de la Cisalpine changeoit à chaque arrivée d'un courrier de Paris. Une lutte

funeste qui sembloit s'être établie entre les autorités françaises établies à Milan, accrut la morosité de Lahoz et le nombre de ses partisans. Membre du corps législatif cisalpin, il vint en porter les doléances au Luxembourg. On ne l'écouta pas; et il reçut l'ordre de repartir dans 24 heures.

Il obéit, mais désespéré.

De retour à Milan, il s'éloigna des autorités françaises, de ceux qui lui prouvoient de l'amitié, en lui conseillant le calme et la prudence, comme remèdes lents, mais efficaces. Il fut assez insensé pour fréquenter une sorte d'individus que doit éviter avec soin la sagesse de toutes les opinions. Lorsque la guerre éclata de nouveau, il reçut un commandement cisalpin, en qualité de général de brigade; et ses discours ne rentrèrent pas, avec plus de modération, dans la ligne des bienséances. Ne donnez point le fer à Coriolan; il n'embrasse pas deux fois sa mère.

Parmi les cinquante Autrichiens dont j'ai parlé plus haut, il y avoit des officiers chargés d'organiser des corps d'insurgens, et de se mettre à leur tête. Déjà l'empereur en avoit agi de cette manière en l'an VI, pour régu-

lariser et discipliner l'armée napolitaine ; mais elle comptoit alors 40,000 soldats, tandis qu'en Lombardie, où tout étoit à former, il suffisoit d'envoyer quelques instructeurs médiocres, quelques observateurs de seconde classe, pour échauffer la révolte et la saisir au bond.

Le jour de l'avis du débarquement de quelques Allemands à Primaro, la vigie d'Ancône, placée à neuf milles sur le mont le plus élevé du cap, signaloit cinq navires faisant route à l'ouest. C'étoit des bâtimens grecs, escortés d'un brick portant pavillon français au grand mât, et pavillon moscovite en poupe.

Il étoit clair que nous avions perdu Corfou. On avoit effectivement capitulé quarante-quatre jours avant avec les Russes et les Turcs ; la capitulation avoit été observée par les Musulmans, graces aux soins du vice-amiral Uschakoff (22).

Les réglemens sanitaires, s'opposant à l'admission à terre, qu'on appelle *don d'entrée* ou *pratique*, les navires déposèrent au lazareth les généraux Chabot, Verdière et leurs aides-de-camp, des commissaires des guerres, des agens commerciaux diplomati-

ques, des fournisseurs grecs, des employés civils et militaires, des officiers de santé, des blessés, des malades, des vieillards, des femmes et des enfans. Je n'oublierai point l'agent maritime des départemens Joniens, l'aimable Varèse, et le commissaire particulier de Corfou, Briche, qui nous devint si précieux pendant le siége.

La garnison française et le commissaire général Dubois avoient été portés à Toulon par les Moscovites, tandis que les Turcs conduisoient au bagne de Constantinople les prisonniers faits sur l'île de Céphalonie, avant la capitulation de Corfou. Plusieurs de ces infortunés, exténués de faim et de fatigue pendant la route, furent achevés par le cimeterre de leurs féroces comites, et leurs camarades contraints, sous peine de mort, à porter dans leurs mains ces têtes sanglantes.

Vous qui, tranquilles dans vos comptoirs et vos cabinets, vantés si haut les richesses de la Turquie, voyez ces têtes portées le long des chemins par vos compatriotes.... Prononcez alors si pour de l'opium et du moka, des tapis et du coton, l'Egypte et la Grèce doivent rester à de tels maîtres.

CHAPITRE IX.

Des départemens Gallo-Grecs. — Singulière alliance des Turcs et des Russes. — Leurs menaces de rendre visite au port d'Ancône. Craintes et embarras causés par l'arrivée des Français de Corfou. Demande au sénat de Raguse. — Embargo sur nos corsaires garde-côtes. — Evénemens à Constantinople. Bibliothèque du Grand duc embarquée à Ancône.

Nos départemens grecs étoient perdus; et avec eux, tout espoir de repousser les Barbares en Asie, et de ramener les sciences et les arts dans leurs domaines! Ceux qui croient au fatalisme, ne diront point que ces départemens avoient été négligés de la métropole, que trop peu de troupes avoient été envoyées pour les défendre. Selon eux, le destin avoit voulu qu'ils sortissent de la main des Vénitiens pour échapper ensuite des nôtres. Le fataliste ne murmure ni n'agit : il se soumet.

Mais sans accuser personne, sans recherche de causes, sans examen d'effets, je dirai que le gouvernement français avoit donné des ordres pour ravitailler Corfou; que des généraux, des hommes et des munitions de toute espèce (j'en ai l'état sous les yeux) furent embarqués; que trois vaisseaux ex-vénitiens, après avoir tenu la mer assez long-temps, rentrèrent à Ancône sans avoir touché Corfou; et que le vaisseau le *Généreux*, expédié trop tard, apprit que l'île avoit capitulé, avant qu'il lui eût été possible d'entrer dans ses eaux.

Cette importante propriété, acquise à la France par le traité de Campo-Formio, avoit été divisée en trois départemens, confiés à la direction d'un commissaire général dont les arrêtés avoient force de loi, jusqu'à l'approbation du Directoire exécutif. Leur population réunie formoit un total de 242,543 ames (23); le blé ne pouvoit être considéré comme branche d'exportation, fournissant à peine à la consommation locale. Mais en revanche ce sol varié dans ses sites et ses productions, offroit un débouché avantageux à de riches cargaisons d'huile que Marseille savoit rafiner, à des

vins dignes des poètes qui les chantèrent, et à des cotons fabriqués dont les tissus serrés servent à la voilure des vaisseaux du Bosphore, où dont les gazes transparentes couvrant les formes des grâces et de la beauté, les rendent plus aériennes et plus séduisantes. — Des miels suaves comme ceux de l'Hymete et de l'Ida, des raisins de Corinthe, que l'Anglais savoure avec délices, des olives apprêtées, des œufs de poisson, des fromages et des sels : voilà de précieux produits échappés à nos besoins et à nos plaisirs !

Les poëtes et les amans ont fait bien d'autres pertes. Adieu Corcyre et Céphalonie, Ithaque et Cythère !

Par la perte des départemens Gallo-Grecs, la marine militaire et marchande de la République française, son commerce actuel et futur, ses desseins politiques, et l'état social de l'Europe ont reçu une commotion vraiment douloureuse. L'île de Corfou possède une population de 60,000 ames dont presque tous les mâles sont marins, et l'un des ports les plus vastes et les plus sûrs de la Méditerranée. Sa capitale est très-forte, et sa citadelle bien davantage. Ses maga-

sins sont immenses. Les territoires en terre ferme de Parga, de Butrintò, de Prévése et de Vonissa, prêts d'être fortifiés par une tête philosophique et par une main militaire, touchoient presque aux lauriers, aux tombeaux, aux temples de la Grèce : et les Français las des croisades, de la chevalerie, et du charlatanisme, se préparoient à rentrer dans l'âge des douces féeries et dans l'Olympe des fictions enchanteresses.

Les nouveaux conquérans des îles ex-vénitiennes, les Turcs et les Russes, ne pouvoient se souffrir. C'étoit un assemblage contre nature, de Scythes sortant de l'enfance, et d'Arabes entrant dans la caducité. Ceux-ci s'obstinoient à repousser la lumière et même à la nier ; tandis que ceux-là, trop avides de la connoître, s'en approchoient quelquefois de trop près. Les officiers russes, pour la plupart, affectoient nos manières, et s'honoroient de parler notre langue ; ils pourroient bien un jour être appelés, les Français de la Baltique et de l'Archipel (24)... Quant aux Turcs, grossiers, sales et cruels ; ils ne regardoient les Russes que comme des chiens de chasse, leur servant à détruire *des chiens de chrétiens.* Malheur aux jeunes gens

saisis par eux dans une ruelle peu passagère ! Au spectacle italien de Corfou, ils fumoient pieds nus et accroupis sur les manteaux des loges : ces conquérans crachoient sur le parterre, au lieu d'en convoiter les regards. Presque tous les hommes égorgent de sang-froid les animaux, parce qu'ils les croient créés pour leur nourriture ou leur gourmandise : les Turs sont persuadés que toutes les nations sont ou doivent être leur propriété; ils méprisent le genre-humain, moins leur race.

Le général Monnier fut instruit par le général Chabot, que dans peu il recevroit leur visite. Ils ne s'étoient point cachés de ce dessein ; ils l'avoient répété au cit. Varèse ; ils attendoient des ordres d'Italie, leurs opérations dans l'Adriatique étant subordonnées au général russe Souwarow.

On sent combien cette multitude de français ne pouvant porter les armes de dix-huit mois, étoit pénible à supporter pour une ville menacée d'un siége, fréquemment isolée de Rome et de la Cisalpine par des séditions, forcée d'économiser ses ressources et de les réserver pour son aliment et sa défense.

La solde de cinq à six mois étoit due aux débris de la garnison de Corfou, à ses administrateurs et à ses employés. Des Grecs riches avoient, à des conditions assez généreuses, avancé des sommes considérables, et fait de grosses fournitures. Moins pour suivre leurs créanciers, que pour échapper aux outrages des Turcs et aux persécutions de leurs compatriotes, ils étoient à Ancône dans l'état le plus misérable. Des familles entières, passées de France à Corfou, dans l'espérance d'améliorer leur sort, venoient d'en être rejetées; chargées d'enfans en bas âge, de jeunes demoiselles et de femmes enceintes, comment alloient-elles traverser, ou des mers infestées de pirates, ou des chemins peuplés de brigands? Ces hôtes, dont la visite dans un temps plus prospère nous eût comblé de joie, occasionnèrent des plaintes etdes murmures. Ils éprouvèrent la réception embarrassée qu'une famille fait à des amis ignorant son infortune, et entrant, comme au temps de sa prospérité, dans la salle du banquet.

Le commissaire de Corfou, le cit. Briche, nous tira d'embarras. Un arrêté du commissaire général Dubois offroit la possibilité de

payer la solde et les appointemens, de donner des avances et de fournir des secours. La République de Raguse avoit prêté 500,000 fr. au gouvernement gallo-grec : et le dernier paiement à écheoir formoit un cinquième de cette somme. Mais payeroit-elle après l'évacuation de son voisinage ? Ne savoit-elle pas que notre fortune commençoit à s'éclipser ?

Je priai le cit. Bruère-des-Rivaux, notre consul chargé d'affaires à Raguse, de traiter promptement avec le sénat de cette République, et de m'envoyer les 100,000 francs, ou sur la courrière d'Espagne (25) qui portoit ma dépêche, ou en traites sur Livourne *toujours occupée, ainsi que la Toscane, par les armées françaises.*

Ce fut dans ces tristes occurences que me fut notifié, par le cit. Lescalier, commissaire-ordonnateur de la marine, un arrêté du Directoire exécutif, provoqué sur requête, et annullant les commissions en guerre délivrées par les généraux en chef de l'armée d'Italie, pour éclairer les côtes de l'Adriatique, et la nettoyer des pirates dulcignotes et napolitains (26). On chicana les corsaires patentés par le ministre de la marine, sur

ce qu'ils ne portoient pas les quatorze canons d'usage, sans songer aux hauts fonds des rades, aux passes étroites, aux rescifs à fleur-d'eau des îles de cette mer peu profonde, et sans s'inquiéter de l'orage qui se formoit à Corfou.

Ainsi, à la veille d'être inondés d'agens ennemis, d'Esclavons et de Croates, et sur le point d'être insultés par une flotte mouillée à Corfou et à Brindisi, il fallut obéir au Directoire surpris, mettre embargo sur des croiseurs utiles, et se voir condamné à gémir de l'immobilité, dans le port d'Ancône, de deux corvettes de l'état, *la Cybèle* et le *Rivoli*.

Une courrière revenant de Raguse, avoit trouvé en route celle qui portoit ma dépêche au chargé d'affaires Bruère : elle apportoit des avis certains de l'arrivée prochaine de la flotte turco-russe devant Ancône. Le consul d'Espagne apprit du ministre de sa cour près la Porte, que la correspondance ne se feroit plus par Ancône et Raguse. Constantinople venoit d'éprouver une de ses crises ordinaires. Le faubourg de Péra, les palais de Russie, d'Espagne et de Vienne venoient d'être dévorés par un in-

cendie ; et comme les désastres physiques sont toujours accompagnés de crises politiques, le prince de Valachie avoit été décapité, le prince de Moldavie déposé, leurs biens et ceux de leurs amis confisqués, le petit nombre de Grecs et de Musulmans attachés à la France, disgraciés.

Le jour même de la réception de ce courrier, un grand-écuyer du Grand-Duc de Toscane vint me trouver, accompagné de deux Hébreux : c'étoit M. le colonel de Veiroter, venant de Rome, et voulant s'embarquer pour Venise ou Trieste, avec la bibliothèque de choix de son maître. Le Grand-Duc Ferdinand, quittant la patrie des Médicis, s'étoit fait cette réserve consolante. Successeur d'un prince philosophe et paternel, il régneroit encore sur les fortunés rivages de l'Arno, s'il eût préféré un sage ministre à un trop jeune conseiller !..... Puisse le choix qu'il fit dans l'adversité d'utiles écrits, influer sur la tranquillité et le bonheur des hommes qu'il gouvernera !

Je donnai à M. de Veiroter, les soins et les facilités dont il me dit avoir besoin, non parce qu'il me déclara que s'étant fait Toscan, il étoit Suisse (car je préfère un Toscan devenu

Suisse

Suisse); mais sa mission étoit le résultat d'une convention sacrée : et d'ailleurs, personne ne respecte plus que moi une bibliothèque (27).

CHAPITRE X.

Loyauté du sénat de Raguse. — Arrivée d'un envoyé vêtu en Musulman. — Effet qu'elle produit sur les Ancônitains et les Français de Corfou en quarantaine au lazareth. Ce qui s'y passe le dernier jour de la contumace. — De l'origine de la République de Raguse, et comment elle a existé jusqu'à ce jour. Discours d'un savant Ragusain, pour passer le temps.

Le sénat de Raguse, quoique instruit de la position de l'armée française, dédaigna la politique des petits états, et fit honneur à ses engagemens. Le chargé d'affaires reçut le complément du prêt : et ce vieillard respectable par ses longs et utiles services, ordonna à son fils de s'embarquer sur la courrière d'Espagne, et de m'apporter cent mille francs. Le paquebot, bon voilier, échappa

aux pavillons douteux, et arriva sans accident.

Le peuple d'Ancône, étonné d'apprendre le débarquement d'un Musulman, se porta en foule *à la Santé.* Je tairai les suppositions disparates et ridicules que la malveillance et l'ignorance, sœurs inséparables, élevèrent à ce sujet. Le Turc, coiffé d'un turban de Cachemire, ceint de sabres et d'armes à feu comme un janissaire, portant l'écritoire des ulémas, chapelet en main, et fumant une longue pipe à bec d'ambre, étoit Marc-Bruère, fils du consul de France à Raguse. Il avoit cent mille francs en or, pour solder, accompter et secourir les Français de Corfou.

Quel allégement pour des hommes condamnés à vingt-sept jours de détention, et ne sachant que devenir à la fin de leur purification ! On prend patience ; on respire avec plus d'aisance ; on ne compte plus que les jours et non les peines. Les visites sont plus fréqnentes, les conversations plus animées ; les récits joyeux se colorent de la teinte des esprits qui les font. L'alégresse invite aux épanchemens, et les confidences aux embrassades..... Mais des officiers sa-

nitaires croisent alors de grands bâtons blancs ; et Français du dehors, Français du dedans, sont forcés de s'éloigner les uns des autres : les baisers indiscrets de deux amis pourroient donner la mort à la moitié de l'Europe.

Le dernier jour de la réclusion, un docteur de Raguse, ayant servi pendant le siége de Corfou, monta sur les degrés d'une chapelle placée au centre de la cour du lazareth, et demanda qu'on fît silence.

Citoyens, dit-il, votre impatience augmente à mesure que l'heure de la délivrance approche. Pour passer le temps, me permettrez-vous de vous donner une légère idée de ma patrie, la République de Raguse ? elle est bien petite, j'en conviens ! Mais peut-être ce que j'ai à en dire, ne sera pas déplaisant à ceux qui n'attachent pas une grande importance à la taille des peuples : ils marchent tous sur le damier politique, tantôt sur la caze blanche, tantôt sur la caze noire, comme pions, fous, rois, reines et chevaliers ; mais un observateur sage préfère suivre, dans une nation infiniment petite, l'industrie presque miraculeuse qui l'a sauvée d'une dissolution qui, dans

la marche ordinaire des choses, devoit être inévitable.

On promit de lui prêter attention, et il commença ainsi :

La petite ville de Raguse, capitale de ma petite République, fut fondée par Polymire Bélus. Ce héros, issu de Ratislave, roi de Bosnie et de sang romain par les femmes, descendit sur la côte de Dalmatie, l'an 900 : son dessein étoit de rentrer dans les droits qu'il prétendoit avoir sur la Bosnie dont la couronne avoit échappé à ses aïeux, coupables d'une longue suite d'oppressions et de crimes. La colonie romaine d'Epidaure près Raguse-Vieille, venoit d'être renversée par les Sarrasins, et détruite par les Slaves : un malheur n'arrive point sans cortége.

Polymire avoit avec lui de braves Epidauriens échappés à la mort et à la captivité. En revoyant les ruines de leur ville, ils se livrèrent à la douleur, et prièrent leur chef d'en fonder une nouvelle sur une éminence d'où ils pussent considérer leur triste berceau. Cédant à leurs instances, il bâtit non loin d'Epidaure une cité sur un rocher escarpé, entouré, dans sa majeure partie,

des ondes adriatiques et adossé à une montagne très-haute, appelée dans la plus obscure antiquité, *Bergat*, du nom d'un Réga, d'un Géant, ou d'un Cartouche exerçant des ravages dans les vallées d'alentour.

Un poète assez mauvais du onzième siècle a prétendu que la ville bâtie par Polymire, reçut des Epidauriens le nom de Labuse; ce qui, dans leur langue, signifioit rive escarpée (28). Les habitans du pays l'appellent entre eux Dubrovnic, depuis que son enceinte s'est agrandie aux dépens d'une forêt voisine (29).

Avant son expédition, Polymire avoit vécu dans la retraite; il avoit réfléchi profondément sur les causes qui avoient renversé ses ancêtres du trône de Bosnie...... Dès qu'il eut achevé sa conquête, il se rappela de ses sages méditations, et s'empressa de les mettre à profit. Il fonda sa tranquillité sur la tranquillité publique. Il s'attira l'affection de ses compagnons simples, pauvres et guerriers, au moyen d'institutions assorties à leurs mœurs et à leur caractère. Il donna un pouvoir légal au peuple, un sénat aux citoyens, un chef aux défenseurs de la patrie, un pasteur au troupeau. Il fut berger et capitaine

par devoir et par amour, et non par ambition. Après une longue carrière, plus douce que brillante, Polymire mourut environné de regrets, et laissant un souvenir que les Ragusains bénissent encore.

La pêche et un cabotage circonscrit, fournirent suffisamment à la subsistance de nos premiers pères. Plus industrieux, ils étendirent leur commerce ; plus aisés, ils connurent le besoin de la propriété : et la vraie propriété, consistant dans la possession d'un champ cultivé, ils défrichèrent et communiquèrent bientôt, par la bèche et la gerbe, avec des voisins plus avancés dans la civilisation. Ce contact leur inspira de l'émulation ; ils polirent leur esprit. Ils reconnurent qu'ils n'étoient point si éloignés de Lacédémone, d'Argos, de Corinthe et d'Athènes : ils s'en rapprochèrent par l'étude des sciences; ils eurent les vertus spartiates ; ils acquirent l'amabilité attique. Heureux par l'union dans leur intérieur, recommandables chez les étrangers par une sagesse et une probité bien rares dans ces temps de barbarie, ils eurent la force, quoiqu'en petit nombre, de résister aux Narentins et aux Sarrasins qui infestoient le Golphe, et réus-

sirent à en purger les ondes : on les proclama, vengeurs de l'Adriatique.

Des navigations audacieuses et des alliances utiles, firent de Raguse, la ville la plus brillante de la Dalmatie. On ne parloit en Italie et dans la Grèce, que de l'honorable industrie, du courage et de la modération des Ragusains.

Mais, dès que les richesses s'amoncelèrent à Raguse, ils se corrompirent. Chaque citoyen voulut en amasser plus que son voisin. Le luxe extérieur et les molles voluptés s'attachèrent à ces républicains naguères si simples et si vertueux, comme les mousses qui rongent les marbres divins de Phidias et de Pajou. Ce petit état, qui s'étoit conservé et agrandi par la tempérance et la frugalité, ne compta plus de citoyens. On n'y vit bientôt que des marchands avides de toutes sortes de gains, n'ayant d'idole que le coffre-fort, de patrie que le comptoir, et de conscience que l'intérêt.

Ils s'emparèrent sans scrupule des terres de leurs voisins ; les Vénitiens, plus forts, leur en enlevèrent une partie ; les magistratures devinrent la proie des ambitieux et des intrigans ; la justice fut vendue au plus

offrant comme une cargaison; les bons citoyens traités de moralistes chagrins, furent éloignés des emplois publics; le plus petit nombre monta sur des échasses, le plus grand se prosterna, et la République dès-lors perdit sa puissance, en perdant sa vertu.

Pendant que le brocantage et le trafic occupoient tous les esprits, le sénateur Damien Jude s'empara de l'autorité suprême. Les Ragusains énervés, levèrent à peine les yeux, de leurs livres de comptes; mais l'oppression, encouragée par leur incurie, fut d'abord gênante, ensuite pesante, enfin insupportable : il étoit bien temps de se réveiller, lorsqu'ils étoient sur le point d'en être étouffés ! Ils s'adressèrent secrétement aux Vénitiens qui renversèrent la tyrannie de Damien Jude, mais qui y substituèrent la leur. Les Ragusains, forcés de s'y soumettre, négocièrent, brocantèrent, et se rendormirent encore. Pour les arracher à leur mollesse et à leurs comptoirs, il fallut qu'une guerre sanglante, ravageant leur voisinage, les enveloppât dans son tourbillon.

L'extrême malheur les rendit à leur dignité; descendus au dernier degré de dé-

moralisation, ils remontèrent tout-à-coup au sommet de leur antique indépendance.

Sans renoncer au commerce et à la navigation dont ils tiroient leur existence et leur considération, ils s'adonnèrent à la science de l'économie sociale. Forcés par leur foiblesse politique de renoncer, dans leurs rapports extérieurs, à cette franchise nue et vigoureusement ferme, qui caractérise une république vaste et puissante, ils furent souples sans bassesse, adroits sans fausseté, réservés sans perfidie avec leurs voisins redoutables. Souvent choisis pour arbitres de leurs différens, et toujours occupés du soin de se conserver en paix avec le plus fort, ils ouvrirent leurs portes aux princes malheureux qui n'avoient pas su imiter leur sagesse. Lorsque les farouches Ottomans menacèrent l'Europe, ils envoyèrent des ambassadeurs à Brussa, et obtinrent la charte qui les tient encore aujourd'hui sous la protection de la Porte ; on conserve précieusement cette sauve-garde à Raguse : le sultan Orhan y apposa, pour signature, une large main toute trempée d'encre.

Ainsi la sagesse des Ragusains, aidée de la valeur des Dalmates, opposa à l'ambition

et au fanatisme musulmans, le respect religieux que les Turcs portent à leurs traités : ainsi Raguse, par sa prévoyance, sauva l'Italie, de l'irruption des Barbares et de la destruction de ses monumens et de ses arts.

Avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, Raguse et Venise étoient les entrepôts les plus considérables du Levant. Sa marine marchande très-florissante, avoit des galères armées pour la protéger ; elle marquoit parmi le petit nombre des puissances maritimes d'alors. Mais elle reçut un coup fatal, en prenant part à l'expédition de la flotte de Philippe II, si malheureusement nommée *l'invincible* : la presque totalité de sa fortune publique et particulière fut engloutie dans les flots.

Nouveaux malheurs vers la fin du seizième siècle. Un tremblement de terre renversa Raguse de fond en comble. De Barbares voisins en brûlèrent les débris et y laissèrent la peste, à la suite du plus affreux brigandage.

La révolution des colonies anglaises de l'Amérique sembloit offrir une avantageuse neutralité à son pavillon; elle produisit même

des gains assez considérables ; mais la paix de 1783 en tarit la source : les petits gagnent toujours à la guerre que se font les grands : et c'est le moins qu'à la paix, les grands empruntent des petits.

La révolution de France promettoit de plus grands avantages. Elle enrichit les Ragusains, il est vrai ; mais le trésor de Raguse en fut appauvri. Ses fonds étoient presque tous placés sur les banques de Rome, Gènes, Naples, Venise et Vienne. Il eût été plus sage au commencement de la convulsion, de retirer ses capitaux des mains des grands belligérens et du coffre peu sûr des petits états exposés à être envahis, pour les verser dans la caisse la plus éloignée du tumulte européen. Il n'est pas de capitaliste un peu sage qui, dans un ouragan politique, n'ôte son argent au crédit caduque pour le confier au crédit naissant.

Ainsi la submersion d'une flotte espagnole dans l'Océan, un tremblement de terre, l'indépendance d'une nation dans le nouveau monde, et une guerre d'extermination entreprise pour la conquête d'une liberté dont Raguse jouissoit en paix depuis neuf siècles, ces causes si éloignées et si

divergentes contribuèrent en moins de deux cents ans, à la diminution progressive de sa prospérité maritime. Avant, ses pavillons flottoient sur les mers comme ceux de Tyr et de Sidon, de Gênes et de Venise....... Les Ragusains sont maintenant lès Hollandais de l'Adriatique, sans en être les Bataves.

CHAPITRE XI.

On prie le savant Ragusain de poursuivre, toujours pour passer le temps. — Population et territoire de Raguse. — Anciens parlemens des Francs à Raguse. — Du grand conseil, du sénat, du petit conseil, des conservateurs des lois, du Recteur; impolitesse officielle à son égard. — Classe des citadins. — Religion et clergé. — Peuple et serfs. — Du gouvernement oligarchique. — De ses ennemis. — Emancipation des esclaves nécessaire. — Arrivée du C.en Bruère au lazarèth, sa réponse au Savant.

Le savant, encouragé à poursuivre, prévint son auditoire qu'il alloit réparer quelques oublis essentiels, et l'instruire de la forme du gouvernement de sa République.

Comment, reprit-il, a-t-il pu m'échapper

encore de vous entretenir de son territoire et de sa population !

La République compte une population de quarante à quarante-cinq mille ames sur un territoire d'environ cent milles de long sur dix de largeur moyenne (30). A cette étroite lisière en terre ferme, il faut ajouter de petites îles, dont les plus considérables sont Lagosta et Mélade : celles de Giupana (31), de Calamota et du milieu (32), quoique plus petites, sont beaucoup plus fécondes. — Vous conviendrez que la conservation de cette République pendant neuf cents ans, tient du miracle. — Je vais vous offrir la forme curieuse de son gouvernement.

Mélangé d'aristocratie et de démocratie, il subsista de cette manière jusqu'au commencement du siècle dernier. Il n'y a pas long-temps encore que les décrets du sénat portoient la formule : *Captum fuit deliberando cum placito populi*; il a été statué, d'après délibération, avec l'agrément du peuple.

En effet, le peuple assemblé dans la place publique, sanctionnoit par acclamation les décrets du sénat qui lui en faisoit faire lecture, du balcon de la salle de ses délibérations.

Les Français qui m'entendent, ajouta le savant avec une physionomie de satisfaction, sont sans doute fort étonnés de retrouver, dans une petite bourgade de la Dalmatie, située sur un roc menacé de la mer et des barbares, les anciens parlemens, les Champs de Mars, les *leudes* des Francs, et jusqu'à la formule de leurs *placites*.

Aujourd'hui, cet encadrement des lois n'est plus d'usage; et notre constitution actuelle, favorable à l'olygarchie qui domine un peu trop, est moulée sur celle de la République vénitienne.

Un grand conseil composé de tous les nobles âgés de 18 ans, est investi ou s'est investi du pouvoir suprême; mais il en exerce très-rarement les attributions; c'est le sénat, composé des cinquante-six membres les plus âgés du grand conseil. Ses arrêtés ont force de loi. Il s'occupe des relations politiques et commerciales, des finances, et par fois, en dernière instance, des affaires judiciaires. Le pouvoir exécutif, qui a le nom de petit conseil, est manié par sept sénateurs, dont le plus jeune dirige la police, l'intérieur et l'extérieur : ce directoire est subordonné de telle manière à l'autorité sénatoriale,

sénatoriale, qu'il ne peut rien faire d'essentiel sans son concours. Les envoyés extérieurs et les étrangers, s'adressent au plus jeune du comité des sept; leurs notes et leurs pétitions sont discutées dans le petit conseil, et envoyées avec un avis au sénat qui décide et renvoie au petit conseil pour l'exécution.

Chaque année, trois sénateurs sont élus conservateurs des lois; ils sont armés du *veto suspensif.* Ils représentent au sénat et à tous les magistrats sans exception, l'inconstitutionnalité des décisions qui les choquent. Si les patriciens censurés ne rétractent pas leurs actes, le grand conseil statue en qualité de véritable souverain : mais on se ménage.

Si un sénateur se rendoit indigne de sa magistrature, il pourroit en être exclu par délibération du grand conseil : c'est un glaive qui, à la vérité, n'est presque jamais sorti du fourreau.

Le grand conseil confirme au scrutin tous les ans, les sénateurs, ainsi que le petit conseil et les autres officiers membres du sénat. Il nomme à tous les emplois vacans; il se rassemble chaque mois pour choisir, parmi les

sénatenrs, le Recteur, chef visible de la République. A l'expiration de sa Rectorerie, le 30, un messager d'état se présente à lui, et lui dit : « Au nom de la République, je » vous notifie que vous ayez à sortir sur-le-» champ de ce palais, sans quoi vous serez jeté » par les fenêtres ». Ce bizarre comminatoire a été constamment lancé, depuis qu'un recteur, ayant voulu conserver sa magistrature au-delà de son terme, fut attaqué dans le palais par son propre beau-frère à la tête du sénat, et précipité d'une croisée sur la place publique.

Après le patriciat divisé en deux factions acharnées l'une contre l'autre, se présente la classe des citadins. Elle fournit les employés subalternes des tribunaux, les chanceliers, les secrétaires d'état et les consuls à l'étranger.

Plus bas, est la masse du peuple, dirigée vers la superstition et contenue dans l'ignorance par des prêtres et des moines (33), surveillés eux-mêmes par le gouvernement. Le voisinage des Turcs invoque le secours d'un fanatisme contre un autre. La religion dominante est la catholique, mais neutralisée comme dans la République vénitienne. Les

prêtres n'y ont aucune action politique, et n'y forment point un corps séparé. Assez communément pauvres, ils vivent moins des oblations, que de l'intendance des maisons aisées, et des préceptorats; ils ont à leur tête un archevêque qui ne peut être ni étranger ni patricien : le sénat a senti qu'un prélat, ou noble ragusais, ou envoyé de Rome, ou fourni par Venise, ou choisi par le sérail, pourroit exposer son autorité à plus d'un danger.

Il a bien fallu destiner un quartier aux Turcs qui viennent à Raguse, et consentir encore à une chapelle grecque où se rendent les schismatiques, sous les auspices de la Russie. Les juifs qui suintent par-tout, y ont une synagogue. Ainsi l'état religieux de Raguse est peu dangereux pour son état politique. Les maisons en pierre de taille, les robes noires et les immenses perruques de ses patriciens, les capuchons et les soutanes de son clergé, donnent à cette ville l'aspect d'un cloître.

Les artisans y sont aisés; on n'y voit pas, comme ailleurs, et même comme à Paris, des visages souffrans et des squelettes en guenilles. Le vin et la viande en abon-

dance donnent une carnation de santé à toutes les physionomies. Les maisons de pierre des paysans ont des vitrages et des abat jours de couleur, luxe autrefois réservé aux matadores du sénat. . . . ; mais je l'avouerai à la honte de ma patrie, ses cultivateurs sont serfs ! sortant de leurs préjugés peut-être trop rapidement, ils n'en restent pas moins attachés à la glèbe ; et quoique mon pays, heureusement, ne se soit pas trouvé sous la foudre qui a sillonné une grande partie de l'Europe, ses éclairs ont rayonné sur nos chaumières. Ah ! si nos nobles étoient sages, ils déchaîneroient leurs esclaves. . . . . laquelle doivent-ils préférer, ou d'une liberté donnée comme fétiche et qui leur serviroit de pénates, ou d'une liberté démesurée qui, en tombant, les écrasera peut-être de ses débris.

Les patriciens sont éloignés de ce système-sauveur, quoique leurs consuls commerciaux les aient instruits de ce qui s'est passé dans le continent, quoique nos marins leur racontent ce qui est arrivé aux Indes occidentales. On croiroit presque à une destinée qui leur ouvre les yeux, et qui leur ferme les mains.

Je ne vous dissimulerai point que le gouvernement ragusain hait les Français, et les admire : il a rendu au vôtre tous les services qu'il a exigé de lui, et qu'il pouvoit se permettre de rendre, sans courir de risques : il lui en rendroit de nouveaux et de plus grands, sans jamais l'aimer. Indépendamment des deux factions qui le travaillent, je lui connois quatre sortes d'ennemis dont chacune peut renverser le régime oligarchique, en se groupant à l'une de ces factions.

Première sorte. — Les nombreux Ragusains qui, ayant fait fortune en France, sont imbus de ses nouveautés, quoiqu'à Raguse ils en parlent avec acrimonie. S'ils disoient vrai, ils seroient persécutés : ils font comme les philosophes Espagnols qui baisent la manche des Capucins, pour n'être pas soupçonnés de lire Voltaire.

Seconde. — Les familles nobles opulentes se livrent entre elles à l'essor de quelques idées généreuses : elles redoutent la pospolite des nobles pauvres, ignorans, et achetables par l'étranger à très-bon marché.

Troisième. — La classe des citadins, dépositaires là comme ailleurs du foyer des lumières, sent qu'elle n'est pas à sa hau-

teur, dès qu'elle mesure le patriciat. Elle est peu nombreuse.

Quatrième. — Les Ilotes de la République, dont les fers leur ont paru plus pesans, en apprenant ce qui s'étoit passé en France, sont, il est vrai, des enfans emmaillottés et balbutians; mais après les premiers mots et les premiers pas, ils pourront étonner par leur loquacité et par leur pétulance. Le moyen de ne pas faire désirer au peuple, consiste à lui faire croire qu'il jouit.

Jusqu'à présent le gouvernement s'est conduit avec assez d'adresse : il s'est tenu clos sous le toit pendant le fort de la tempête française; ses sujets se sont enrichis à la faveur d'une prudente neutralité. Il a ménagé par des complaisances alternatives, les deux fluides dangereux circulant dans ses veines. Quelquefois, séduit par les sentimens et presqu'entraîné par les principes, il a été sur le point de réformer les abus; mais il s'est effrayé des périls de la destruction, des inconvéniens de la reconstruction et des incertitudes de l'amélioration; alors ce fut peut-être sagesse.... Lorsqu'à de grandes distances et près de lui, les

formes les plus anciennes et les plus compactes étoient brisées avec une détonnation épouvantable, il s'est renfermé dans sa gangue, satisfait de la lueur de sa lanterne et de l'exiguité de son pouvoir.

Il n'a conservé la liberté de fait que pour lui, et il en jouit sans trouble. Mais aujourd'hui que la crise européenne a cessé, ne seroit-il pas juste, et même de son intérêt, d'affranchir les paysans ragusains?

Le vice-consul Bruère arriva au moment où le savant terminoit cette phrase : il l'entendit fort bien; fut interrogé sur l'avantage de cette émancipation, et ne répondit que par ces mots : « Citoyens, je suis vice-» commissaire de la République française » à Raguse. » Fasse le ciel que tous les diplomates répondent ainsi!

CHAPITRE XII.

Départ des prisonniers de guerre Français de Corfou. — Etat de la ville d'Ancône, de la Marche, et du territoire Romain. — Tableau de la ville de Rome et de la République concentrée presque dans ses murs. — Des nobles romains et des intrigans, lâches et conspirateurs.

Il n'y a point de discours qui tienne quand l'instant de la captivité finit. Les surveillans de la santé annoncèrent aux réclus qu'à trois heures ils seroient libres. La joie fut complète, on fit ses malles, trois heures sonnèrent, on sortit en foule du lazareth, et la ville s'empressa de fournir des logemens. Je payai aux divers services de Corfou sur la demande du C.en Briche représentant le commissaire-général Dubois, ordonnancée par le général Monnier (34). Le vieux évêque-cardinal Ranucci logea le général Chabot dans son palais, et le traita

de son mieux. Mais les mouvemens séditieux dans la Romagne devenant plus fréquens, les Français de Corfou craignirent que la sortie d'Ancône leur fût fermée ; ils nous quittèrent avec autant de satisfaction qu'ils en avoient éprouvé, en faisant leurs adieux aux Turcs et aux Moscovites. Il ne nous resta que les CC. Briche, Vareze, Moriau, Bron et des Places, dont la santé ne leur permettoit pas de se mettre en route.

Le départ de tant de monde nous causa de vives inquiétudes. La poste civile et le courrier militaire manquoient depuis trois jours. Nous avions raison de craindre l'interruption des communications, d'après ce qui étoit arrivé au général de brigade Clément allant aux eaux d'Aix pour sa blessure de Brindisi : les contadins des environs de Rimini coupant des arbres de liberté, il avoit été contraint de revenir sur ses pas. Les symptômes de la haine prenoient un caractère alarmant; et malgré les précautions des fomentateurs, des fermens séditieux se faisoient sentir à Fano et à Pésaro. Le long des grandes routes, dans des gorges et au revers des élévations du chemin, les paysans remuoient la hoüe, quand des voyageurs français étoient

escortés. Ils les atteignoient d'une balle mortelle, s'ils marchoient isolés. Au sein de quelques villages, des aubergistes avoient donné la table, le lit et la mort.

Çà et là, on placardoit des affiches excitant à l'assassinat, et l'on y promettoit les dons de la terre et les récompenses du ciel. L'homicide étoit recommandé comme devoir, et le meurtrier étoit traité de libérateur. L'on disoit par-tout que l'armée d'Italie s'étoit retirée avec les autorités cisalpines dans les places fortes du Piémont, et que la rive gauche du Pô ne nous appartenoit plus. Ces mensonges imaginés pour essayer les dispositions des peuples, s'appuyoient, avec fondement, sur un déplacement de la division française, commandée par le général Montrichard chargé de couvrir la rive gauche du Pô et le Bolonais jusqu'à Pésaro. Ce n'étoit qu'un mouvement partiel opéré par le mouvement général de toute l'armée ; et l'illusion eût dû cesser quand l'aîle droite reprit quelque temps après ses positions. Mais nous étions dans une défaveur si complète, qu'à cinq et six milles d'un de nos cantonnemens, on assuroit qu'à peine il existoit un français en Lombardie ; et que

là où l'on n'eût pas trouvé un Autrichien, on avoit vu défiler les Impériaux, les Russes et Souwarow. Nos récits étoient décrédités dans la ville par les nobles, et chez les paysans par leurs gens d'affaires et les ecclésiastiques. Le conseil du cardinal-évêque profitoit de sa décrépitude pour diriger à volonté la girouette des opinions, sainte girouette faisant tourner la meule du moulin sacerdotal.

Les grands-vicaires formèrent dans les ténèbres un comité insurrecteur. Hors d'Ancône, ils faisoient prêcher contre nous; dans la ville, ils n'ouvroient la bouche que pour parler de concorde. Ils se rendoient souvent chez le général, *protestant avec componction de leur obéissance passive à l'autorité, et de leur isolement de tout ce qui étoit étranger à l'autel.* Nous entendions parfaitement le double sens de ces phrases; mais il étoit sage de paroître les traduire à notre avantage, et de leur persuader qu'on étoit leurs dupes.

Jamais on n'avoit allumé tant de cierges, distribué tant d'indulgences, célébré tant de saluts! Jamais vierges et martyrs ne seront de long-temps aussi fêtés. Ces redou-

blemens de ferveurs religieuses sont le plus sûr pronostic des fièvres ardentes de la rebellion.

Les nombreux récollets du quartier populeux de Capo-di-Monté, milice créée pour se mêler à la populace, recourber ses habitudes en les flattant, et la porter au tumulte dans l'occasion, agissoient avec un succès d'autant plus certain, que leurs mœurs extérieures, leur costume bizarre, leurs chants sacrés déguisoient le motif capital de leur institution à cette masse pétrie d'argile et de bitume, que l'intérêt des dominateurs religieux s'occupe à durcir et à grossir. La lie du peuple ne voyoit dans ces moines que de pauvres solitaires ayant renoncé aux honneurs et aux délices du monde pour se rapprocher de sa misère, la plaindre, la secourir et la rendre agréable à la divinité.

Ainsi l'insurrection se machinoit au nom de ce qu'on appelle si abusivement *la religion*, par un conciliabule d'adeptes empruntant la signature d'un prélat décrépit, employant l'astuce mystérieuse des curés, des confesseurs et des moines dans les villes de garnison française, et provoquant des

prédications séditieuses dans les gorges de l'Apennin.

Déjà Fossombrune près Pésaro levoit une tête audacieuse, et ses campagnes se préparoient à aider sa témérité.

Les grands chemins de Florence à Bologne et à Pérugia étoient coupés par des bandes de fanatiques et de voleurs, commandés par des moines et des sbires.

Arezzo élevoit des bûchers de paille pour brûler les Français d'un feu lent.

Viterbe, Civita-Vecchia méditoient, malgré leur pardon, une reprise d'armes, et la Sabine s'entendoit avec leurs territoires.

Les environs de Rome étoient infestés de bandits.

La conspiration s'étendoit sur toute la lisière napolitaine, depuis Terracine, Frosinone, Riéti et les monts de la Sybille, jusqu'à Ascoli, dernière ville du Musone.

Pérugia étoit cerné par un ramas de brigands.

Dans les Abbruzes, Pescara, pressée par une multitude réunie sous les lieutenans du cardinal Ruffo, étoit vigoureusement défendue par de braves Samnites, commandés par le proscrit Caraffa, qui avoit

préféré le titre de citoyen à celui de prince (35).

Rome étoit au centre d'un cercle de feu dont les flammes s'approchoient d'elle chaque jour ; elle paroissoit tranquille au milieu de cet incendie. A toute heure même de la nuit et dans ses replis les plus sombres, les Français marchoient en pleine sécurité. On ne sache pas qu'il y fut porté un seul coup de poignard (36). La circulation, repoussée de ses artères, avoit refoulé vers son cœur, et faisoit rayonner la vie sur son auguste visage. L'administration se signaloit par des efforts, la justice conservoit sa sérénité, les spectacles fréquentés comme aux temps les plus illustres, offroient aux Romains les sujets commémoratifs de leur ancienne splendeur (37). Il sembloit que la vertu des premiers temps eût retrouvé les descendans des Brutus et des Scipions ; les Transtéverins, si redoutés, demandèrent des armes à nos généraux, un étendart à la liberté. Si on eût osé les donner et qu'on n'eût pas eu à s'en repentir, il est possible que nos affaires eussent pris une direction inattendue et peut-être brillante.

Les nobles romains, les grands sur-tout,

mettoient une réserve et une circonspection remarquable dans leurs discours et leurs actions. Il y en avoit (et parmi ceux qui avoient le plus perdu) qui n'avoient pas dédaigné de s'asseoir sur les curules du sénat : quelques-uns s'étoient dévoués avec patriotisme aux approvisionnemens de l'Annone. Le prince Borghèse faisoit d'immenses sacrifices d'argent et d'opinion. Il ne pouvoit aimer une forme de gouvernement de la durée duquel il doutoit, et néanmoins il en respectoit la police ; c'étoit un très-bon esprit. Ses deux fils et les deux princes de Santa-Croce se couvrirent du casque romain ; leur exemple fit beaucoup d'imitateurs : le chef des centuries armées, c'étoit Pyranesi que Paris possède avec ses chefs-d'œuvre. Rome sembloit destinée à marquer sur la terre un cercle plus glorieux que le premier et plus durable, ayant recouvré sa jeunesse, ses aigles, ses citoyens et ses héros, et ayant renoncé aux aruspices, aux flamines et aux poulets sacrés.

Ceux qui nous haïssoient le plus, conspiroient sur la roche Tarpéïenne, sans avoir l'audace de Catilina. Ainsi que les mécontens de toutes les capitales éclairées par la

présence d'un gouvernement robuste, ils étoient amollis par les plaisirs et trop lâches d'exécution, pour oser rien tenter, avant d'avoir la certitude du soulèvement des provinces, et de l'approche victorieuse des troupes étrangères. On les reconnoissoit au palais de France et au consulat romain, à leurs protestations de fidélité non demandées, à cet empressement à donner des avis sans être consultés, à la constance remarquable qu'ils mettoient à inspirer des défiances contre les hommes les plus irréprochables, à l'habileté qu'ils montroient dans l'escrime de la médisance, à l'art de composer le mensonge pour les passions et le caractère des gens en place ; à cette physionomie de repentir, lorsque, surpris en calomnie, ils étoient forcés d'en convenir ; à cette avidité à vouloir parler de tout, approuver tout et se saisir de tout ; à cette tenace persécution du. pouvoir, laquelle l'enveloppe, le comprime et le tenaille, pour l'amener par fatigue ou par colère, au renversement des colonnes les plus fermes de l'édifice social. Ces caméléons politiques, aussi dangereux sur la Potomack que sur le Bosphore, eussent été tour-à-tour Guelphes ou Gibelins,

s'ils

s'ils eussent été contemporains de ces partis. On les vit baisant sans honte les pieds de Pie VI, de Berthier, du roi de Naples, de Championnet et de Burcard ; criant des miracles ou les décriant, suivant le thermomètre politique; et colporteurs de poignards et de poisons sous le double manteau du patriotisme et de la tyrannie, disparoissant de l'arène des séditions et du champ des combats, lorsque les momens étoient dangereux et difficiles; et se remontrant avec une rare impudence comme chefs du parti vainqueur, pour s'emparer des fruits de la journée, s'en gorger, et en écraser le reste.

Le palais de France (38) retentissoit de leurs imprécations contre les hérétiques anglais, les schismatiques moscovites, et les infidèles ottomans : et ils appeloient la flotte britannique dans les eaux d'Ostie, et les escadres turco-russes sur les plages de la marche d'Ancône ! Ils se disoient ruinés, et ils avoient mis leurs fonds dans les banques de nos ennemis. Ils parloient de prendre les armes en notre faveur, et ils aiguisoient des poignards contre nous. Ne jugeons jamais d'un peuple d'après de si vils caractères.

CHAPITRE XIII.

La ville d'Ancône en état de siége. — Nouvelles de la côte de Dalmatie. — Arrêté du général français Montrichard pour arrêter les généraux cisalpins, Pino et Lahoz. — Abandon de ce dernier par ses troupes. — Le général Pino se met à la disposition du général Monnier, et se retire à Yesi.

Le général avoit devant les yeux les mêmes hommes, et les observoit sans qu'ils s'en doutassent. Dès son premier commandement, la ville et les trois départemens avoient été mis en état de siége, quoique l'on eût employé mille moyens pour le faire lever, quoiqu'on ne cessât d'assurer au gouvernement romain et à l'ambassadeur français, que ces contrées étoient affectionnées. Elles étoient heureusement restées sous la main militaire; elles passèrent plus heureusement dans celle du général, lors de son second

commandement. Il luttoit avec avantage contre des mouvemens séditieux qu'il faisoit cesser, en fixant les charlatans qui en risquoient l'essai. Au-dedans, l'agitation de quelques peuplades se calmoit avec des exhortations ou des menaces; au-dehors, l'armée austro-russe ne pouvoit convoiter Ancône, qu'après avoir chassé la notre de la Lombardie. Nous savions qu'à Valone et aux bouches de Cattaro, l'on embarquoit des Turcs sur cinq vaisseaux de guerre; mais nous savions aussi que ces Turcs, brûlant de cueillir la palme du martyre si on les portoit en Egypte (terre sainte de l'Islamisme), menaçoient de couper des têtes si l'on parloit de les jeter sur la terre des infidèles, sur l'Italie. Un comte d'Olvitz né français, chargé par l'autriche de lever des Monténégrins, s'en était fait proclamer prince. Mais l'évêque grec de Monténéro, affectionné à la Russie et que d'Olvitz avoit cru dans ses intérêts, venoit de le livrer au comte de Bradi, commissaire impérial (39). Ainsi la division Monnier n'avoit sérieusement à craindre que de la flotte turco-russe. Absente, les insurgés n'étoient que des brigands; présente, les brigands devenoient des soldats.

La défection du général Lahoz, dont j'ai déjà dit un mot, nous découvrit la profondeur du péril.

Le général en chef lui avoit donné la commission de réunir et de commander vers Bologne un corps de 6000 gardes nationales cisalpines, pour soutenir la division des flanqueurs de l'aîle droite, et nettoyer, de concert avec le général Montrichard à la tête de cette division, les départemens Transpadans. Cette mission de confiance étoit revêtue des expressions qui en doublent le prix. « L'officier général Lahoz (écrivoit le » chef d'état-major de l'armée au général » Montrichard), a une connoissance parti- » culière du pays, et vous êtes invité à vous » aboucher avec lui.... Il sera sous vos ordres » quand les circonstances l'exigeront. Il » pourra agir séparément, cependant en se » concertant toujours avec vous pour les opé- » rations militaires. *Le patriotisme, la bra-* » *voure et les talens de cet officier général* » *sont connus ; et je ne doute pas qu'il ne* » *serve très-utilement la chose publique* (40).

Lahoz avoit en conséquence fixé son quartier général à Pésaro, ville maritime située à trente milles au nord d'Ancône (41). Il

commandoit de l'infanterie régulière, des dragons et 6000 gardes nationales; il formoit la queue des flanqueurs de notre aîle droite; c'étoit presque une armée.

Il paroît qu'à ses ressentimens antérieurs, Lahoz joignoit le mécontentement d'être subordonné au général Montrichard. Il exhala avec la plus haute indiscrétion des plaintes contre ce supérieur, représenta quelques-unes de ses opérations avec autant d'aigreur que de malignité, déclara de sa propre autorité le département du Rubicon en état de siége, y établit un gouvernement militaire dirigé par le général cisalpin Pino, permit l'exercice du culte extérieur, ordonna des réunions d'armes et des rassemblemens de troupes.

Ces entreprises d'un général cisalpin, c'est-à-dire auxiliaire, d'un général de brigade contre un général de division, d'un subdélégué militaire contre son chef immédiat, ne renversoient-elles pas tous les principes d'ordre et de discipline, en même-temps qu'elles contrevenoient aux ordres du général en chef de l'armée d'Italie? — Permettre les cérémonies religieuses hors des temples au mépris de la loi qui les avoit circonscrites

dans leur enceinte, n'étoit-ce pas improuver ce qu'avoient fait les Français ? improuver en armes les actes législatifs, n'étoit-ce pas se déclarer en révolte ouverte ?

Aussi les prêtres et les fanatiques ne furent pas sourds à la trompette qui les réveilloit; les processions furent d'autant plus nombreuses, qu'il y avoit de temps qu'on n'en avoit eu le spectacle, et qu'il y avoit de personnes intéressées à les rendre à la multitude. — Lahoz avoit passé le Rubicon.

Le général Montrichard, instruit de ces menées, ordonna la cessation des fonctions des généraux Lahoz et Pino, et leur enjoignit de sortir immédiatement des départemens cisalpins du Rubicon, du Crostole, du Réno, du Pô inférieur et du Panare. Cette injonction a pour date le 16 floréal; et le même jour le même général donnoit l'ordre à l'adjudant-général Hulin de se rendre près le général Lahoz, pour mettre en mouvement les troupes à ses ordres..., et lui rappeler de laisser *aux ordres du commandant cisalpin, cantonné dans le Rubicon, le détachement de dragons français de Ravenne.*

Une dépêche du lendemain, datée de la

route de Florence et adressée à l'adjudant-général Hulin par le chef d'état-major de la division Montrichard, rend raison de ces deux actes communs par la date, mais opposés dans leurs fins, puisque l'un destitue Lahoz, et l'autre reconnoît son activité. — Par cet ordre du 17, Hulin devoit rester à Forli..... et près de Lahoz : « Vous lui re-» commanderez de pousser quelque recon-» noissance sur Argenta, ajoutoit-on : mais » s'il montroit de la résistance, vous exécu-» terez sur-le-champ l'arrêté qui l'expulse ; » et si les circonstances l'exigent, vous le » ferez arrêter (42) ». Il est évident que le général Montrichard, balançant entre le souvenir des services de Lahoz, la connoissance de son caractère impétueux, et les rapports qui lui parvenoient sur sa conduite, prit le sage parti d'envoyer sur les lieux un officier intelligent et honnête, et de le charger de deux instrumens ; l'un, de miséricorde ; l'autre, de sévérité ; le premier, imaginé pour ramener un soldat égaré dans la route de l'honneur ; le dernier, destiné à lui en interdire à jamais le retour, s'il tentoit de la souiller par une trahison.

L'adjudant-général Hulin, avant d'être

arrivé à Forli, fut instruit des manœuvres de Lahoz. Dès Faënza, il mit, à l'ordre du 19 Floréal, la suspension des fonctions et même l'arrestation du général. Je connois l'ame de Hulin (43); je suis certain qu'il a gémi plus d'une fois d'être forcé de faire partager au brave Pino et à l'état-major de Lahoz, le sort que celui-ci mérita seul. Mais dans les dangers de la patrie, on ne juge pas, on marche; on n'écoute pas son cœur, on obéit; l'innocence accusée, gémit et ne se plaint pas; Hulin fut prompt et Pino ferme. L'amant le plus pur de la liberté, le plus dévoué de ses défenseurs, est, à mon sens, le général Pino. Dès que je l'ai vu, je me suis irrésistiblement donné à son malheur et à sa vertu; et quand je l'aurai fait connoître, mes lecteurs, comme moi, seront ses admirateurs et ses amis.

Ayant appris l'ordre donné pour son arrestation, il fut frappé d'un coup terrible. L'étonnement produit la même secousse que le remords; mais celui-ci anéantit le courage, lorsque le sentiment de l'injustice le relève et l'empreint de dignité.

Peu éloigné d'un frère d'armes qui avoit pu le juger dans l'armée d'Italie et dans celle

de Naples, il vint le trouver, se déclara son prisonnier, voulut lui remettre ses armes. ..... Mais le général Monnier le refusa avec magnanimité, et lui donna pour asile la ville d'Yesi, à dix milles d'Ancône. Ces entrevues militaires, dans des circonstances difficiles, portent un caractère héroïque, qui inspire aux témoins, de l'attendrissement et de la générosité : on n'oublie point une telle scène.

Pourquoi Lahoz n'accompagna-t-il pas Pino....? Ce pourquoi fut alors la plus forte charge contre celui qu'on eût aimé à absoudre. Aide-de-camp d'un héros mort pour la liberté, et d'un capitaine dont elle immortalisa les palmes, commandant de six mille républicains, Lahoz se voit délaissé, dès que le soupçon plane sur son panache tricolore. A chaque heure cet affreux supplice recommence. Les corps de sa brillante division partent les uns après les autres ; les drapeaux cisalpins s'éloignent de sa tente; ses amis le quittent avec douleur ; ses compatriotes les suivent dans un morne silence. S'il n'étoit encore que Philoctète blessé !

Personne cependant ne voulut ou n'osa l'arrêter, soit que ses nombreux services en

imposassent encore, soit que ses concitoyens vertueux craignissent de s'imprégner de trahison, en touchant à un traître. Livré aux réflexions amères, aux repentirs tardifs, aux fureurs convulsives, c'est du jour de cet abandon de la patrie, de la renommée, de l'amitié, qu'il faut marquer la longue et pénible agonie de Lahoz. Seul, oppressé sous la chute de ses lauriers, il comparoissoit au tribunal des nations, à la cour martiale de toutes les armées. Que diroit la postérité inflexible, et du transfuge de Beljoyoso, et du déserteur de la cause du genre-humain? Qu'alloient penser ses contemporains, et de l'amitié que le général Laharpe lui prodigua jusqu'à son dernier soupir; et de l'adoption magnanime dont un grand homme honora les orphelins de cet illustre martyr; et de ce tendre et naïf attachement que lui voua Joubert; et de la confiance sans bornes que son pays eut en lui, et comme tribun de ses armes, et comme tribun de son indépendance?

CHAPITRE XIV.

Un mot sur les partis. — Proclamation et lettres du général cisalpin Lahoz ; il dit qu'il va réclamer justice auprès du général en chef de l'armée d'Italie. — Ce que l'on doit sagement penser des gages en révolution.

Il étoit bien permis à ceux qui avoient connu Lahoz, de douter de son abjuration. Ce n'étoit pas la première fois que la discorde, nourrie des dégoûts qu'un chef imprudent verse sur ses agens immédiats, ou de l'ambition secondaire qui supporte impatiemment le grade supérieur, ait mis en péril des armées. Ces fermens désorganisateurs se sont faits sentir dans les réunions de citoyens, et jusque dans les temples de la patrie. N'avoit-on pas vu chaque parti accuser son adversaire de trahison, le poursuivre et l'immoler, lorsqu'il n'étoit question véritablement que d'emplois éminens, de commissions lucratives, souvent même de préséances ridicules....? Les ressenti-

mens de petites villes, les perfidies déguisées, les guet-à-pens de la vengeance et la jouissance des récriminations, ont une vitesse d'action incalculable, lorsque des millions d'hommes réunis au nom de la liberté, ont le bras nu et les mains armées pour frapper ceux que des conseillers ou des orateurs leur désignent comme ennemis publics. Il faut avoir alors une réputation de fer pour résister à de telles attaques : Lahoz avoit cette réputation.

Qui n'eût douté de son crime, en lisant ses adieux à ses concitoyens ? « Amis, » disoit-il, la perfidie et la force se sont réu« nies contre moi. La tranquillité du Rubicon » pourroient être compromise ; mais je me » sacrifierai seul, plutôt que de donner un » prétexte à mes ennemis pour troubler ce » département.

» Je me retire. Je vais invoquer la justice » du général en chef contre mes calomnia» teurs ; j'emporte avec moi des pièces qui » prouvent que j'ai refusé d'adhérer au pil» lage de vos caisses ; je suis saisi de l'ordre » de quitter un commandement que je ne » tiens que du chef de l'armée française.

« Citoyens, vous et vos autorités cons-

» tituées, rendrez témoignage à ma con-
» duite. Parlez! n'ai-je pas fait tout le bien
» qu'il étoit en ma puissance de faire.

« Si, ce que je ne crois pas, la justice que
» je vais réclamer m'étoit refusée, je ne l'at-
» tribuerois qu'à une suite de perfidies, con-
» vaincu que je suis de la rectitude de mes
» actions, de mon attachement à la patrie
» et à l'armée ». (44)

Lahoz fit imprimer et placarder cette proclamation à Pésaro, le 24 floréal ; il l'envoya à tous les chefs de corps : le général Monnier et moi, nous la reçûmes : un officier cisalpin apporta à chacun de nous un paquet dont les pièces précédemment citées et certifiées conformes aux originaux, accompagnoient une lettre pleine de détails et d'humeur, mais dont le résultat annonçoit son départ immédiat pour l'armée française.

J'en citerai quelques phrases pour détromper quelques personnes qui persistent à croire Lahoz innocent. Elles verront sa fourbe dans son effrayante clarté.

Il m'écrivoit : « Aujourd'hui. . . . On veut pousser les choses à bout, en déclarant que je n'ai pas obéi aux ordres supérieurs ; que

je suis en révolte contre l'armée ; que je conspire contre la République. *Cette tactique est vieille, elle ne m'épouvante pas.... Le réveil des Républicains approche......* J'ai fait passer mes réclamations au général en chef Macdonald et au général Gauthier. J'espère bientôt voir la fin d'une dispute si révoltante. — Quant à moi, soyez assuré, citoyen, que je me sacrifierai plutôt seul, que de mettre en danger la cause de la liberté.

Salut et considération,

Signé, LAHOZ (45).

Voilà une suite d'expressions bien faites pour fortifier l'opinion des braves gens qui doutoient encore de la trahison de ce général; j'y ajouterai que bientôt après le bruit se répandit qu'il avoit eu le malheur de tomber entre les mains des montagnards insurgés vers Urbin et Fossombrune ; nous fûmes dupes de ce récit : c'étoit une scène arrangée pour couvrir sa défection et assurer sa retraite.

Quel est donc en révolution le gage certain de la fidélité des hommes? le caractère... c'est un Prothée : on croit l'avoir vu de face dans une grande occasion, lorsqu'il ne s'est épa-

noui qu'à la chaleur d'un grand intérêt personnel. — L'opinion..... elle n'est que trop souvent une adroite courtisanne ; elle joue les beaux sentimens jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à ses fins. — Les garanties antérieures.... quel faux calcul ! Elles naissent de l'engouement, du besoin, de la nécessité ; s'effacent ou se rembrunissent avec les circonstances, et ne pénètrent jamais intactes et pures dans l'avenir. On reproche à certains le pas oblique et la marche inverse, parce qu'il coururent précédemment au pas de charge : ils ne vous diront pas la cause occulte d'une tactique si opposée ; si vous les connoissez, vous la devinez. Si vous avez mesuré l'arène, et pesé l'homme et le coursier, tout vous est démontré.

Ne comptons sur les hommes invariablement, que lorsque leur intérêt ne cesse d'être en harmonie parfaite avec l'intérêt dominateur du présent. Monck se donna à Charles Second ; Mayenne et Mercœur firent leur paix ; Turenne et Condé appartinrent tour-à-tour à Médicis et à la Fronde.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

(1) ESSAI sur les mœurs, ch. 59, page 29.

(2) Le peuple anglais vient de prouver, par ses acclamations, combien il désire la paix.

(3) Pierre l'Hermite fameux dans le temps des croisades. Pigault le Brun, dans une séance publique de la société philotechnique, a lu le morceau le plus philosophique et le plus piquant qui ait jamais été écrit sur les croisades.

(4) Les institutions furent excellentes; mais elles ne furent pas mises en pratique avec la ferveur qui les imagina.

(5) Pluviôse an 7.

(6) 24 brumaire an 7.

(7) 18 germinal an 7.

(8) 28 ventôse an 7.

(9) A peine entré à Corfou avec un vaisseau de guerre anglais dont il s'étoit emparé dans les eaux de Candie, il se vit enfermé dans sa rade par la flotte combinée des Russes et des Turcs : chaque jour il sortoit du port, offrant

offrant le combat aux assiégeans à portée de pistolet. Corfou manquant d'hommes et de munitions, il se dévoua avec le brick *le Rivoli*, capitaine d'*Arras* de S. Valéry, brave marin, que j'avois connu à Charleston où j'étois consul en 1792.

Ces deux loups de mer passèrent à travers le feu de trente vaisseaux, et arrivèrent à Ancône sans aucune avarie. Ils mirent à terre le cit. *Pocholes*, ex-conventionnel, dépêché vers le Directoire pour donner un état de la place de Corfou. — Soumis à dix-sept jours de lazareth, il s'impatientoit; s'il étoit à Paris, il parleroit, il crieroit, il obtiendroit. — C'étoit sa première mission...... j'en avois rempli trois.

(10) Le cit. Le Joysle, instruit en mer de la capitulation de Corfou, se porta sur Brindisi défendu par un aventurier se disant fils du roi de Naples. La citadelle de ce port célèbre fut forcée; mais l'avant dernier boulet emporta les jambes du commandant le Joysle, et blessa dangereusement le général Clément. Le bataillon de la 8.me rejoignit le gros de l'armée de Naples.

(11) Il est aujourd'hui comblé.

---

(12) Inscription de l'arc de Trajan :

PLOTINAE.
AVG.
CONIUG. AVG.

IMP. CAESARI, DIVI NERVAE F. NERVAE—
TRAIANO. OPTIMO. AUG. GERMANIC.—
DACICO. PONT. MAX. TR. POT. XVIIII. IMP. IX.—
COS. VI. PP. PROVIDENTISSIMO. PRINCIPI.—
SENATUS. P. Q. R. QUOD. ACCESSUM.— ITALIAE.
HOC. ETIAM. EX. PECUNIA. SUA.— PORTV.
TUTIOREM. NAVIGANTIBUS. REDDIDERIT.—

DIVAE.
MARCIANAE.
AVG.
SORORI. AVG.

(13) Ante domum Veneris quam dorica sustinet Ancon.
JUVÉNAL, *Satyr.* 4.

Quæque Anconam Cnydum que Arundinosam
Colis quæque Amathunta, quæque Golgos.

(CATULLE CARM. 36.)

(14) *Fanum fortunæ* - Fano.

(15) Voyage d'Anacharsis. Voyages d'Anténor. Fêtes de la Grèce.

(16) Il n'est point achevé. Il pourroit contenir 10,000 hommes.

(17) Des voyageurs l'ont portée à 20 et jusqu'à 22,000.

(18) Les porte-faix s'appellent faquini, d'où nous avons fait *faquin*. En adoptant ce mot, la langue fran-

çaise ne lui a pas conservé la même acception. — Il y a une différence grande entre : *c'est un faquin*, — et *il fait le faquin*. — Le mot faquin signifie à-la-fois, parmi nous, un drôle, un homme qui adopte le premier la mode ou qui l'outre, celui qui s'en fait accroire, un parvenu insolent. On dit dans cette acception : *un vil* faquin

(19) Les journaux du temps publièrent la lettre de ce monstre.

(20) Il étoit d'origine espagnole. Le père s'appeloit Lahoz-Hortis, et venoit d'être nommé major d'un régiment autrichien lorsque le fils abandonna le service.

(21) L'on a répété, d'après des récits autrichiens, qu'il déserta avec la caisse du régiment. C'est une calomnie ; il n'emporta pas même son argent et ses effets. Il finit par des jours coupables ; mais non de lâcheté. A son entrée dans l'armée française, le général la Harpe l'éprouva, et le nomma son aide-de-camp. Le héros helvétien ayant été tué à Codogno, le général Bonaparte, alors au quartier-général de Plaisance, honora sa mémoire, en adoptant sa famille militaire ; Lahoz s'y distingua bientôt. — Ce fut un trait de politique autrichienne d'entâcher d'infamie la désertion d'un officier qui n'avoit eu d'autre mobile que l'amour extrême de la liberté ; on voulut empêcher que d'autres imitassent l'exemple de Lahoz.

(22) 13 ventôse an 7.

(23) *Ames*. — Corcyre, 77,923. — Ithaque, 111,600. — Mer Egée, 53,020. — Le gouvernement vénitien (en 1793) percevoit, francs : 1,466,106. Les notes sur les-

quelles j'ai travaillé, sont d'autant plus précieuses qu'elles sont extraites d'un mémoire que le C. Varèze, agent maritime dans les départemens Gallo-Grecs, et aujourd'hui sous-inspecteur de marine à Toulon, a travaillé sur les lieux avec beaucoup de soin.

(24) Lequel est le plus avantageux à la sureté, à la à la politique et au commerce de la France, ou que la Grèce reste Musulmane, ou que la Grèce devienne Moscovite ?. . . .

(25) Ces courrières, au nombre de trois, sont des paquebots sous pavillon royal espagnol, et portant les dépêches du cabinet de Madrid à Constantinople. La malle part du *Sitio* où réside la cour, est embarquée à Barcelonne pour Livourne, traverse l'Italie jusqu'à Ancône où une courrière la prend et la porte à Raguse : de-là la malle poursuit par terre jusqu'à Constantinople.

Ces bâtimens sont la propriété du consul d'Espagne à Ancône ; il reçoit pour ce service un traitement en outre de ses appointemens et bénéficie par le frêt et les passagers.

(26) 18 germinal an 7.

(27) On reconnoît aisément si un Suisse descend de Tell ou de Gesler. Si de Gesler ; il vous baisera la main quand vous serez le plus fort. Si de Tell ; il vous la serrera quand vous serez le plus juste. Le caractère helvétique ressemble à ses montagnes de granit, couvertes des neiges, tant qu'il reste attaché au sol natal ; mais s'il roule dans la plaine, il se brise. Ses éclats ont plus d'une fois servi aux puissances des vallées à cimenter des palais, des citadelles et des bastilles.

(28) Le grand altérateur, le temps a changé en R et en G, les lettres L et B du mot Labuse.

(29) Dubrovnic signifie : Sylvosa, ville forestière.

(30) Des pièces conservées dans ses archives prouvent que sa population a été du triple plus considérable. Cependant on se souvient d'une époque à laquelle on l'évaluoit à 30,000 ames. La ville et les fauxbourgs de Raguse en contiennent déjà près de 10,000. — Les Ragusains nous ont appris à fabriquer les *hautes-lices*. Ce fut à Charles VI, roi de France, qu'ils envoyèrent, d'après sa demande, quatre maîtres-ouvriers et la copie des réglemens dits de *lanificio*. L'art a disparu de Raguse.

(31) Le nom de *Giupana* me fait penser qu'elle fut dédiée à Jupiter et à Pan, ou que ces divinités y avoient leurs temples. *Giu* ou *Joupater*, Jupiter ; *Pana* qui a reçu une terminaison franque ou italienne, *Pan* : L'île de Jupiter et de Pan.

(32) Isola di mezzo.

(33) Il y a trois couvens de moines et trois monastères de filles ; c'est équitable. Leurs revenus sont bornés. La République vient de supprimer une des deux abbayes de Bénédictins, où il ne restoit plus que deux religieux. Le même sort attend un des couvens de filles, après le décès de quelques octogénaires. Les deux autres sont si pauvres qu'ils ont recours, pour vivre, à la bienfaisance du gouvernement. Depuis plusieurs années les vocations ne se reproduisent plus ; ou le S. Esprit s'est dégoûté du beau sexe de Raguse, ou le beau sexe n'y fait plus de cas du S. Esprit.

(34) A mon retour d'Ancône, j'ai déposé à la division des fonds des relations extérieures, entre les mains du cit. Bresson, le compte de l'emploi du dernier paiement de Raguse, avec les pièces originales au soutien. Les actes de chancellerie qui y sont relatifs, sont transcrits sur le registre des actes de ma gestion d'Ancône, que j'ai remis dans les mêmes mains.

(35) Caraffa défendit Pescara assez courageusement pendant trois mois. Il s'y étoit enfermé avec peu de monde, commandoit à des troupes découragées, et avoit peu de munitions. Le manque de moyens et le mécontentement l'obligèrent à capituler. — Il eût pu cependant ou par mer ou par terre, rejoindre la division d'Ancône : peut-être ne se fioit-il pas assez à la bravoure de ses soldats. Il rendit la place par capitulation, à Pronio, général napolitain ; mais en sortant, il fut arrêté, conduit et décapité à Naples. D'après la capitulation, le commandant et la garnison étoient prisonniers de guerre ! — Les Abbruziens, descendans des Samnites, sont en général gros et robustes, comme les habitans des montagnes. Quoique cruel et superstitienx, vivant d'anarchie et de brigandage, ennemi des riches et du luxe, ce peuple est cependant très-laborieux. — Note d'un officier supérieur actuellement à Chiéti, Abbruze citérieure.

(36) Sous le gouvernement ecclésiastique, il ne se passoit dimanche ou fête, sans un meurtre par le couteau. Le meurtrier se rachetoit avee des piastres, et l'on m'en a montré un à Rome, qui avoit compensé dix-neuf assassinats par dix-neuf amendes. De tels excès sont

très-fréquens chez les peuples où l'on se rachète ainsi. En 1738, les Corses s'étoient plaints de vingt-sept mille sept cents assassinats impunis, parce que les magistrats gênois profitoient des amendes et des confiscations. *Dans le bon vieux temps*, le meurtre d'un évêque et d'un prêtre, d'un chevalier et d'un noble, étoit tarifé : celui d'un vilain (et c'étoit encore ainsi en Pologne il n'y a pas long-temps) s'effaçoit, en mettant quelques pièces de monnoie sur la fosse du mort.

Quand les Français occupèrent Rome, on porta la peine de mort contre l'assassin, et l'on tint parole. Le premier coupable fut le dernier, parce qu'on le fusilla sur la place publique en plein midi.

(37) Je me souviens, avec un plaisir toujours nouveau, d'avoir vu jouer, par des amateurs français, sur le grand théâtre de Tordinone, ci-devant Apollon, *la Mort de César*. On avoit transporté sur la scène la louve du Capitole et la statue colossale de Pompée, marbres précieux pour les amis de l'ancienne Rome. Le talent des acteurs, la sévère imitation des costumes et la vérité des décorations, l'effigie de Pompée placée au milieu du sénat, le palladium du Capitole encore empreint de la foudre dont il fut frappé, excitèrent dans les Romains l'enthousiasme le plus vif. Je ne me rappelle pas le nom de tous les acteurs ; mais César fut joué parfaitement par le cit. Allard ; Cassius, par le cit. Souck, aujourd'hui secrétaire de préfecture, et Brutus, par le cit. du Verrier, membre du Tribunat Français.

Je joins à cette note, le chant de l'armée française de sa composition. Acteur, poète, orateur et administra-

teur, le cit. du Verrier joint, à cette réunion de talens, la sensibilité et la bienfaisance. Je n'oublierai jamais que rentrant à Rome après ma prison à Viterbe, il vint m'offrir sa bourse, quoiqu'il me connût à peine.

CHANT DE L'ARMÉE DE ROME.

AIR : *La victoire en chantant*, etc.

I.er COUPLET.

Des Rochers de Terni, le fier oiseau du Tibre
Reprend son vol audacieux.
Naples tombe et frémit. Son Roi fuit ; Rome est libre.
Vils esclaves, baissez les yeux.
En six jours, six fois la victoire
A ceint le front de nos Guerriers :
Ils marchent encore, et leur gloire
Va chercher plus loin ses lauriers.

Refrain. Ouvre ta porte triomphale !
Rome ! accours, vole à tes amis :
Qu'aujourd'hui ton orgueil égale *bis.*
La honte de nos ennemis. *bis.*

II.e COUPLET.

Sortez de vos tombeaux, soutiens de Rome antique :
Relevez vos fronts triomphans.
De l'amour des vertus, et de la République
Venez enivrer vos enfans.
Romains ! fondez au Capitole
Le temple de la liberté ;
Et qu'un instant venge et console
Vingt siècles de Captivité.

Refrain. Ouvre ta Porte triomphale, etc.

III.e COUPLET.

Justice des Français ! ô Justice Céleste !
Saisis ton glaive étincelant.
Périssent ceux qui font, dans leur rage funeste,
Du Dieu de paix, un Dieu de sang.
Race de haine et d'imposture,
Prêtres ! Sur vous seront vengés
Et l'Evangile, et la Nature,
Par vous si long-tems outragés.

Refrain. Ouvre ta Porte triomphale, etc.

IV.e COUPLET.

Mais quels nouveaux transports ! Voyez dans la poussière,
Ces derniers Trônes renversés,
Ces esclaves tremblans, et l'Italie entière
Punir ses Tyrans dispersés.
Leur Troupe impure se dissipe
Devant le Peuple souverain ;
Et des Alpes au Pausilippe,
Tout est libre et Républicain.

Refrain. Ouvre ta Porte triomphale, etc.

(38) L'académie de France, fondée par Louis XIV ; l'ambassadeur y logea long-temps.

(39) Correspondance avec l'Albanie de la fin de germinal an 7.

(40) Lettre du chef d'état-major général, au général divisionnaire Montrichard, en date du 6 floréal an 7.

(41) Les milles d'Ancône sont de 33 $\frac{5}{6}$ au degré.

(42) Pour couvrir l'ordre du 16 contre les généraux

Lahoz et Pino, l'envoi de l'adjudant-général Hurlin à Forli avoit pour motif patent de presser la rentrée des subsistances et des contributions. — Par la dépêche du 17, qui annonce la reprise des cantonnemens dans le Rubicon, on voit qu'ils n'avoient été évacués que pour suivre le mouvement général qu'avoit fait l'armée pour s'emboîter avec le corps commandé en Toscane par le général Gautier, et avec l'armée de Naples qui s'avançoit à grandes marches.

(43) Commandant de l'attaque de la bastille le 14 juillet 1789.

(44) Libertà. Egoaglianza.

Repubblica Cisalpina al quartier generale di Pesaro, li 24 Fiorile anno 7 Repubblicano. Il Gen. Lahoz comandante le truppe nationali ai suoi concittadini.

Si è impiegata la perfidia, e la forza contro di me. Esser ne potrebbe facilmente compromessa la tranquillità del Dipartimento, ed io, cui era primariamente affidata, amo meglio di sacrificarmi solo, che servir di pretesto a miei nemici, e vederla turbata.

Io mi ritiro in consequenza dal vostro Dipartimento, e munito di quelle carte, che provano il tentato spoglio delle vostre Casse, ed il mio rifiuto d' aderirvi, come pure l' ordine d' abandonare nel tempo istesso il Dipartimento, contrario a quello del Generale in Capo, forte della mia condotta troverò giustizia nel Generale istesso, e sollicitérò la sua vendetta sul capo de' miei calunniatori. Io me ne vado a lui pieno di confidenza.

Voi tutti Cittadini, e le vostre autorità istesse saranno testimonj della mia condotta : Io m' appello all' imparziale vostro giudizio, e lasciandovi ho la soddisfazione di avervi fatto tutto il bene ch' era in mio potere.

Se poi, lo che non credo, sorda fosse la Giustizia, io non potrò che ascriverlo all' altrui perfidia, troppo convinto della rettitudine delle mie azioni, del mio attacamento alla Patria, ed all' Armato.

LAHOZ.

(45) Lettre du 23 floréal an 7.

Fin des Notes de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

Depuis le blôcus du port d'Ancône par une escadre turque et moscovite jusqu'au siége.

CHAPITRE XV.

Arrivée d'une escadre turque et moscovite devant le port d'Ancône. — De nos affaires en Italie à cette époque, et de notre conduite dans quelques villes du royaume de Naples. — Un Grand-Vicaire, général des Abbruziens, communique avec l'escadre : Situation de la ville et du port d'Ancône à son approche. — Des prétendus patriotes-réfugiés : des Grecs, des Hébreux et des Ancônitains.

On se rappelle que l'amiral Uschacow, qui avoit conquis les départemens Ioniens, avoit menacé Ancône : le 28 floréal une escadre

turco-russe parut dans ses eaux. Le pavillon moscovite, arboré sur le vaisseau du commodore, ne fit d'autre impression que celle d'un ennemi à craindre, mais qui connoît les lois de la guerre : il n'en fut pas de même du pavillon ottoman. L'aigle n'effraie que les troupeaux ; le tigre en impose aux chasseurs du lion. La certitude d'être traité aussi généreusement que l'on a combattu, inspire un noble courage, tandis que l'idée d'une résistance, suivie de l'esclavage loin de sa patrie et au milieu des barbares, produit sur des hommes enthousiastes de leur liberté, un affaissement moral qui approche quelquefois de la pusillanimité.

Cette escadre arrivoit secondée par les présages les plus heureux. L'armée d'Italie rétrogradoit ; l'armée de Naples se hâtoit de la rejoindre, l'armée de Rome affoiblie se concentroit dans cette capitale et quelques places éloignées d'Ancône. Les révoltes, que notre poids plus idéal que réel avoit comprimés, faisoient jouer de nouveaux ressorts, aussitôt l'éloignement de nos plus foibles détachemens. Le départ subit des troupes françaises sembloit annoncer aux pays où elles avoient été stationnées, que la fortune les avoit aban-

données. Ce départ ne s'opéra pas toujours sans des excès que les français traîneurs et disséminés payoient de leurs propres vies. Des contributions sans doute urgentes avoient été prélevées avec la dernière sévérité sur les habitans qu'on laissoit à leur énergie ou à leurs regrets. Des rigueurs précipitées de la part de quelques chefs avoient quelquefois encouragés des soldats au pillage des temples, à la violation des monastères, aux derniers outrages envers nos propres partisans. De toutes les villes de la Pouille, Manfrédonia, Barletta et Bari, les premières à planter l'arbre de la liberté, étoient les seules qui eussent conservé une physionomie républicaine, graces à l'institution d'une garde nationale qui les avoit protégées contre notre indiscipline, et défendues de la rage fanatique de leurs lazaronis. Bari avoit soutenu, avec ses propres forces, un siége contre une multitude rassemblée au nom du roi de Naples. On traita ces cités avec une rigueur dont les pays conquis offrent à peine l'exemple. Andria et Trani furent saccagées; le tocsin de l'indignation sonna par-tout; la famine arma le désespoir, et le désespoir souleva tous les

cœurs ; les vengeances du ciel furent appelées, et l'arrivée des mahométans fut regardée comme une de ses plus insignes faveurs.

En jettant les yeux sur ces tableaux, on verra combien, en conservant leur pâleur, il m'en a coûté pour en éteindre les couleurs sanglantes et l'effet douloureux. Je n'ai voulu peindre que les sujets, et non les personnes : ce n'est pas une satire que j'écris, c'est l'histoire qui m'entraîne. (1)

Des provinces d'Otrante, de Bari et de la Capitanate, l'indignation exaltée au comble par les partisans de l'autel et du trône, s'étoit propagée dans l'Abbruze, voisine des départemens romains-adriatiques. Un grand vicaire de l'évêque de Téramo, lieutenant du cardinal Ruffo dont le génie politique et guerrier conserva la Calabre à Ferdinand IV, dom Donato de Donatis avoit formé dans les monts Samnites un corps grossi de mécontens, de vagabons et de déserteurs des légions Romaines. Son influence s'étendoit sur Ascoli, Fermo et Camérino. Il correspondoit avec les rebelles d'Outre-Pô ; et dès qu'il eut aperçu l'escadre, il s'aboucha avec elle, et multiplia ses incursions sur les rives du Tronte, et jusqués près de Récanati.

Ajoutons

Ajoutons à la crise du territoire, la situation de la ville et du port d'Ancône à l'instant où l'ennemi jetta l'ancre à trois kilomètres du rivage.

L'entrée du port étoit à la vérité défendue par trois vaisseaux ex-vénitiens embossés, le brick *le Rivoli* en réparations, *le Hoche* en désarmement, le pinque *le Fortuné*, et la corvette *la Cybèle* en assez mauvais état, et par la batterie de la lanterne que le chef de brigade d'artillerie Alix venoit de faire monter à la hâte sur des affûts à coulisse. Mais nous avions peu de canonniers et de marins français; les pêcheurs du S.-Cyriaque Ancônitain refusoient de servir contre les Turcs; plusieurs barques avoient déjà joint l'escadre. Les capitaines et les équipages des corsaires frappés d'embargo, immolèrent leurs ressentimens et se formèrent en compagnie dont les sections se partagèrent les batteries du fanal, du Môle et des vaisseaux, sous les ordres des officiers de la terre et de la marine.

La ville, depuis les incursions du grand vicaire dom Donato de Donatis, avoit reçu dans son sein environ six cent personnes se disant *patriotes réfugiés.* Avant l'arrivée de l'escadre, ils ne parloient que de prendre les

armes. A leurs gestes menaçans, à leurs discours enflammés, on les eût pris pour les fils aînés du dieu Mars. Pourquoi si braves, ne pas se jeter dans Pescara leur capitale, ou ne pas s'unir, comme volontaires, aux foibles cohortes françaises du Tronto?... Pourquoi, persécutés pour l'indépendance de leur pays, qu'ils désiroient, n'avoient-ils pas tenté de détromper des cultivateurs égarés, des compatriotes surpris, et de dissiper, par la seule persuasion, les bandes encore peu aguerries du général à prébende?... C'est que sous le nom de patriotes, ils avoient exercé dans les places qui leur avoient été confiées, une foule d'oppressions et de brigandages; c'est que se disant les apôtres de la vertu, ils avoient donné l'essor à tous les crimes; c'est qu'au lieu de porter à l'amour et à la réconciliation, ils n'avoient fomenté que des haines et des ressentimens.

Je ne fais aucun doute que dans cette troupe de pillards, de lâches et de vagabonds, il y en eût qui exerçassent le métier de l'espionnage : cette infame industrie présente deux amorces aux poltrons, la chance de gagner sans se battre, et celle de parvenir sans obstacles. L'espion ne voit dans sa profes-

sion que l'échelle des honneurs et des richesses, sans apercevoir que de chaque échelon, il peut passer au gibet.

Dès que l'escadre parut, le général fit un appel à leurs sentimens; mais il y en eut à peine cent qui l'entendirent; et ceux-ci avoient été d'irréprochables républicains. Le reste se blotit si soigneusement, qu'on crut qu'ils avoient passé par-dessus les murs. On a dit que dieu aime les gros bataillons : les patriotes des Abbruzes, quoique catholiques romains, se montrèrent déïstes, en désertant les petits.

Nos Grecs étoient agités par le désir et la crainte. En voyant flotter le croissant teint du sang de leurs ancêtres, ils se sentoient comme enchaînés. Ils s'étoient hâtivement dépouillés des vêtemens à couleurs brillantes que leur ont interdit leurs conquérans superbes. Ils parloient grec pour cacher leur honte. Mais ce qui les rassuroit, c'étoit l'alliance des Turcs avec les Moscovites; en fixant le pavillon russe, ils y attachoient les souvenirs de Saint-Nicolas, d'Orloff et de l'immortelle Catherine. Ils avoient appris que les Grecs de Corfou avoient été soustraits, autant que possible, au bâton du Cadi musul-

man, ensorte qu'ils souhaitoient que l'on capitulât au premier coup de canon : tel étoit le sentiment de leurs *popes*.

Les Hébreux consultoient le Talmud et ne s'armoient pas. On sait que dans les périls, ils se confessent les uns aux autres, et qu'à chaque verset du pseaume 77, ils s'endossent trente-neuf coups de fouet.

Sur le mont de Vénus-Cyriaque, la population groupée considéroit les Français d'un œil plus inquiet que sombre, des nobles laissoient percer un sentiment de joie, et quelques oints du Seigneur affectoient un maintien hypocrite. Endormis dans la paix depuis si longues années, les Ancônitains nous croyoient à nos derniers momens.

Cependant l'escadre immobile n'annonçoit rien pour cette journée. En se dégageant de l'idée de destruction que produit l'aspect d'une flotte ennemie, pouvoit-on voir rien de plus beau que les pavillons des empires des glaces et du feu, rassemblés et flottant ensemble devant l'anse étroite d'un point de l'univers, après avoir traversé le Pont-Euxin, la Propontide, l'Archipel et la mer Ionienne ! Cette réflexion démontre la petitesse du globe, et la folie de ses habitans.

CHAPITRE XVI.

Parlementaire refusé. — Canonnade du port par l'escadre ennemie. — Garde nationale cassée et recréée. — Théâtre italien. — Courrière espagnole amarinée par un chébeck turc. — Le consul Radovani la réclame inutilement. — Nouvelles. — Des C.ens Alix et Gazan. — Du président de la centrale, Viviani. — Du C.en Paris et du général Lucotte.

Le lendemain, 29 floréal, le commodore Voinovich envoya un canot parlementaire, sans doute pour sommer la place; le général ne permit pas qu'il mît à terre. On n'a jamais refusé de parlementaire, disoit-on.... Mais ce refus, dont la fermeté déconcerta beaucoup de gens, remonta la valeur française. Nos militaires à leurs pièces, attendoient le signal du combat. Les boulets furent rougis toute la nuit sur des grils dont le gé-

néral Championnet avoit apporté le modèle : on n'attendoit que l'insulte pour la punir.

Le comte de Voinovich irrité, fit appareiller sa flotte; en passant devant le môle à demi-portée de canon, il dirigea mal sa bordée : le tir des vaisseaux qui le suivoient, ne fut pas plus heureux pendant cinq heures d'attaque. Le commodore turc se fût cru déshonoré, s'il n'eût fait feu qu'après l'amiral moscovite; il se plaça au vent, et cribla le pavillon russe et ses manœuvres. Cette maladresse ottomane causa un rire général parmi nos soldats et nos matelots : nos pièces n'en furent servies qu'avec plus de promptitude et de justesse. Les boulets des vaisseaux passèrent par-dessus la ville. Un de leurs vingt-quatre, venant à frapper l'angle d'un troisième étage, retomba avec fracas sur une place où beaucoup de peuple tenoit des discours séditieux. *L'inattendu* fit plus qu'une compagnie de grenadiers; il nettoya le *Forum* des harangues, sans blesser personne; et depuis, dans toutes les attaques, le peuple resta dans ses maisons.

Il faudra me passer plus d'une fois la mi-

nutie des détails. Je me suis astreint à crayonner le cœur humain dans le danger, à faire remarquer ce qu'il déguise avec art dans les instans ordinaires de la vie. *Ecrivez tout,* disoit le citoyen Lacépède à un observateur, *on ne sait où un mot peut conduire.*

La panthère d'Asie sur des îles mouvantes, l'ours du pôle sur ses glaçons, venoient de faire retentir l'Adriatique de leurs rugissemens. Pendant la canonnade, je ne sais quel vent galiléen avoit mis en branle les cloches de Saint-Cyriaque. Le général saisit cette occasion pour faire murer le clocher. Deux communes voisines vinrent offrir leurs services ; l'on fit sortir, pour loger ces braves paysans, les deux cents religieuses de St.-Benedetto. Avec d'aussi bonnes recrues de vierges, il est étonnant que l'on n'en compte jamais en paradis qu'onze mille.

La ville de Sinigallia s'étoit ébranlée en notre faveur ; j'y avois un agent intelligent, Consolini. J'espérois de Fermo, de Fano, de Pésaro, d'Yesi ; car la barrière sautée par un coursier, l'escadron la franchit.

Des douze cents gardes nationaux que

fournit la ville d'Ancône, quatre-vingts seulement s'étoient présentés. De ce nombre étoit le marquis de Bénincasa dont je ne saurai trop louer la conduite, puisqu'il gémissoit au fond du cœur de voir les Français appeler, par la résistance, une foule de maux sur sa patrie. Pendant le blocus et le siége, aucun italien ne fut plus fidèle à son poste. Il a prouvé qu'on peut aimer l'ordre, sans aimer le vainqueur.

L'escadre, satisfaite d'avoir déployé sa puissance, reprit le mouillage pour se réparer. Le général cassa la garde nationale et la recréa sur-le-champ. On y vit reparoître des citoyens écartés par des délations écoutées en état de paix, et dont on sent l'injustice dans les périls; ils servirent depuis avec un dévouement qui fit la honte de leurs délateurs.

Nous nous rendîmes le soir au spectacle dont toutes les loges étoient illuminées. On y chanta le *Te deum* des républicains; des sonnets lancés des ciels furent disputés par mille mains : de féconds improvisateurs s'élancèrent sur l'avant-scène, et chantèrent Mars dans la langue des amours.

Il n'y eut aucun événement marquant, du

29 germinal au 4 prairial, que l'attaque et la prise d'une courrière d'Espagne par un chébeck turc, sans que notre marine y portât remède : c'étoit le paquebot qui avoit débarqué à Trieste, le colonel Veiroter écuyer du Grand-Duc. Le comte Radovani, consul d'Espagne, obtint du général la permission d'aller réclamer du commodore de l'escadre, la relaxation d'un bâtiment dont le pavillon n'étoit en guerre, ni avec la Russie, ni avec la Porte-Ottomane. Si les formes de la politesse la plus aimable eussent pu tenir lieu de l'objet réclamé, le comte de Radovani eût été complettement dédommagé. Il ramena de l'escadre les citoyens Moriau et Bron, chef de bataillon et officier au corps de génie, qui n'avoient pu revenir de Corfou avec le général Chabot. Ils se louèrent de la civilité moscovite ; le comte de Voinovich avoit eu pour eux les égards les plus marqués. — Ils nous apprirent que cette escadre avoit l'ordre de bloquer, et non d'attaquer ; que sa canonnade du 29 n'avoit eu pour motif que le refus d'entendre le parlementaire ; qu'elle avoit lancé 2,360 boulets ; et qu'enfin, les opérations navales des bloquans, étoient subordonnées au comte Souwarow, général de

vingt-deux mille Moscovites, auxiliaires de l'armée autrichienne en Italie.

A cette époque, nous ne communiquions plus avec Rome. J'appris par la voie de Florence et de Pésaro, qu'une légion polonaise de 4000 hommes avoit passé le 24 à Péruggia, pour se rendre en Toscane; que l'un de ses estimables chefs, Saint-Chamant, avoit été coupé par morceaux, s'étant un peu écarté du chemin; que le commissaire-ordonnateur Lescalier, qui avoit quitté Ancône quelque temps avant le blocus, avoit profité de cette nombreuse escorte pour se rendre à Florence; que le 30, une insurrection s'étoit manifestée du côté d'Imola, mais qu'elle n'avoit pas eu de suites; que du côté de Commacchio, une sédition prenoit un caractère plus grave, étant nourrie par des Autrichiens qui avoient débarqué avec des armes et des munitions; et que le même jour, le quartier-général de l'armée d'Italie avoit rétrogradé jusqu'à Calcio, près de Brescia.

Ces nouvelles étoient peu satisfaisantes. Pénétré du précepte de Saint-Augustin, *Cachez aux incapables* (2), je ne les confiai qu'au général. Il en profita pour assurer de plus en plus sa résistance avec les chefs des

différentes armes, les commandans des forts, les administrateurs français et les autorités du pays. L'artillerie étoit dirigée par le cit. Alix, chef de brigade que l'instruction et le sang froid dans les occasions les plus chaudes, avoient élevé à ce grade honorable. Le commandant de la citadelle, chef de bataillon de grenadiers, que ses camarades avoient surnommé le brave Gazan, n'avoit plus qu'un bras à offrir ; mais il possédoit une imagination bouillante et un cœur magnanime. L'administration départementale, à la vérité, composée d'hommes ignorans ou timides, étoit présidée par Viviani, ex-chanoine de Saint-Pierre de Rome, ayant vu de trop près, comme homme d'esprit, la chaire papale et le pied de bronze de Jupiter. Il avoit de l'activité et du talent; il sentoit qu'il étoit perdu si les Français étoient chassés.

Il se fit alors une contribution double, dont les résultats resserrèrent les rênes du gouvernement dans la main du général : celle des sentimens et des lumières qui s'unirent à la valeur militaire, et celle de l'argent sorti à regret des coffres de nos ennemis cachés, pour l'armer et la substanter. L'homme qui

se bat ou qui travaille pour le service public, ne doit point avoir à penser pour sa solde et ses gages.

On arma tous les citoyens en état de prendre les armes : les vieillards furent assignés au service intérieur le plus doux ; les jeunes gens se formèrent sur les remparts. Le général chercha par-tout des soldats ; il en trouva peu ! mais ceux qu'il anima de son courage, ne cessèrent d'en mériter le nom. Je n'ai point encore parlé d'un guerrier intéressant qu'un naufrage nous donna ; je ne puis retenir mon impatience à le nommer : c'est le général Lucotte.

Le Directoire exécutif l'avoit envoyé servir en Egypte. Ce jeune homme, qui avoit commandé long-temps la brillante 7.e demi-brigade légère, étoit parti pour Barcelone où, ne trouvant pas de voile pour Alexandrie, il étoit venu à Ancône. Le commissaire-ordonnateur, Lescalier, l'embarqua sur la petite goëlette *la Cisalpine*, avec un commissaire des guerres et vingt matelots. Cette barque toucha, dans un gros temps, sur des rescifs, à la hauteur de Barletta dans la Pouille; mais la force des courans, l'impétuosité des vents, et les efforts des rameurs,

les portèrent sur deux chaloupes napolitaines qui les sauvèrent d'une mort évidente. Les troupes françaises venoient d'évacuer Barletta pour se replier sur Naples ; néanmoins la municipalité et la garde nationale les accueillirent de la manière la plus hospitalière. Le délabrement du bâteau ne permettant plus au général Lucotte de poursuivre sa destination, il revint à Ancône où la gloire, avant et pendant le siége, au-dehors et au-dedans des murs, ne l'a point oublié.

CHAPITRE XVII.

L'administration du Métaure demande une pastorale au cardinal Ranucci contre les Turco-Russes. — Observations du conseil ecclésiastique. — Papes, évêques et catholiques unis quelquefois aux muphtis, et aux fidèles croyans. — Magnanimité du pape Léon IV au 9.e siècle. — L'escadre appareille : à sa vue, Fano élève le drapeau rouge, et risque de prendre la peste en communiquant. Demoly et 160 Cisalpins repoussent 600 ennemis. — Le général part d'Ancône et entre à Fano : repentir des habitans, et châtiment des coupables.

L'ADMINISTRATION du département de Métaure, instruite que les malveillans faisoient tous leurs efforts pour persuader au peuple que les Turcs et les Russes ne bloquoient étroitement le port, qu'afin de ré-

tablir le culte catholique dans toutè sa domination, crut devoir opposer à l'imposture hypocrite, la voix d'un Pontife révéré. Elle se transporta en corps chez lecardinal-évéque; et peignant avec des couleurs touchantes la situation malheureuse de la ville, le sort affreux que réservoit à ses citoyens un féroce ennemi, et la déception criminelle qu'employoient quelques ministres des autels, elle le supplia d'adresser une lettre pastorale à ses diocésains, contre les Turcs et les Moscovites. Le cardinal la promit de bonne-foi. C'étoit un homme de bien sous le camail, ayant toujours aimé le peuple et la paix. Mais le Sanhedrin qui s'étoit empaié de ses dernières années, profita de sa foiblesse, et la déconcerta par des scrupules.

Son conseil de tutelle lui observa :

1.° Que les Mahométans n'étoient que les auxiliaires des Autrichiens, des Anglais et des Moscovites; qu'ainsi leur férocité n'étoit point à craindre.

2.° Que S. E. devoit se rappeler avoir entendu le général français Chabot, dans son palais, lui assurer avoir vu, dans le port de Corfou, les cardinaux d'Yorck, Pignatelli et Braschi, passagers embarqués sur un na-

vire ottoman; d'où il étoit évident que le Croissant étoit appelé à défendre la Croix.

3.° Que si dans les siècles antérieurs les papes avoient excité des croisades. soit contre leurs ennemis directs, soit contre les adversaires de la religion catholique, les Turcs et les Russes ne pouvoient, dans la guerre actuelle, être considérés que comme ennemis en matières politiques; qu'ainsi son E. étoit trop sage pour agir directement ou indirectement dans cette cause.

4.° Que les ministres d'un dieu de paix devoient soigneusement s'abstenir de tout ce qui pouvoit tendre à l'effusion du sang; que personne au monde n'étoit plus convaincu de ce devoir sacré que son E.; et que le général Bonaparte lui-même l'avoit rappelé aux curés de la ville d'Ancône (3).

D'après ces observations mêlées de principes sacrés et de diffuges spécieux, le cardinal-évêque refusa le mandement.

Refuser une lettre pastorale contre les Turcs et les Russes, c'étoit en publier une contre nous. Le Diocèse et les douze évêchés des trois départemens (4) furent bientôt informés du peu de succès qu'avoit obtenu la demande de l'administration centrale

trale du Métaure ; et la cause des Français et des Italiens qui l'avoient embrassée, n'en devint que plus embarrassante.

L'administration centrale, dans une proclamation qu'elle fit imprimer et afficher le 5 prairial, demanda justice contre le chanoine Vicenzo Baroni, grand pénitencier, et les curés Marinelli, Pignetti et Luigi Marinelli, *consulteurs* du cardinal. Ils furent mis en état d'arrestation ; mais qu'en faire ? On les relâcha avec promesse de se comporter avec circonspection, et de la recommander à leurs inférieurs ecclésiastiques. Ils le promirent. ...

C'étoit pour la seconde fois que les Mahométans avoient été appelés au secours de l'église en Italie. Mais Boniface VII avoit à défendre sa thiare contre l'ambitieux Othon. — L'évêque de Séville, Opas, s'étoit servi des Maures pour subjuguer l'Espagne. — Les catholiques de Pologne, le nonce du pape à leur tête, avoient aussi imploré l'église militante et triomphante de Mahomet contre les malheureux dissidens....... Mais l'évêque Ranucci étoit trop vertueux pour être soupçonné de vouloir ouvrir l'Italie aux Barbares : il étoit trop décrépit pour pouvoir imiter la

conduite du pape Léon IV, qui défendit en pontife la ville de Rome en 848, et dont le caractère sublime a fourni à l'auteur de l'Essai sur l'histoire générale, cette superbe pensée : *Il étoit né Romain. Le courage des premiers âges de la République revivoit en lui dans un temps de lâcheté et de corruption, tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle.*

Il falloit se battre en braves hérétiques; et c'est ce que l'on fit.

Le 4 prairial à dix heures du matin, l'escadre leva ses ancres, et fila sur une ligne droite vers le Nord. En passant à la hauteur de Fiumégino distant de six milles d'Ancône, elle voulut sonder, par un débarquement de chaloupes, et l'état de nos forces extérieures, et notre consistance dans le pays; mais elles furent repoussées avec perte de quelques hommes, par les habitans soutenus de quelques français; ce qui prouve que cette escadre n'eût réussi dans aucun de ses projets, si nous avions eu un mandement épiscopal en notre faveur. Elle poursuivit sa route sur Fano où nous n'avions qu'une compagnie.

Dès qu'elle appareilla, le général pénétra son objet ; et ne doutant pas qu'elle voulût faire déclarer ses partisans , il fit partir en toute diligence l'aide-de-camp Demoly avec quatre compagnies de Cisalpins, et l'ordre de suivre les mouvemens de l'ennemi maritime. Soit que le commodore ne fût pas sûr des intentions des Fanois, soit qu'il s'amusât à de savantes dispositions de descente, le corps commandé par Demoly arriva au pont du Métaure à la pointe du jour du 6 prairial , au moment même où les embarcations turco-moscovites s'avançoient vers le rivage, protégées par deux corvettes et deux cutters. La mousqueterie ennemie fut brillante ; l'abondante mitraille vomie par les quatre bâtimens de guerre, en nourrit les détonnations ; mais tous ces instrumens de destruction, mal dirigés, n'eurent l'effet que d'une salve d'artillerie. Nos coups furent plus justes; l'audace des Cisalpins, encouragée par Demoly qui étoit dans les flots, tranquille comme le rocher qu'ils frappent; cette audace française, que les Gaulois Cispadans ont bientôt appris à partager, soutint pendant quatre heures les efforts obstinés des Russes

et des Turcs. Ceux-ci, au nombre de 600, se retirèrent derrière leurs vaisseaux, ne gémissant pas de leur perte assez considérable, mais furieux d'avoir été repoussés par une poignée d'hommes (5).

La ville de Fano fut témoin de ce combat. Dès le commencement, les nombreux anti-français qu'elle renfermoit, comptèrent sur notre défaite. La municipalité étoit loin de nous être affectionnée; son président la dominoit exclusivement. C'étoit chez J*** que se combinoient depuis long-temps les mesures les plus véhémentes : c'étoit chez lui que s'étoit formé l'affreux complot d'égorger mon agent Fradelloni, avocat jusqu'alors estimé des nobles, et cher au peuple dans tous les temps; il étoit venu se réfugier à Ancône. C'étoit chez ce J*** que se fomenta la révolte parmi les officiers de la garde nationale. A l'arrivée de deux bricks ennemis, les rebelles Fanois leur envoyèrent des paroles d'union; et leurs parenzes (bâteaux-pêcheurs de l'Adriatique) leur portèrent des rafraîchissemens. Aussitôt l'apparition de l'escadre, des prêtres se répandirent le long des rivages, excitant à protéger la descente des Russes et des Turcs venus *pour rétablir*

le pape, les cardinaux et la religion ; d'autres appelèrent aux armes les montagnards voisins, et sonnèrent eux-mêmes le beffroi dont les sons déchirans furent répétés à dix lieues à la ronde. Au sein de la ville, sur la tour la plus élevée, le pavillon de Mahomet fut arboré ; on scia les arbres de liberté : l'écusson de la République française fut lacéré ; la majorité des habitans chargea la minorité et quelques soldats cisalpins dans les rues : et le pontife de Fano, retiré dans son palais et tranquillement assis, attendoit que le ciel eût béni les armes réunies du Croissant et de la Croix.

La vigie du mont d'Ancône signala la révolte de Fano. Au même instant, le général me recommanda la surveillance de la ville, et partit avec 400 hommes et deux pièces de canon. Il mit une extrême célérité dans sa marche ; et quand elle n'eût servi qu'à faire montre de forces, elle eût produit un bon effet, puisque les attroupemens se dissipèrent à son passage. Parvenu au pont du Métaure, l'ennemi s'étoit déjà retiré, et cingloit vers Pésaro, sans doute pour y tenter un débarquement moins disputé.

Pendant l'absence du général, j'étois tour-

menté de plus d'une agitation. J'avois certainement une grande confiance dans les braves qu'il avoit laissés à Ancône ; mais les rapports que l'on me faisoit, et ce que j'observois moi-même, augmentoient mes inquiétudes, non sur la situation présente de la place, mais sur cette variété et cette complication de malheurs qui germoient autour d'elle, et qui s'élevoient avec une force et une rapidité effrayante. Ignorance complète sur ce qui se passoit à Rome, à Péruggia et en Lombardie; nouvelles vraies ou fausses, répandues dans la ville sur la situation intérieure et extérieure de la République; murmures de soldats oisifs, et leur endoctrinement par des poltrons ; espérances dont les bouches ennemies se refusoient l'épanchement, mais qui perçoient sur les visages ; avis sinistres donnés suivant le mobile ou le caractère du familier officieux; éloges composés ou pour essayer la trempe de mon esprit, ou pour endormir ma vigilance, rien de tout cela n'affectoit assez péniblement mon imagination et ma sensibilité, pour affaisser mon courage. Mais ce qui me blessoit jusqu'au fonds de l'ame, c'étoit de voir des militaires couverts de lauriers et de cicatrices, mur-

murer hautement de la sortie du général, comme s'il eût voulu laisser Ancône sans défense, sacrifier ses forces en les exposant à l'extérieur, et hâter la catastrophe qui devoit, selon eux, nous faire esclaves des Musulmans. Je sentis profondément les suites dangereuses d'un pareil délire : mais comment guérir des fous qui, hors cette atteinte, raisonnent en sages et se battent en héros? Ce n'est point au milieu des fusilliers et des tambours que les distributeurs de tels filtres vont choisir leurs Séïdes : il les cherchent parmi les chefs.

Heureusement que ceux-ci m'honoroient de quelque confiance, et qu'ils se décidèrent, malgré leurs instigateurs, à me faire part de leurs étranges inquiétudes. Par les peines que j'eus à les ramener au doute. et du doute à la raison, je vis avec quel soin on avoit alarmé leur imagination. Je découvris aisément celui qui avoit abusé de leur crédulité; et c'est un des hommes sur lequel je n'ai cessé jusqu'à la fin du siége d'avoir les yeux ouverts. Quant à ses dupes, elles ne furent point radicalement guéries; on se ressent long-temps, au physique et au moral, d'une douleur ou d'une blessure; mais ces hommes

si soupçonneux étoient l'honneur même, et combattirent dans toutes les occasions, avec la plus remarquable intrépidité.

Le général m'ayant fait part des succès de la colonne Demoly, j'affichai sa lettre dans mon salon; j'avais un secret plaisir à lire son effet sur certaines physionomies. Fano étoit grandement coupable envers les Français et l'humanité. Cette ville avoit communiqué avec des bâtimens qui pouvoient être infectés de peste, elle avoit arboré le turban, elle avoit sonné le massacre d'une partie de ses citoyens : la Sicile, dans les vêpres sanglantes qu'elle célébra, n'assassina pas un de ses enfans.

Les Fanois, abandonnés par les Turcs et menacés par un vainqueur irrité, ouvrirent leurs portes et se jetèrent à ses pieds. Les lois de la guerre, les austères statuts de la politique demandoient des châtimens faits pour répandre l'épouvante.... Le peuple avoua avoir été entraîné et soudoyé : le général lui pardonna sa faiblesse et sa démence; mais il fit un exemple de ses agitateurs. La municipalité coupable fut destituée des fonctions qu'elle avoit prophané[illegible] tres, [illegible] rcé-

rés; les nobles coupables, pris en ôtage (6). On procéda au désarmement des habitans; la garde bourgeoise s'étoit avilie au point de se faire l'auxiliaire des barbares; elle fut cassée ignominieusement: et ses officiers, ternis par la lâcheté ou par la trahison, se virent arracher les épaulettes et briser leurs épées sur la place publique.

CHAPITRE XVIII.

Rentrée de la colonne. — Formation de la compagnie auxiliaire, des volontaires hussards et des volontaires artilleurs. — Avis de la trahison du général Lahoz et de son accord avec les insurgés du Tronto et des Abbruzes. — Expédition couronnée en sept jours du succès le plus complet. — Ascoli pris d'assaut. — Evidence de la trahison de Lahoz dans les poches d'un mourant et sur les murs d'Ascoli. — Du pays des anciens Samnites, de Grotte-à-Mare et de Sixte V. — Rentrée à Ancône.

Ce mélange de clémence et de sévérité eût pu adoucir les esprits et ramener les cœurs, si l'armée d'Italie eût alors repris l'offensive. Le Métaure rentra sur-le-champ dans l'ordre : c'étoit une mine d'or cachée sous un amas de pyrites sulfureuses : le doigt d'un mi-

neur habile les toucha, elles tombèrent en efflorescence.

La colonne victorieuse rentra dans la ville d'Ancône au milieu des applaudissemens. On n'entendoit qu'*evviva nostri liberatori*, *evviva il invito générale Monnier! morte ai Turchi, ai aristocratici!* Ces transports apparens n'étoient que des vociférations. On n'étoit point ému par les sons touchans qu'exhâle l'allégresse du cœur. Ils étoient lancés, et par une multitude qui eût crié *mort à Monnier*, *mort aux Français*, si le combat de Fano leur eût été fatal, et par ces lâches, ces prétendus patriotes que j'ai dépeints, qui, quittant leurs souterrains, vinrent affronter le jour, dès qu'ils furent certains de la retraite de l'escadre. Les autorités constituées qui avoient eu leur part de la peur, en firent l'aveu par l'exagération de leurs harangues adulatrices; et les anti-Français, courbés sous le joug de la nécessité, mêlèrent leurs congratulations empésées, aux sentimentales et franches expressions que la nature donne aux hommes qui savent départir l'hommage de la reconnoissance publique envers des héros, avec la dignité de la nation dont ils s'honorent d'être citoyens. Ceux-ci la mar-

quèrent en se dévouant. Les fils belliqueux de l'Ohio et du Ténessée répondent au chef de guerre qu'ils estiment, lorsqu'il les excite à déterrer le casse-tête, *nous risquerons avec toi.*

Ces valeureux citoyens étoient pour la plupart attachés à des administrations ; il y en avoit que l'interception des routes avoit retenus à Ancône ; il y en avoit peut-être de proscrits.... Mais ils avoient de l'ame, mais ils se sentoient une patrie ; et avec une patrie et de l'ame, le repentir des uns a quelque chose de grand, le dévouement des autres est sublime. Tous ces braves proposèrent au général de se former en fantassins, hussards et canonniers volontaires. Ce fut dans ce moment inattendu que Monnier trouva sa plus douce jouissance. Il accepta : et ces compagnies s'uniformèrent, s'armèrent et se montèrent avec une promptitude sans exemple. On ne disoit pas à ceux qui se présentoient, quelle place avez vous occupée, quel grade militaire aviez vous? étiez vous de la rose blanche ou de la rose rouge? êtes vous calviniste ou circoncis? Tous les Italiens, enfans de Romulus par le courage, y furent admis : les fils déshérités d'Adonaï entré-

rent dans le peuple de la liberté. Un castrat de l'ancienne chapelle du roi s'enrôla des premiers, et par des traits d'une valeur marquée, illustra son infortune. Ces légionnaires nouveaux ne cessèrent de rivaliser les vieilles phalanges, et d'en être admirées.

Nous n'entendions plus parler deLahoz que nous avons laissé parmi les brigands d'entre Urbino et Fossombrune. On en induisoit qu'il avoit été rejoindre enfin le général de l'armée d'Italie. Ses amis, ou plutôt les ames généreuses qui repoussent le soupçon de la trahison, le jugeoient accusable dans les formes, et non coupable par le cœur. La dissention survenue entre le général Montrichard et lui, n'étoit à leurs yeux que le résultat de la susceptibilité de Lahoz; elle se fut anéantie si ces deux braves s'étoient parlé. Ce n'eût point été la première fois que l'ordre eût été troublé dans les armées, ou par l'ambition parvenue au second rang, ou par l'entêtement du supérieur qui ne ménage point assez ses auxiliaires. Tant de semblables divisions s'étoient fait sentir dans l'intérieur de la République! Cependant des avis qu'il eût été imprudent de dédaigner, donnoient l'assurance que le

général Lahoz, instruit à Fossombrune de la retraite de l'escadre turco-russe, avoit filé par les crêtes des Appennins et franchi les monts de la Sybille, pour se joindre aux insurgés des Abbruzes. Nous avions appris qu'il s'étoit abouché avec dom Donato de Donatis dont les bandes s'étoient grossies d'autres bandes commandées par les nobles Scaboloni, Celini et Vanni. Il organisoit ces brigands, les formoit au maniement des armes, et travailloit avec leurs chefs à un plan d'opérations militaires. L'on ne cessoit de dire que son arrivée sur les frontières du Tronte, avoit rehaussé les espérances des grands propriétaires de ces contrées; et que, forts de son appui, ils faisoient de fortes dépenses pour la solde et l'entretien de ses levées.

En effet, rien ne confirmoit ces rapports comme les attaques fréquentes des Abbruziens dans le Tronte. Avant, elles se bornoient à des irruptions dans des villages perdus, au renversement des arbres de liberté, à des pillages dont les misérables fruits étoient emportés à la hâte sur la cime des rochers napolitains.... Maintenant, elles avoient pris un ensemble martial : c'étoit des

colonnes qui se soutenoient, et dans la marche, et vers le but. Les villes et les points militaires, situés sur les deux rives du Tronte, venoient d'êtres envahis par le corps d'armée de dom Donato de Donatis; et sans le conseil d'un guerrier expérimenté comme Lahoz, ce prêtre n'eût point osé choisir la ville d'Ascoli pour sa place d'armes. Une partie du Musone, Camérino, Tolentine, Calderole et Fabriano, se joignoient aux révoltés du Tronte, et tentoient déjà de nous enfermer dans Ancône par Urbino, Fossombrune et Rimini. Il falloit donc dégager la droite de la division d'Ancône, couper par tronçons le serpent qui menaçoit de nous étouffer.

Le 13 prairial, dans le plus grand secret, le général sortit d'Ancône avec le 2.e bataillon de la 16.me légère, un bataillon romain, un bataillon cisalpin, quelques chevaux et quatre pièces de canon.

Rendu à Fermo, il partage ses forces. Sa gauche suit la grande route le long de la mer. Il gravit avec sa droite l'étroit sentier des montagnes; en deux jours il livre cinq combats, et reprend Offida, Montalto, Ripatransone, St.-Benedetto et Acquaviva. Les

insurgés, déconcertés d'une telle impétuosité, se mettent en déroute, abandonnent leurs armes et leurs blessés, et ne s'arrêtent que dans les murs d'Ascoli. Le Musone est en même temps dégagé ; le petit corps de troupes aux ordres du chef de bataillon Pontavice prend, perd et reprend Belforte, Calderole et Tolentine ; Camérino envoie ses clefs ; mais cette colonne, trop foible pour se maintenir sur tant de points, se porte et s'appuie sur Macérata.

Le général ne laissa point aux Abbruziens réfugiés dans Ascoli, le temps de se reconnoître ; il les y poursuivit.

Cette place, élevée sur une colline, étoit (comme le dit l'auteur du rapport militaire) *fortifiée par la nature et défendue par la frénésie*. La rivière du Tronto la resserre dans une presqu'île, en divisant ses eaux en deux branches. Ses murs et ses tours, quoique antiques, sembloient la mettre à l'abri d'un assaut. Ses portes, à l'exception de deux, étoient murées et farcies en-dedans de terre, de fumier et de planches. Environ 1800 brigands, réunis aux habitans, couvroient les remparts, et s'y croyoient inattaquables. On s'insultoit, on se fusilloit ;

le

le temps se perdoit. Le général Monnier ne le perdit jamais en semblable action. A l'assaut, à l'assaut, s'écrie-t-il ! et les troupes qu'il anime par l'exemple, appliquent les échelles; l'aide-de-camp Girard s'élance le premier, et les murs sont bientôt abandonnés. Au même instant, le canon du second aide-de-camp Demoly fait taire ceux de la Porta-Maggiore : nos boulets la brisent et l'enfoncent; nous entrons dans la place; chaque rue est le théâtre d'un combat; le sang ennemi en gonfle les ruisseaux. En vain le grand-vicaire de Téramo excite, un crucifix à la main, ses hordes féroces ! Cinq pièces de canon et trois drapeaux sont le trophée du succès ; les rebelles pris les armes à la main, sont frappés par la victoire indignée de leur audace ; et leur chef, dom Donato de Donatis, fuit dans les Abbruzes, avec de honteux débris et ses dieux humiliés (7).

C'est dans Ascoli, que se découvrit au grand jour l'iniquité du général Lahoz. . . . . Que l'on ouvre ce papier qui sort du sein expirant d'un soldat ennemi. . . . . Il est signé *Lahoz. . . . . !* Lisez. . . . . Que dit-il. . . . . ? *Laissez passer Luighi avec ses armes : il*

se rend à l'assemblée des communes pour le soutien de la bonne cause. — La bonne cause.... ! Quelle horreur ! c'est avec des mots que l'on fait s'entretuer des hommes !

Ce n'est pas tout : le voile va se déchirer entièrement. Les murs d'Ascoli sont couverts de proclamations de Donatis et de Cellini ; tout ce que la rage religieuse peut vomir d'outrages, enfanter d'impostures, est rassemblé sur ces placards. On s'en étonneroit dans le nord de l'Europe ; on en a l'habitude en Italie, et rien ne doit surprendre dans le pays des déceptions. Aussi l'on n'éprouvoit aucune aigreur de tant d'injures faites à l'humanité. — Mais quand on lut ces mots : *Nous avons parmi nous un illustre émigré de la cause des Français, le général Lahoz*, tous les cœurs soulevés se fermèrent au doute et au pardon. Lahoz, se disoit-on, l'acolite d'un prêtre, le conscrit des brigands (8) !

C'est après une aussi amère découverte, qu'il est bon de respirer sur des lauriers, de changer d'air, et de promener sa vue et son imagination loin de l'infection et du carnage. La division victorieuse, immobile sous ses étendards, admire les ondulations de la mer,

ces cités populeuses bâties sur les crêtes des Appenins, et ces rivières tortueuses qui sauvent la fécondité des vallées, de l'insouciance stupide de ses habitans. Derrière ce rideau de montagnes incultes, est le sol des Samnites. Le vendalisme, plus hâtif que le temps, a détruit tout ce qui restoit de ce peuple guerrier; il n'est plus inscrit que dans une page reculée de l'histoire. Ses descendans sont ignorans, cruels et superstitieux. — Là, sur le rivage à l'orient, est le hameau des grottes (grotte à Marė), berceau d'un pâtre qui devint le pasteur de toute la chrétienté. — Soldats, respectez-le... Il sauva le cirque de Vespasien et l'arc de Trajan. — Amis des arts, soutiens de la philosophie, voilà les prés encore fleuris où s'assit la jeunesse du berger qui releva les obélisques égyptiens, qui bâtit le plus beau temple de l'univers, et qui rendit à Rome sa police et sa magnificence. — Et vous, observateurs de l'homme, quels hommes observerez-vous après le fils du vigneron Peretti, devenu moine et évêque de cette ville de Montalto que l'on vient de conquérir; appelé de son temps l'*âne d'Ancône*, parce qu'il dissimula pendant quinze ans son génie; se

couvrant par supercherie de la triple couronne dont il fut digne, sanctifiant la Saint-Barthelemy, et quittant un monde sur lequel il régna avec superbe, pour étonner, humilier, et agrandir l'histoire de l'esprit humain!

En quatre jours, le général avoit terminé sa campagne; le septième, il rentroit dans Ancône; en moins de vingt, il avoit nettoyé sa droite et sa gauche, et reconquis son autorité sur un cercle fort étendu. — Je ne parlerai point de la rentrée de la victorieuse colonne dans la ville : on la devine. Il y eut illumination et bal. Les drapeaux des insurgés furent brûlés en pompe sur la place de la Liberté, par des galériens.

CHAPITRE XIX.

Courrier extraordinaire de Florence. — Ordres plus extraordinaires. — Dépêches du ministre de la marine, du général Macdonald et de l'ordonnateur Lescalier. Conseil tenu à ce sujet chez le général, et détermination de désobéir prise à l'unanimité. — Ma réponse aux trois dépêches. — Renvoi du courrier à Florence.

Séparer les expéditions rapides de Fano et d'Ascoli, pour placer un événement politique à sa date, en eût affoibli l'intérêt.

Un courrier extraordinaire du commissaire-ordonnateur Lescalier, étoit arrivé à Ancône, le 10 prairial. Avec de l'astuce et de l'argent, il avoit échappé aux nombreux insurgés, depuis Arrezzo jusqu'à la frontière romaine. Il apportoit pour l'administration de la marine et moi, les ordres les plus étranges. Qui les avoit donnés....? le Directoire exécutif. Qui les faisoit exécuter...?

Macdonald, général en chef de l'armée de Naples. Qui en pressoit l'exécution. . . . ? le commissaire - ordonnateur que je viens de nommer. Qui les avoit provoqués. . . . , ? je l'ignore, et désire ne le jamais savoir. . . . . Mais en cette année *néfaste* pour la France, ce n'étoit point assez que la grêle du malheur et des pluies de sang ravageassent l'hémisphère de ses victoires. . . . . . des légions de sauterelles dévorantes et d'insectes vénéneux assailloient à-la-fois nos conseils et nos administrations.

Voici la teneur de ces ordres (9) :

Évacuation des ville et port d'Ancône par la marine française ; expédition pour Malte de la goëlette *la Cybèle*, des trabacs *l'Isis* et *l'Osiris*, et du brick *le Rivoli* (s'il lui étoit possible de prendre la mer), en chargeant les trois premiers bâtimens de tous les vivres qu'ils pouvoient porter ; remettre le reste à la disposition du général, ponr en approvisionner la place et la citadelle ; faire charger sur des chars les effets d'habillement, toiles, draps, médicamens, etc. ; brûler ou couler, de manière à ne pas être relevés, les vaisseaux (ex-vénitiens) le *Beyrand*, le *la Harpe*, le *Steingel* et tout autre

qui ne pourroit être mis en mer; et comme il paroissoit que la garnison n'évacuoit pas, couler de préférence ces vaisseaux dans l'enfoncement du port, de manière à procurer du bois à la troupe; consulter sur le choix de ces partis, le général-commandant, *en lui observant que les ordres du gouvernement sont de détruire tous les bâtimens qu'on ne pourroit faire sortir;* — donner connoissance au cit. Mangourit, consul, des dispositions qui pouvoient l'intéresser dans ces ordres qui sont, *qu'il profite du convoi pour évacuer les papiers du consulat, et les fonds appartenans aux invalides et aux prises.*

Ces ordres me furent communiqués par le cit. Donez, faisant les fonctions d'ordonnateur de marine depuis le départ du citoyen Lescalier. Ce commissaire probe, courageux et patriote (10), étoit au désespoir. Il me remit un paquet que j'ouvris en sa présence. Il contenoit trois lettres; la première du ministre de la marine; la seconde, du général en chef Macdonald; et la troisième, du cit. Lescalier. Je les copie.

N.° 1.er

Paris, 15 floréal an 7 de la République française, une et indivisible.

I.re DIVISION
PORTS.

Le Ministre de la Marine et des colonies, par interim, *au citoyen* MANGOURIT, *Consul de la République à Ancône.*

A la réception de cette lettre, citoyen, vous voudrez bien vous rendre auprès du cit. Lescalier, ordonnateur de marine *à Ancône ;* il vous donnera connoissance des dispositions que je lui notifie, au nom du Directoire exécutif ; et je vous invite à seconder cet administrateur de tous les moyens qui seront en votre pouvoir.

Le Ministre des Relations extérieures,

CH. MAU. TALLEYRAND.

N.° 2.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier-général de Florence, le 7 prairial an 7 de la Rép. franç. une et indivisible.

MACDONALD, *Général en chef de l'Armée de Naples, au même.*

Je vous transmets, citoyen consul, une lettre du ministre de la marine dont je vous invite à exécuter sur-le-champ les dispositions.

Le général Moreau (*commandant en chef l'armée d'Italie*) m'a laissé le soin de les modifier, suivant l'autorisation du ministre; mais je ne trouve rien dans les circonstances actuelles à y ajouter, ni retrancher.

Je vous invite à garder le plus profond silence sur les mesures que le gouvernement a cru devoir prendre, et à vous mettre en route sans délai pour vous rendre à Florence. Jusqu'à ce moment, celles d'Ancône à Bologne, et d'Ancône à Rome, sont les seules libres (11).

Dans le cas où vous apprendriez que l'ennemi s'est rendu maître de Bologne, il faudroit rétrograder; le général Montrichard, dans le cas contraire, à ordre de protéger votre passage. Dans aucun cas, ne prenez la route de Pérugia à Florence; elle est interceptée par les insurgés d'Arezzo.

Salut et fraternité,

MACDONALD.

P.-S. Je joins ici une lettre pour le cit. Stamati.

N.° 3.

A Florence, le 5 prairial an 7.

L'ordonnateur de Marine, LESCALIER, *au même.*

Inquiet, citoyen, de la position critique où nous nous trouvions tous, je suis venu pour chercher les moyens d'assurer, au besoin, une retraite à tout ce qui intéresse la marine; et le consulat, ainsi que vos personnes, faisoient partie de ma sollicitude, ainsi que j'en prévins dans le temps le cit. Stamati.

Ce parti m'a mis à même de recevoir promptement et sûrement les ordres du gouvernement que j'attendois, et qui viennent de m'être remis par le général Macdonald, par la voie du général en chef Moreau.

Ces ordres signés du ministre Talleyrand, de la part du Directoire exécutif, sont d'évacuer le port d'Ancône, d'après les détails d'exécution dont je fais part au cit. Donez qui vous communiquera ce qui vous intéresse, ainsi que le gouvernement me l'enjoint.

J'aurois été moi-même par la voie de Bologne, qui est parfaitement sûre et garnie de troupes, si parfaitement certain du zèle et de la capacité du cit. Donez qui me remplace, je n'avois d'ailleurs une raison importante à la marine d'aller à Livourne sans délai.

Le ministre compte que vous assisterez de votre zèle et de vos conseils l'administration de la marine en cette circonstance importante, et que vous donnerez une nouvelle preuve de républicanisme.

Le cit. Donez vous dira la nécessité de tenir secret ce projet d'évacuation jusqu'à

son exécution, et bien des détails que je me dispenserai en conséquence de vous faire. Je lui recommande ce qui vous intéresse.

Salut et fraternité,

LESCALIER.

Après lecture de ces dépêches, les bras nous tombèrent. Comment étoit-on parvenu à suggérer une semblable mesure au Directoire exécutif......? Nous convînmes d'en conférer avec le général, et d'inviter le commandant des armes à prendre, de concert avec nous, une détermination qu'on renverroit sur-le-champ à l'ordonnateur. En transcrivant ici notre procès-verbal et ma réponse aux lettres numérotées 1, 2 et 3, je m'éviterai l'angoisse de rappeler l'humeur de notre comité, et je serai plus réservé dans la couleur.

Extrait du Procès-Verbal dressé le 10 *Prairial, an VII.*

Le cit. Donez a donné communication d'une lettre qu'il venoit de recevoir par un courrier extraordinaire du cit. Lescalier, commissaire-ordonnateur de marine, datée

de Florence, 5 de ce mois (*Voyez ci-devant*).....

Sur quoi délibérant, il a été unanimement reconnu;

1.° Que l'évacuation n'étant pas entièrement fixée par le ministre; qu'étant soumise à une détermination du général en chef Moreau (qui n'a rien transmis à cet égard), elle ne peut avoir lieu en ce moment; que, quand même on y eût pourvu, toute évacuation partielle est impraticable, puisque le général ne peut donner aucune escorte pour la favoriser; que tous nos environs sont insurgés; que les Autrichiens sont à Ravenne et peut-être même à Rimini; et que le chemin de la Toscane par Pérugia est coupé par la révolte d'Arezzo et de toutes les communes circonvoisines.

2.° Que l'envoi à Malte de la *Cybelle*, de *l'Isis* et de *l'Osiris* est impossible, puisque huit vaisseaux turcs et russes ont paru et paroissent encore devant et aux environs du port d'Ancône depuis le 27 floréal; que 23 canonnières et une bombarde turque sont devant Otrante; et que le reste de l'escadre combinée, croisant et parcourant le golphe

depuis Corfou jusqu'à Brindisi, empêche à tout bâtiment la sortie du golfe.

3.º Que les effets d'habillement, toiles, draps et médicamens existans dans les magasins, ne valant pas la dépense du transport, leur exportation devient inutile.

4.º Que brûler les vaisseaux ou les couler, est une opération impolitique et hasardée, puisque son exécution dévoileroit le projet de l'évacuation, ce qui pourroit occasionner quelques mouvemens parmi les habitans de la ville d'Ancône, les porter au désespoir, et provoquer ceux de la campagne contre les évacuans; qu'elle livreroit enfin l'entrée du port à l'ennemi, ou favoriseroit son approche que deux des trois vaisseaux embossés, défendent et garantissent.

D'après ces considérations, la marine restera unie à la terre pour défendre Ancône, ou l'évacuer, si le général en reçoit l'ordre; à cette époque on exécutera celui de brûler les vaisseaux; le secret le plus rigoureux sera observé sur l'ordre reçu et la délibération prise; en conséquence aucune des lettres incluses dans le paquet de Florence, ne sera rendue à son adresse. Une expédition du

présent procès-verbal sera remise à chacun des signataires.

Signé, MANGOURIT, *consul de la République française*; DONEZ, *commissaire de Marine*, *chargé du service*; DE LA MARRE, *commandant des armes*; MONNIER, *le général-commandant Ancône et les départemens réunis en état de siége.*

RÉPONSE au N.° 1.er

CITOYEN MINISTRE,

J'AI reçu, etc..... Le cit. Lescallier a quitté Ancône; il est à Florence. Je me réfère entièrement au procès-verbal de ce jour. Sans une mesure commune à la terre et à la marine, l'opération ordonnée est impolitique, hors des circonstances, et impraticable.

Salut et respect,

M.

Au N.° 2.

J'AI reçu, citoyen général, etc. — Aucun des ordres ne peut être exécuté. L'escadre

turco-russe nous bloque dans une ligne très-rapprochée. Couler ou brûler des vaisseaux dont la position, combinée avec la batterie principale de notre port, rend son entrée presque impraticable ; ce seroit l'ouvrir aux ennemis, et l'on nous accuseroit de l'avoir livré.

Quant à ma sortie d'Ancône pour me rendre à Florence, le général Monnier ne peut me donner d'escorte. Mais à quoi serviroit-elle ? le commandant de la place de Pésaro écrit ce matin que les Autrichiens sont à Ravenne. Votre courrier a trouvé Cagli et tous ses environs en état de révolte.

Nous attendrons des ordres ultérieurs, persuadés que vous donnerez quelque attention à l'opinion de républicains qui sont sur les lieux, et dont le dévouement, comme les observations, sont dépouillés de toute considération personnelle.

Salut et fraternité,

M.

Au N.° 3.

J'AI reçu, citoyen, etc. — Vous verrez, par le procès-verbal de ce jour, le résultat d'un conseil tenu chez le général Monnier. — Comptez

— Comptez sur le secret. — Je vous remercie des soins que vous avez bien voulu prendre, en ce qui me concerne. — Nous attendrons de nouveaux ordres. — Le jour de l'attaque du port, j'ai fait monter à la citadelle la caisse des invalides, montant à 8880 écus romains. Désirez-vous que je les remette au payeur de la marine sur récépissé? ce dépôt me gêne.

Salut et fraternité,

M.

Cette pénible opération terminée et le courrier renvoyé à Florence, nous éprouvions le besoin de donner le change aux conjectures du public. Nous nous rendîmes au bal que donnoit aux braves l'administration départementale. On y dansoit des contredanses françaises que les dames italiennes n'exécutent pas fort bien, et des menuets qu'elles tracent avec quelque grâce. La vivacité des montferrines l'emportoit sur la monotonie des anglaises : ceux qui les vantent ressemblent aux écrivains qui ne pouvant être bons comiques, se font dramaturges.

Avant de finir, je veux rassurer le lecteur.

Il craint sans doute de nouveaux ordres d'évacuation, de submersion ou d'incendie ; il n'en fut plus question. Mais il va voir que cette mesure n'avoit pas été bornée au seul port d'Ancône.

CHAPITRE XX.

Ordre semblable d'évacuation du port de Civita-Vecchia. — Pour le faire signer, on avoit profité d'un interim dans le ministère de la marine. — Inexécution à Rome comme à Ancône, de ces ordres désastreux. — Situation militaire de la France à cette époque. — Plan militaire imaginé par un agent politique, pour sauver l'Italie.

L'OPÉRATION faite sur le Musone et le Tronto par le général et le chef de bataillon Pontavice, avoit déblayé la communication avec Rome. Un courrier extraordinaire m'apporta, le 13 prairial au soir, la lettre suivante de l'ambassadeur Bertholio, à la date du 14.

« Je ne sais, mon cher consul, si l'on aura reçu à Ancône une lettre du ministre de la marine et des colonies, signée Talleyrand, comme ayant le porte-feuille de

ce département. — Elle est parvenue à Civita-Vecchia, sans que le général Garnier ni moi eussions connoissance de ce qu'elle contient. Le commandant de cette place nous en a envoyé des copies, *et nous avons pris sur nous d'en suspendre l'exécution jusqu'à nouvel ordre.*

» Dans le cas où la même lettre seroit parvenue à Ancône, le général Garnier écrit au général Monnier de ne pas l'exécuter ; et je vous fais, de mon côté, la même réquisition.

» Il est inconcevable qu'à Paris on prenne de pareilles mesures. Comment ne voit-on pas qu'elles sont frappées au coin du désespoir (12); que c'est nous livrer tous liés et garrottés entre les mains de nos plus cruels ennemis ? Comment ne voit-on pas que c'est sacrifier les Français restés dans les garnisons de Naples, de Capoue, de Gaëte, etc., et tous ceux qui sont répandus dans l'État romain ? *Il y a ou trahison ou erreur ; et dans l'un et l'autre cas, nous ne devons pas obéir.*

» Nous le devons d'autant moins, et l'on nous en saura d'autant plus de gré, que l'arrivée de la flotte de Brest à Toulon doit

changer la face de nos affaires. Nous y avons vingt-quatre vaisseaux de ligne, neuf frégates, et quinze mille hommes de débarquement.

» Tout est parfaitement tranquille à Paris. Le tirage du Directoire s'est fait paisiblement. Rewbel est sorti, et passe au conseil des anciens. Les candidats sur la liste des Cinq-Cents, sont: Lefebvre, Syéyès, Duval, Lambretch, Charles Delacroix, Abrial et Gohier. Je ne connois pas les autres. Toutes les nouvelles semées en Italie sur des divisions arrivées à Paris, sont de toute fausseté: ce n'est que pour soulever les peuples contre nous, qu'on a tant cherché à les accréditer.

» C'est dans cet état de choses que je crois que le salut de l'Italie, la gloire et le bien de la France, exigent que nous n'évaçuions ni Ancône, ni Civita-Vecchia, ni Rome. Si nous y sommes forcés, notre évacuation doit être concertée de manière à retirer nos troupes de Naples, Gaëte et Capoue, et à en faire, avec celles qui sont dans l'état romain, un corps assez respectable pour nous retirer en sûreté. Toute autre mesure partielle est dangereuse, compromet le salut

de tous les Français, et tend à faire, du sol entier de l'Italie, un théâtre de massacres et de carnage.

» Voilà mon avis. J'y tiendrai jusqu'à nouvel ordre ; et ce ne sera pas une espèce de circulaire sortie des bureaux du ministre de la marine, qui me fera changer.

Salut et amitié,

BERTHOLIO.

Ainsi, à des distances éloignées et dans des situations absolument différentes, des agens politiques, des généraux et des administrateurs de marine s'étoient entendus, on peut dire à la même heure, pour avoir la vertu de la rebellion contre l'ordre notifié au nom du Directoire, contre une mesure qui lui avoit évidemment été surprise. Cette coïncidence de résultat démontre combien elle étoit désastreuse.

Le courrier qui l'avoit apportée m'avoit remis une esquisse de la situation de la France militaire. Ce tableau n'étoit pas satisfaisant.

L'armée de Naples occupoit alors les débouchés des Appenins vers Gênes, Modène et Bologne ; on la faisoit monter, tout com-

pris, à 25,000 hommes ; son quartier-général étoit à Lucques. — Le général Victor, avec 7,000 combattans environ, s'avançoit de Gênes sur Sarsano pour opérer sa jonction. — Le quartier-général de Moreau étoit à Cout Orcanice. — Le Piémont étoit dans un état d'insurrection furieuse ; et pendant long-temps les communications entre Gênes et le quartier-général, s'étoient trouvées tellement coupées, que Dessoles, chef de l'état-major de Moreau, s'étoit vu dans l'impossibilité de le rejoindre. La paisible Toscane avoit fait semblant de remuer. La patrie de l'Arétin, Arezzo, étoit depuis trois semaines dans la fièvre d'une rebellion échauffée par les partisans de l'archiduc grand-duc. Macdonald, occupé autour et devant lui, n'avoit pas encore eu le temps de réduire cette ville en délire. Des renforts de l'intérieur arrivoient lentement au Guesclin du 18.e siècle, à Moreau forcé de s'illustrer encore par une savante retraite, tandis que les Autro-Russes, toujours supérieurs par le nombre, nous menaçoient par-tout, sans marquer le point de leur véritable attaque. La citadelle de Ferrare venoit de capituler.... La Suisse étoit tourmentée par des révoltes ;

le quartier-général de Masséna étoit tantôt à Zurich, tantôt à Lucerne. — Nous occupions encore Brisack sur la rive droite du Rhin, et quelques postes en avant de Kell. La tente du prince Charles étoit dressée à Stochach.

On peut juger de l'isolement où étoit l'Italie, de la France ; les lettres de Paris étoient aussi rares à Florence qu'à Ancône. « Je ne fais aucune réflexion sur notre position, m'écrivoit l'ambassadeur Reinhart, » ni sur les causes qui l'ont amenée. Nous » en sortirons, je le jure au nom de la vengeance nationale, au nom du salut de la » France et de l'Europe ».

Je ne suis pas militaire. Mais tourmenté de l'opinion que nos ennemis avoient pour but d'enlever toutes les garnisons oubliées depuis Naples jusqu'à Ancône, Civita Vecchia et Péruggia, de se saisir de toutes nos divisions éparpillées, et de nettoyer à tout prix l'Italie méridionale, je formai le plan d'une évacuation de toutes nos troupes disséminées dans cette partie, et des patriotes Italiens qui auroient le courage de les suivre. Je n'en exceptai ni Rome, ni Civita-Vecchia, ni Péruggia : j'avois remarqué, l'année précé-

dente, que pour avoir évacué Rome, le général Championnet n'y étoit pas moins rentré victorieux dix-sept ou dix-huit jours après: il faut laisser quelquefois le terrain à son ennemi, pour qu'il en paie cher la jouissance.

Ces troupes réunies n'auroient pas consisté en moins de 24 à 25,000 hommes; car il y avoit au moins 6000 français en garnisons éparses dans l'état de Naples, et autant dans l'état de Rome. Ce corps n'eût point eu de peine à se grossir d'autant de Napolitains et de Romains décidés à se battre, par valeur, par opinion et par nécessité. On a remarqué que les braves de ces nations ont une tenacité de valeur qui ne le céde à aucune autre; et la défense opiniâtre des forts de Naples l'a sur-tout prouvé. Il est vrai que les révoltes et les pillages qui marchent à leur suite, eussent dévasté ces pays; mais pour y être resté, ont-ils été moins ensanglantés? et d'ailleurs, en serrant son cœur du triple airain de la politique, en violentant l'expérience pour qu'elle se découvre toute entière, on ne voit que trop que les contrées tourmentées par des divisions morales, n'en ont vu la fin, et n'ont acquis la tranquillité, ou un nouvel ordre

de choses, que purifiées par le feu de la guerre civile. Les communes se fatiguent d'être instrumens et de pâtir à leur tour; les nobles se lassent de solder, et de n'en retirer d'autre profit que de s'être épuisés pour ce qu'ils appellent des ingrats, et de voir d'autres nobles à leur place; la classe des faux philosophes, la secte des mauvais prêtres, exclusives dans l'adversité, intolérantes dans la domination, consentent enfin à des sacrifices de part et d'autre. La liqueur généreuse qui nage entre la lie et les fumées, reprend son équilibre et sa pureté, et l'opinion générale n'est plus qu'à saisir; car elle est disposée à se laisser mouler, comme ces pâtes molles dont on fait des pierres dures imitant l'antique.

Ce corps d'armée (vingt-cinq mille combattans méritent ce nom), se fût replié sur Ancône, et se fût encore alimenté dans une marche de cent dix milles. Le supposant arrivé avec trente mille hommes, il s'accroissoit de la division Monnier, plus forte d'officiers que de soldats (ils eussent servi à régulariser et à conduire les Napolitains et les Romains) il eût marché sur toutes les révoltes; il eût joint et rempli les vides qui se

trouvoient entre Macdonald, Moreau et son aile droite ; il eût couvert la rive méridionale du Pô ; il eût défendu la Polésine que ce fleuve arrose, et toute la côte adriatique depuis Commacchio jusqu'à l'embouchure du Tronte. Arrivé plutôt ou plus tard, il eût soutenu la citadelle de Ferrare, ou raffermi les murs de Mantoue ; et peut-être n'eussions-nous pas été forcés d'élever des monumens douloureux sur les bords de la Trébia, et dans les champs de Novi.

Tel étoit le rêve que je formai, et qui n'a cessé d'occuper ma pensée jusqu'au siége d'Ancône. J'en parlai au général, il ne le trouva pas hors de sens. Mais un autre système de salut prévaloit dans Rome.

CHAPITRE XXI.

Plaintes à Rome contre le général Monnier; Observations. — Retour de l'escadre ennemie dans les eaux du département du Métaure. — Les insurgés cisalpins s'emparent de Pésaro, échouent devant Fano; soulèvement des cantons voisins. — Nouveaux murmures à Ancône, la veille d'une expédition. — Le général cisalpin Pino demande à marcher. — Attaque de Pésaro. — Retraite des Français sans être entamés : le général Pino reprend Yesi sur Lahoz et Cellini, chefs de brigands.

Si j'avois un mot qui rendit le *bifurcatum* des latins, j'exprimerois comment on faisoit donner à Paris l'ordre d'évacuer les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia, c'est-à-dire de les ouvrir aux ennemis; et comment à cette même époque, et dans le

temps où le Musone et le Tronte couvoient leurs révoltes, on indisposoit le général de l'armée de Rome, afin de faire cesser l'état de siége de ces départemens, c'est-à-dire encore, pour les faire livrer à des autorités civiles ignorantes, et pour la plupart favorables aux insurrections.

Cette intrigue-branche avoit été dirigée comme toutes les grandes intrigues : semblables à des lianes ténuiles, elles filent d'abord le long de l'écorce, gagnent le sommet, en redescendent, remontent de proche en proche, et finissent par enfermer la vérité dans une forêt impénétrable au jour. Le consulat romain, plus malheureux que le Directoire exécutif de France, s'étoit laissé surprendre par de belles paroles et d'officieux conseils. Il vouloit remettre les rênes du Tronte et du Musone à des mains civiles, dégagées de toute direction militaire ; il s'appuyoit sur des vexations non vérifiées de quelques commandans de place, et qui, l'eussent-elles été, ne méritoient qu'une destitution, et non l'abandon des mesures salvatrices de l'ordre, aux adroits mesureurs du désordre.

Le général de l'armée de Rome, sans

pourtant accéder à la levée de l'état de siége, adressa des reproches au général, alors qu'il venoit de terrasser l'insurrection dans des départemens que l'on représentoit comme si disposés à se conduire d'eux-mêmes. Il se hâta d'en prouver l'injustice, en se préparant à de nouveaux combats.

Dans la crainte que l'intrigue se rendit inattaquable, j'adressai à l'ambassadeur quelques réflexions.

« Il étoit bien possible qu'il se fût commis quelqu'abus. Mais comment avec si peu de troupes, par des communications si souvent embarrassées, et sur des points si éloignés du centre, le général eût-il pu exercer une vigilance exacte ? »

» Il étoit bon de l'en avertir pour y mettre ordre et non pour inquiéter sa responsabilité. »

« Le général Garnier pressoit de nommer individuellement ceux qui agitoient les administrations.... Mais ignoroit-on, quand on se mêle de régir, comme il est difficile de surprendre la malveillance en travail? La révolte parcouroit le pays en charriots couverts armés de faulx; ses conducteurs étoient cachés au-dedans; les administrateurs et les

juges en fournissoient les bêtes de trait : c'étoit une vérité constante.... Ne pas y croire, c'étoit exposer les départemens romains adriatiques à une insurrection générale, et Rome par contre-coup. Que deviendroit le gouvernement consulaire et l'armée française qui, toute foible qu'elle fût, le protégeoit encore, si, cédant aux suggestions perfides, on accabloit de dégoûts un général qui jouissoit de la confiance du soldat et de celle de toutes les personnes affectionnées ou attachées à la cause? Le nom de Lahoz qui s'étoit si amèrement plaint du général Montrichard, de ce Lahoz qui osa, de sa plume infame, tracer ces mots sur la dernière pierre de la route qu'il abandonnoit, *le réveil des républicains approche!* Ce nom, dis-je, que l'on crut si pur, si infortuné, n'étoit-il pas irrévocablement inscrit sur le nécrologe de la trahison?... Cependant son apparence de civisme excusoit le doute de sa désertion, bien davantage que les assurances qu'auroient pu donner du leur, au consulat de Rome, des agens offerts par l'astuce, présentés par l'esprit de famille, et reçus par la précipitation et le besoin, lesquels n'avoient encore marqué dans leurs discours, leurs

actes et leurs temporisations, que par la flagornerie, la bassesse, l'isolement, et par la haine la plus prononcée, ou l'indifférence la plus blâmable envers la chose publique. »

Telles étoient les réflexions que je passai à l'ambassadeur. « Vous vous étonnez, lui disais-je, qu'au Luxembourg on ait brusqué une mesure que nous seuls pouvions combiner sur les lieux.... Comment le Quirinal peut-il croire ses délégués si dévoués et si irréprochables, quand les rapports multipliés de notre police directe et inverse, coïncident à nous les montrer comme des ennemis dangereux ?... A des distances considérables et dans les temps orageux, l'autorité supérieure devroit un peu se reposer sur ses sentinelles avancées et sur des timonniers éprouvés. A l'armée, on ne choisit point légèrement les commandans d'avant-garde et des flancs. Nommés, agissans, victorieux et sauveurs, que penseriez-vous d'un général en chef qui viendroit, avec des reproches, enchaîner leur activité et paralyser leur audace, parce que dans leurs colonnes il s'est caché quelques pillards ? »

La flotte turco-russe n'avoit abandonné nos côtes que pour se refaire à Venise, et prendre

prendre les ordres du général Souwarow. Le sur-lendemain de l'assaut et de la prise d'Ascoli (le 18 prairial), forte de quatre vaisseaux moscovites, quatre vaisseaux et deux chébecks ottomans, elle se fit voir aux rivages du Métaure, et remit tout ce pays en incandescence. Le 19, les insurgés cisalpins se logèrent dans la ville de Pésaro dont ils firent leur place de sûreté. Le 20, ils osèrent attaquer Fano, où une poignée de braves du 3.e bataillon de la 55.e, leur fit une chaude réception et les reconduisit, la baïonnette aux reins, jusqu'à mi-chemin de Pésaro. Néanmoins la petite ville de Mondolphe se mit en pleine insurrection; les cantons voisins de Monte-Albodo, Corinaldo, Monte-Carotto suivirent à l'envi cet exemple; et Fano, malgré sa dernière résistance, malgré le souvenir récent du châtiment de ses agitateurs, s'ébranloit encore, mais dans le mystère, à la vue de l'escadre. C'est ici que doivent se juger, et l'à propos de l'ordre donné d'évacuer et de brûler le port d'Ancône, et la pertinacité des reproches faits au guerrier chargé de sa défense; Monnier en oublia l'injustice et l'amertume, il se prépara à une expédition.

13

« Veut-il nous perdre, disoient certains in-
» dividus toujours faciles aux impressions
» du méchant et aux tourmens de leur
» sombre imagination? Il va encore enlever
» les vieilles bandes; l'escadre peut, dans son
» absence, faire une descente, et nous n'au-
» rons que des conscrits.... » Ces murmures étoient accueillis avec avidité par l'ennemi intérieur, avec consolation par les lâches, amis du grand nombre; avec éloge par les femmes des dépôts, par quelques militaires mariés, et par certains hommes embarrassés d'un pécule *castrense.* C'est lorsqu'on est témoin de ces mécontentemens, qu'on en sent à-la-fois l'injustice et le danger et que l'on gémit de voir sous les manipules, tant de militaires mariés, tant de femmes, d'enfans, d'estropiés, d'infirmes et de vieillards; tant de bagages; tant de sentimens et d'intérêts divers, déliant le faisceau des vertus militaires; — mais on se rassure, quand, aux premier coup de tambour, ces causeries, ces criailleries, ces commérages sont étouffés; quand à la voix de Monnier, les mécontens, les clabaudeurs et les mutins quittent les groupes pour l'assemblée, et les cafés pour l'arène; quand un général las de l'oubli et

indigné du soupçon , quand Pino vient demander à participer à l'expédition ; quand il sort de sa poitrine oppressée le panache d'honneur ; quand Monnier donne pour chef aux Cisalpins , ce héros malheureux et fidèle ; quand ils jurent tous ensemble de mourir pour la liberté !

On part d'Ancône (13) et l'on attaque Pésaro. Cette ville à de bonnes murailles et un fossé large et profond. Des officiers autrichiens y avoient disposé de nombreuses pièces sur les remparts , et commandoient à sa défense. Elle n'avoit pas moins de six mille révoltés en armes , et comptant sur l'appui de la flotte et l'intervention du pays plat et de la montagne. Le planisphère qui l'entoure , à l'exception de quelques maisons éparses sur les glacis , découvroit entièrement aux assiégés la colonne qui s'en approchoit. Malgré ce désavantage , on ne s'arrêta qu'à trois cent pas , les tirailleurs s'éparpillèrent , des feux de ploton en imposèrent , des batteries jouèrent à peine assises, et la mitraille nettoya les parapets. Le général Lucotte commandant la droite , Brilla par l'audace et le talent. Monnier , du centre qu'il occupoit, ordonnoit, engageoit,

poussoit, précipitoit, surmontant toujours un obstacle et renversant à chaque mot, à chaque pas, un nouveau péril. Le général Pino ne se trouvoit jamais assez près de la mort. *Il la cherchoit*, dit le cit. Girard (14) *; mais le génie de la liberté le conserva pour la gloire et l'affranchissement de son pays ; mais le général Monnier, en l'associant aux glorieux travaux de la division d'Ancône, savoit bien que sa grande ame n'avoit jamais connu les projets du traître et ambitieux Lahoz.*

Ces trois chefs constamment placés sur le front le plus avancé de l'attaque, voyoient déjà la défense s'amollir. L'artillerie française, par sa précision et sa fréquence à frapper au même but, fesoit déjà retentir les échos, de ces sons mugissans qui indiquent l'écroulement prochain des murs et le bris des portes. Après six heures d'un tir épouvantable, une demie heure encore.... et la rebelle Pizaure servoit de lit au torrent impétueux de la victoire.

Mais on aperçoit, en arrière, des nuées de poussière au milieu desquelles flottent de nombreux étendards : ce sont les bannières des paroisses d'alentour. A leurs cris, ce

sont des animaux féroces ; à leurs chefs en surplis, ce sont des croisés, — il faut lever le siége, on n'a plus de cartouches et de mitraille que pour s'ouvrir un passage; on le tente, il est franchi. Respectée par les assiégés surpris, redoutable au fanatisme armé, nombreux et rugissant, la colonne se retire sans être entamée ; car on ne doit point compter, dans une attaque si longue et dans une retraite si chaude, six tués et vingt blessés.

Le général apprend que les brigands, au nombre de 800, ont surpris la ville d'Yesi, s'y sont logés et s'y fortifient. Lahoz et Cellini, chef subalterne, y sont. Qui opposer à Lahoz ? . . . Pino. Sur qui mieux compter pour le vaincre ? sur Pino. Le général le charge de ce coup de main. Yesi attaquée sur deux points est prise par un double assaut : Cellini fuit, Lahoz échappe, tandis que leurs aveugles adhérens tombent sous le fer impitoyable ; les rues sont encombrées de morts, les gémissemens des blessés suspendent à peine les rapides élans de l'extermination. La 16.e légère et la 3.e légion Romaine montrèrent une intrépidité surnaturelle. Tels étoient les Gaulois et les fils

du Capitole, quand ils attaquoient en semble et les murs et les dieux d'une nation superstitieuse et farouche.

Le général reprit le chemin d'Ancône. Chargé de conserver un édifice pourri dans ses fondemens, à peine en relevoit-il un côté, que l'autre menaçoit ruine. C'est avec de la vigilance, du caractère et de l'intrépidité, qu'on mérite d'en sortir sauf, lorsqu'il n'est plus possible d'y rester sans en être écrasé.

CHAPITRE XXII.

La ville de Fano attaquée par les insurgés, les Turcs, les Russes et les Esclavons. — Chevalier, commandant la garnison, l'évacue de nuit. — Conduite des libérateurs. — Comparaison des Français et des Barbares. — Progrès de l'insurrection. — La ville de la Santa-Casa tente d'y résister. — Attaque et belle défense de Sinigallia; retraite sur Fiumégino.

Alors que l'on prenoit la ville d'Yesi et que par ce coup de tourmente, on balayoit la plaine féconde qui l'environne, les insurgés de Pésaro encouragés par un débarquement de l'escadre turco-russe, et par 600 esclavons vomis des bouches de Cataro (15), fondoient sur Fano. Ils l'attaquèrent avec furie, mais sans succès, pendant toute une journée.

Il étoit impossible, avec une foible garni-

son, avec la population Fanoise qui n'étoit immobile que dans l'attente des chances, de ne pas prévoir qu'on seroit enlevé le lendemain dès la pointe du jour. Chevalier, capitaine de la 55.e avoit ordre de ne pas compromettre son monde inutilement, et de se replier au besoin sur Sinigallia.

Profitant du sommeil des assiégeans et des bourgeois, il opéra sa retraite sans bruit. Il étoit rendu au point de ralliement, que les citadins et leurs bons amis du dehors dormoient encore. Au jour, l'étonnement et la jubilation des Fanois furent extrêmes. On ouvrit les portes aux libérateurs esclavons, aux libérateurs moscovites, aux libérateurs ottomans : à ceux-ci, se joignirent encore dans des intentions aussi pures, des libérateurs de Montdolphe et St.-Constance, de la Pergola et des paroisses d'alentour; les autels libérateurs du genre humain fumèrent de l'encens de la reconnoissance : et au nom de la madone libératrice, Fano fut saccagée!

Non-seulement on pilla les familles notées de ce qu'on appelle à la Chine même, *le jacobinisme* (16); mais encore on délivra, on affranchit, on embrassa de cette manière

expéditive, quelques-uns de ceux que partout on qualifie de *pensant bien*. Dans un transport de publique allégresse, lorsque l'on jette la faïance et les verres par les fenêtres, regarde-t-on à quelques porcelaines que l'on brise, et à quelques coupes d'argent que l'on met en poche?

Les Français conquérant l'Italie, avoient ennobli leur conquête, en s'emparant des chefs-d'œuvre des arts : les barbares, en y mettant le pied, les mutilèrent et se réservèrent les verroux, les serrures et les bronzes. Les premiers roulèrent avec respect les tableaux des grands maîtres : les Turcs frappant de leur cimeterre impie, les Rubens, et les Corrèges, en amoncelèrent les cadres dans leurs vaisseaux, pour en orner les enseignes des marchands de Constantinople!

Ainsi en très-peu de temps, on avoit vu presque se toucher, et les mœurs féroces et sauvages du treizième siècle, et les mœurs éclatantes du dix-huitième. Ainsi l'empire des lumières peut être englouti fortuitement par un déluge de barbares. . . non : l'imprimerie est en Amérique.

Pendant que le sac de Fano se faisoit, la

Solfatare de la rebellion prenoit feu dans notre midi : qu'on me passe cette expression. Nous étions isolés de toute l'Italie. Sa flamme gagnoit avec rapidité Macérata, Récanati, Castel-Fidardo et le reste du pays. Le croiroit-on ?... La célèbre Lorete, ouverte de tous côtés, avoit tenté d'échapper à cette épidémie générale.

N'appliquez pas aux Loretains la pensée de Palengen : *Deme autem Lucrum, superos et sacra negabunt.* Depuis Boniface VIII, qui leur avoit confié le dépôt des anges (17), en donnant au triste univers le jubilé, ils ne vivoient que des amulettes qu'ils fabriquoient. Les pélerins accourant de tous les côtés de l'Europe pour creuser, de leurs genoux, les marbres saints de la chapelle miraculeuse, avoient disparu depuis l'arrivée des François; et la cessation des pieuses caravanes avoit ruiné les marchands de la virginale cité. Les Anglais ne pouvoient plus, comme sous la papauté, jeter l'ancre sous sa montagne, et charger leurs vaisseaux de chapelets et d'agnus, qu'ils alloient, au Mexique et au Brésil, échanger pour de l'or et des diamans. Les Loretains, malgré des pertes aussi fatales à leur commerce, malgré l'ex-

patriation de leur palladium, aimèrent la liberté; et ce ne fut qu'à une force majeure qu'ils cédèrent. Doctes, qui rendez compte de tout, expliquez cette singularité. L'on me dit bien que lorsque l'on voit les choses de trop près.... Taisez-vous, impie.

La sainte ligue, après avoir pris trois jours pour se défatiguer dans Fano et se recruter avec l'escadre, marcha le 30 prairial sur Sinigallia dont les portes furent bientôt brisées à coups de canon. Les paysans s'y précipitèrent avec une furie qu'on ne peut rendre : nos boulets frappant dans une masse resserrée comme l'entoisé d'un chemin, ne la renversoient toute entière que pour en culbuter de nouvelles. Cette rage n'étoit point naturelle de la part de contadins inexercés.... sans doute. Mais là, comme par-tout, dans cette guerre qui a ressuscité le fanatisme religieux, on avoit persuadé que les morts se leveroient dans trois jours. Le 3.eme bataillon de la 8.eme légère se battit de maison en maison, de rue en rue. Il fit face à toutes les irruptions que tentèrent les marins de la ville, armés contre lui. Il cédoit avec sang-froid, chargeoit avec audace. On rétrogradoit, sans doute; mais

sur le vide, s'élevoit bientôt entre les assaillans et les assaillis, un mur de morts et de mourans. Déesse de la paix, as-tu besoin de ces holocaustes? et pourquoi ne reviens-tu jamais sur la terre désolée, que portée par une mer de sang?

Le carnage dura cinq heures au-dedans de la ville, avec l'acharnement le plus opiniâtre d'un côté, et le sang-froid le plus meurtrier de l'autre. Ce combat, plus près de la France, eût retenti dans tous les lycées; il fut ignoré, ainsi que tant de faits-d'armes illustres qui se sont passés loin du théâtre national. C'est au gouvernement à s'en instruire et à nous les apprendre, en les frappant sur le bronze.

La garnison française avoit atteint la porte qui lui ouvroit retraite sur Fiumégino; mais elle étoit angustiée dans ce défilé nécessaire à franchir, chargée de front, et menacée en queue par une multitude de paysans qui l'attendoient en dehors. Elle se divisa; partie fit feu sur la ville, partie chargea les contadins à la baïonnette; et, par cette double manœuvre, le bataillon se dégagea et gagna la campagne, non sans être vivement inquiété dans sa route jusqu'à Fiumégino.

Le lecteur verra sur la carte des opérations militaires de la division de l'Adriatique, tout le terrain qu'elle avoit perdu ; elle étoit concentrée dans un quart de cercle, dont la rivière d'Egino et le fleuve Musone formoient les côtés. L'arc décrivoit à peine dix milles au-delà d'Ancône ; et de la manière dont l'ennemi l'avoit resserré depuis une décade, on devoit s'attendre à le voir racourcir encore. Le belliqueux taureau lancé par une meute affamée et conduite par d'adroits piqueurs, rouloit dans le sang et la poussière : mais sa tête, encore fumante de valeur, s'élevoit de l'arène et faisoit frémir ses dogues acharnés. Les flammes rouges déployées sur Lorette et Sinigallia, allumoient ses yeux étincelans ; de ses cornes superbes, il mesuroit ses adversaires nombreux, et de ses larges pieds, il martelloit la terre. L'ennemi qui l'environnoit et ne le pressoit pas, surpris de tant de résistance, souhaita quelquefois sa victoire.

CHAPITRE XXIII.

Horreurs commises à Sinigallia. — 260 Juifs sinigallois jetés à Ancône sur un navire pourri et faisant eau. — Vive impression que fait ce tableau sur le peuple; secours apportés, asile donné par les Juifs à leurs frères, larmes du Cardinal-évêque, effets de l'indignation. — Attaque de la gauche des insurgés; Lorete et Castel-Fidardo prises de vive force. — L'ennemi perd 200 hommes, 2 drapeaux et son artillerie; il est débusqué de devant Osimo. — L'escadre turco-russe appareille vers l'entrée du golfe: le Général se porte aussitôt sur Sinigallia et Fano qu'il trouve évacuées: misère et douleur de ces villes, grandeur d'ame de nos guerriers.

Le sac de Sinigallia fut encore plus déplorable que celui de Fano. On fit la re-

cherche la plus exacte des citoyens soupçonnés d'attachement aux Français ; ceux que l'on découvrit furent égorgés : leur crime fut célère, leur mort peu douloureuse. La superbe maison de mon agent Consolini, en moins de deux heures ressembla à une ruine.

Mais ce fut au quartier des Hébreux que se rassemblèrent toutes les démences et tous les forfaits. On leur arracha la barbe ; on réinventa des tortures ; on en précipita du haut des combles ; on les recevoit sur la pointe des piques, des baïonnettes et des coutelas...... Leurs épouses furent forcées aux plus horribles embrassemens. Le viol des vierges par les Ottomans avoit le type sanglant d'un assassinat inoui que je ne puis décrire...... Et l'antique parvis du temple chrétien, la synagogue refoulée d'enfans de tout sexe et de tout âge, d'innocens que les tribus les plus barbares couvrirent en tous les temps de leurs boucliers, étoit polluée par des massacres hérodiens et les abominations de Gomorrhe.

Et c'étoit des chrétiens qui avoient conduits les Turcs ! et c'étoit des dames de haut parage qui applaudissoient à ces horribles

scènes ! Et des dépositaires de ce que la terre a de divin, et de ce que l'humanité dédaignée a de plus consolant, chantoient avec transports : *Les cieux sont pleins de votre gloire.*

Le lendemain, tous les Hébreux jetés sur une carcasse de navire faisant eau, furent envoyés à Ancône. Je ne sais si ce fut le raffinement de la barbarie, ou la compassion de quelques cœurs généreux, ou le dessein de glacer nos courages, qui suggéra l'idée de cette cargaison d'êtres à demi-nus, grelottans de terreur et de froid, et dont quelques-uns, excédés de coups et brisés de de douleur, expirèrent avant de toucher le rivage.

J'ai vu ce tableau, et je le vois toujours! Blottis pêle-mêle sur le pont du vaisseau, regardant en arrière, quoique sauvés dans le port; le hâve des uns, le pensif des autres; ces faces meurtries et saignantes; ces vêtemens lacérés par des mains que l'on sembloit voir déchirer encore leurs tristes lambeaux; ces groupes de familles flétries; ces gémissemens de la maternité; ces vagissemens plaintifs de l'enfance ayant perdu le sein nourricier; cette honte silencieuse des

vierges

vierges profanées ; ces lèvres livides et tremblottantes des vieillards qui prient ; cet à-parté solitaire d'un muet désespoir, au milieu de cris si perçans et de douleurs si attendrissantes........... et le ciel frappé d'une clarté sombre, pressant la mer écumeuse de nuées épaisses et funèbres ; et ces triples rangs de spectateurs attentifs et agités ; et le soleil obscurci qui éclaire, de quelques rayons tachetés de pourpre, les parties les plus déchirantes de cet affreux spectacle.... Ah ! quel est l'homme qui n'éprouve pas du moins quelque gêne, à l'aspect de tant de calamités !

Les juifs d'Ancône s'empressèrent de venir au secours de leurs frères ; ils leur avoient apporté des vêtemens et des consolations. La première scène fut celle de l'horreur générale ; elle fut bientôt adoucie par des pleurs. Les infortunés furent conduits *au Ghetto*, entre deux haies de spectateurs ; et je dois le dire, ce peuple, enseigné à la haine de tout culte qui n'est pas le sien, ne vit dans les juifs que des hommes. Il seroit si facile de nous réconcilier tous... ! Le cardinal évêque, le caduque Ranucci, écoutant le récit de ces maux, versa des larmes. Oh ! que ces larmes

sont touchantes.... Elles ravivèrent les précieuses couleurs d'un tableau presque effacé. — Honorons la mémoire de ce pontife ; que la philosophie, lui ouvrant son Elysée, élève un cype sur sa tombe, et que l'humanité y grave : *Sous la pourpre romaine, un cœur sensible a palpité.*

Les opérations militaires que je vais faire ressortir, durent leur célérité et leur succès à l'indignation profonde qu'avoit excitée la vue des victimes du sac de Sinigallia. On vit des Italiens jusqu'alors engourdis, courir aux armes et choisir le drapeau le plus déchiré; la garde nationale prit du ressort et de l'activité, et chacun ne connut désormais que la nécessité de se réunir et de s'entendre, pour résister au sort qui menaçoit Ancône. Le général, attentif à recueillir et à fortifier ces dispositions, mesura ses moyens et combina ses forces. Les corps étoient disséminés à Macérata, dans le Tronte et sur d'autres points éloignés. Ces bras trop étendus laissoient le cœur sans défense; il les replia pour frapper des coups plus sûrs. Il parut se resserrer dans un cercle étroit ; les ennemis crurent qu'il s'enfermoit dans la ville d'Ancône, et c'est ce qui les trompa. De Reca-

nati, de Lorete et de Castel-Fidardo, ils menacèrent nos positions de Camurano et d'Osimo. Le général, en faisant établir à tout événement une redoute sur Montagnole, et un camp retranché à Fiumégino pour en barrer le pont, amena les insurgés de sa gauche sur le terrain où il vouloit les placer. Lorsqu'ils s'y furent encaissés par la tête, il en fit entrer le reste par des inquiétudes semées sur leurs flancs, et par des attaques dirigées sur leur queue; dès qu'il vit l'instant favorable, il les fit charger par le général Pino, avec des troupes de la 16.e des Cisalpins, et la 3.e légion romaine : le même choc qui les frappa, les culbuta bien au-delà de Lorete et de Castel-Fidardo. Que l'on se figure la foudre ravageant la plaine, brisant les portes de deux villes, et ne cessant, loin d'elles, de renverser et de réduire en poudre. Quelques hussards forcèrent seuls le pont du Musone : point de prisonniers, grand carnage, déroute complète! Les insurgés perdirent environ deux cents hommes, deux drapeaux et deux pièces de canon (18).

Ils s'étoient ralliés à Filotrano, couverts par deux rivières, dont l'une se jette à l'est dans le Musone. Deux jours après leur dé-

faite, ils se présentèrent au nombre de quinze à dix-huit cents devant Osimo, jolie petite ville qui n'est qu'à quinze milles d'Ancône; mais une garnison de quatre-vingts hommes de la 16.e les amusa jusqu'à ce qu'une colonne, partie de Monte-Sicuro, aux ordres du chef de bataillon Pontavice, se portant sur leur flanc gauche, s'y fût vivement attaché et les eût forcés de se reployer précipitamment et dans le plus grand désordre (19).

Sa gauche aussi promptement nettoyée, le général se porta sur sa droite. On ne sut pourquoi, le 4 messidor, l'escadre turco-russe évacua Sinigallia; elle fit signal de départ à ceux de ses vaisseaux mouillés devant Ancône, appareilla et se dirigea au sud.

L'armée d'Italie avoit-elle remporté une victoire?... Bologne revoyoit-elle ses amis?... Et les barbares souillés de meurtres et gorgés de butin, s'éloignoient-ils enfin de la belle Italie?... On rêvoit en espérances; mais ce qui causa un allégement progressif et une joie délicieuse, ce fut de suivre constamment ces coupables vaisseaux voguant fièrement en file, emportant bientôt avec eux les traces de leurs sillages et l'effroi de

leurs pavillons, vus quelques heures après comme de frêles balises marquant à peine la courbure de la terre, et échappant tout-à-coup à l'horizon.

Le général se porta au même instant sur Sinigallia. Les insurgés abandonnés à eux-mêmes, devinrent lâches, de cruels qu'ils étoient; ils évacuèrent avec tant de hâte, qu'ils laissèrent deux pièces de 36 sans les enclouer. On a quelquefois bon marché des brigands; mais à force de les chasser et de les battre, on à le malheur d'en avoir fait des soldats.

Avant d'entrer dans la ville, nos troupes ne parloient que de la mettre à feu et à sang; mais quand elles virent ses places solitaires, ses édifices saccagés, le feu consumant le reste de ses toits, des cadavres délaissés au coin des bornes, et desquels les hurlemens des chiens sembloient réclamer la sépulture; le sang marqué sur les portes, ou par des mains violatrices, ou par des doigts que le désespoir y avoit cramponnés; quand cette population naguères si opulente, et de son industrie maritime et de son marché annuel (20), s'offrit avec les haillons de la misère devant elles; quand ses magistrats abattus, et ses

puissans détrompés et ses prophètes humiliés se jetèrent aux pieds du général, en implorant miséricorde.... O compassion céleste ! tu amollis les cœurs des guerriers, tu ouvris leurs bras au pardon, ils laissèrent tomber leurs armes ! Ces infortunés étoient affoiblis par la faim : le soldat partagea ses distributions. Ils étoit nus : les sacs du soldat furent ouverts. Ils craignoient la mort : la consolation leur vint du soldat. On donnoit en français, on remercioit en italien, mais l'on s'entendit ! ainsi la bonne mère, à la rougeur, aux cris, aux petits gestes du nourrisson, comprend ses besoins et sa reconnoissance. La langue primitive et universelle fut retrouvée dans ce jour de pitié et d'horreur, de repentir et d'humanité.

Le lendemain le général se porta sur Fano avec le 3.e bataillon de la 8.e, des détachemens de la 16.e et de la 62.e, les cisalpins, les hussards volontaires et les dragons romains. Cette ville fut attaquée sur deux points; les insurgens en furent repoussés avec perte, et leur chef nommé *Capuci*, fut tué en caracollant sur un superbe cheval. Le général me faisant part de cette affaire le jour même, je la publiai au même instant. Voici sa lettre :

« Tout cède à notre approche, mon cher » consul ! les brigands sont épouvantés, les » chefs déconcertés. Sinigallia a reçu une le» çon qui inspireroit de l'énergie à tout autre » peuple. Le fameux Lahoz, fuyant de Sini» gallia, a été arrêté à Pésaro par ses nou» veaux amis. Je vais faire canonner par mer » cette ville coupable ; je poursuis les bri» gands sur Fossombrune ; je les prends au » demi-cercle ; j'en débarrasserai les dépar» temens.

» La flottille républicaine a pris trois barques » chargées de brigands et de butin qu'ils » avoient fait à Sinigallia. — On m'assure » qu'on se bat vigoureusement à Bologne ; » nous n'aurons pas cessé d'être la grande » nation !

» Je réorganise sur mon passage le sys» tème républicain. Combien je rencontre » d'hommes coupables et d'hommes pusilla» nimes (21) ! »

La publication de cette lettre répandit l'alégresse dans toutes les familles patriotes de la ville d'Ancône. On chanta, on improvisa, on illumina le théâtre.... C'est bien ! mais que le canon gronde.... Chut.

La ville de Fano étoit aussi malheureuse

que celle de Sinigallia. Les Turcs avoient emmené les pêcheurs, enchaîné les patriotes à fond de calle, et jeté dans les entreponts des enfans ravis à leurs parens, des jeunes personnes enlevées à la faveur des ténèbres, et des dames qui s'étoient rendues sur leurs vaisseaux dans l'espérance d'un bal. — N'initions pas dans nos ménages, dans la confiance domestique, dans un pudique bercail, ceux dont les mœurs et les opinions nous sont trop ou trop peu connues : cela se dit sans cesse, personne ne se corrige, et tout le monde se plaint.

Cinq jours vont se suivre sans avoir des nouvelles de la colonne; qu'on n'en soit point en peine.... Jetons un coup-d'œil sur la Toscane et notre grande armée.

CHAPITRE XXIV.

Notre situation en Toscane et en Italie ; espoir d'une grande bataille près de Plaisance. — Flottes française et anglaise. — De la République romaine.

Le 23 du mois précédent j'avois instruit le général Gauthier commandant à Florence, de la position affligeante où nous nous trouvions ; je l'invitois à opérer un mouvement sur Arezzo pour nous dégager ; je le conjurois de nous envoyer du renfort et des canonniers sur-tout.... Il me marqua n'avoir aucun moyen disponible.

Le géneral en chef de l'armée de Naples avoit, à son arrivée, extrait de sa division, troupes, artillerie et grande partie de ses autres moyens. Livourne n'étoit gardée que par une foible garnison ; deux à trois cent estropiés faisoient le service à Lucques ; toute la côte depuis Via-Reggio jusqu'au golfe de la Spezzia, étoit entièrement aban-

donnée ; la capitale de l'Etrurie n'étoit contenue que par quelques conscrits et des convalescens. Avec une poignée de soldats fatigués, le général Gauthier étoit forcé de surveiller Florence, de tenir des détachemens sur les routes inquiétées par les Arétins; leur audace s'étoit accrue de ce qu'à l'approche de l'armée de Naples, on n'avoit pas marché sur eux. Ils se portoient dans les communes les plus riches, enlevoient l'argent, les denrées et les bestiaux, et commettoient toute sorte d'horreurs. Enhardis par quelques succès sur des postes avancés, ils venoient jusque sous les murs de Florence et de Sienne qui tenoit encore. Quatre mille paysans avoient attaqués Cortone dont la petite garnison, après quelques heures de résistance, avoit été obligée de se replier sur Péruggia; de sorte que la communication de Florence avec Rome étoit entièrement coupée. Une bataille gagnée, les révoltés d'Arezzo et de la République romaine étoient anéantis, perdus..... l'honneur des armes françaises étoit compromis sur tous les points de l'Italie.

Nous avions de l'espoir. Le général Macdonald avoit battu l'avant-garde ennemie sous

Modène le 24 prairial; il étoit maître de Reggio, Parme et Borgo S.-Domino. Dans cette affaire, nous avions tué ou blessé deux mille hommes et pris autant, avec douze pièces de canon et trois drapeaux.

On annonçoit à Florence qu'il y auroit le 30 ou le lendemain, une bataille décisive devant Plaisance. Nous y avions quarante mille combattans et l'ennemi n'en avoit que quinze mille (mandoit le général en chef au général Gauthier); si l'issue de cette bataille étoit à notre avantage, l'ennemi ne pouvoit garder le Pô; il étoit forcé de se retirer derrière le Mincio; le déblocus de Mantoue qui en étoit une suite nécessaire, renforçoit l'armée de huit à dix mille soldats.

Le 27, le général en chef de l'armée d'Italie devoit passer la Scrivia sur les hauteurs de Novi, et le 28, opérer sa jonction avec l'armée de Naples par Voghéra. Si cette jonction s'effectuoit, l'ennemi ne pouvoit plus tenir en Lombardie.

Notre flotte, forte de 24 vaisseaux de ligne et de 14 frégates, avoit levé l'ancre de Vado pour aller présenter le combat à 19 vaisseaux et à 10 frégates anglaises, croisant

audacieusement devant le port de Toulon. Le succès présumé d'une bataille navale devoit contribuer à améliorer notre position en Italie, sur-tout si les pavillons Espagnols qui avoient passé le détroit, arrivoient à temps pour partager la gloire des nôtres.

Le général Gauthier finissoit par me dire : *Je suis réduis ici à* 500 *hommes de garnison, je paie d'audace ; sans troupes, je fais bonne contenance. Si je quittois, le reste de la Toscane se révolteroit, et votre situation n'en deviendroit que plus fâcheuse. Je vous prie de trouver bon que cette lettre soit commune à vous et au général Monnier. Sitôt que je saurai l'issue du combat qui doit avoir lieu, je m'empresserai de vous l'annoncer par un courrier sûr* (22). — Il fut désastreux pour nous : c'est la bataille de la Trébia.

Revenons à la République romaine.

Elle étoit toujours inquiétée par les insurgés ; ignorant ce qui se passoit entre les deux grandes armées sur le Pô, ils se comportoient plutôt en brigands qu'en guerriers. Leurs chefs, nobles et prêtres, n'avoient encore acquis aucune connoissance de l'art militaire ; ils savoient fomenter et non agir ;

profiter des mécontentemens et non des mécontens; rassembler sous une bannière et non tenir ferme sous un drapeau. Ils avoient remué dans le département du Circéo ; mais tous les petits combats qui s'y étoient livrés , s'étoient terminés à notre avantage. Et si les communications de Rome avec la Toscane et l'Etat de Naples, étoient interrompues, la garnison de Gaëte que l'on espéroit ravitailler , tenoit avec fermeté : nos troupes quoiqu'éparpillées dans ces quartiers , occupoient les mêmes positions : tout étoit libre jusqu'à Foligno ; la partie de Viterbe et d'Acqua-Pendente jouissoit de quelque tranquillité ; Civita - Vecchia étoit contenu; Rome n'avoit pas éprouvé le plus léger frisson , et sa campagne promettoit la plus riche récolte : placés dans un centre aussi paisible, et comptant alors, au moyen de rapports plus ou moins fidèles, sur des victoires au Rhin, sur un débarquement de troupes à Gênes, sur des escadres espagnoles auxiliaires de notre flotte, sur les prises successives de Modène, de Parme et de Plaisance, achetées par d'heureux combats, et sur la défaite des insurgés dans les départemens Adriatiques, l'autorité française et le

consulat Romain se flattoient (avec quelque fondement) de reprendre de la force en peu de temps, et de renouer avec la France triomphante, les liens presque brisés de la République romaine.

En supposant l'effet de ces espérances, la France n'eût point acheté trop cher des infortunes passagères. Il est bon quelquefois que les grands états, endormis sous le faix des voluptés, soient réveillés au moment où ils vont en être étouffés. Semblables à ces hommes puissans, riches et heureux, ils croient éternels la puissance, la richesse et le bonheur. Les gouvernemens laissent aller, dès que l'orgueil leur dit qu'ils ont tout coordonné sagement, qu'ils ont soumis les chances de l'avenir à la volonté du présent, et que rien ne peut dériver de la ligne qu'ils ont tracée sur la poussière. Mais survient-il un orage.... on a lieu d'espérer aujourd'hui qu'ils ne se fieront plus qu'à leur propre vigilance.

CHAPITRE XXV.

Départ de Fano et arrivée à l'improviste à Fossombrune. — Passage du Fourlo creusé par Annibal, prise de Fabriano de vive force, gorges de la Roussa forcées. — Arrivée à Yési, et rentrée dans la ville d'Ancône.

Le général voulant écraser l'hydre toujours renaissante de la révolte, sortit de Fano et fit semblant de se porter sur Pésaro; mais au lieu d'en suivre le chemin, il tourna brusquement sur Fossombrune où il entra sans résistance (23). Les communes d'alentour s'étoient réunies sur divers points pour secourir Pésaro qu'elles avoient cru qu'il vouloit assiéger. Mais aussitôt qu'elles surent qu'il avoit volté sur Fossombrune, elles se doutèrent qu'il menaçoit Cagli, et se hâtèrent d'aller occuper les crêtes escarpées dominant la gorge qui conduit à cette ville.

Leur nombre et les positions inexpugnables où ils s'étoient retranchés, n'en imposèrent

point au général. Quand il forma l'entreprise d'étouffer l'insurrection dans le Métaure et dans la partie Apennine du Musone, il avoit senti que cette expédition n'étoit pas sans difficulté. Il persista à la poursuivre, en apprenant qu'elle promettoit les pas d'armes les plus périlleux : ce fut dans cette idée qu'il donna un jour de repos à sa colonne.

(24) De Fossombrune au passage de la rivière du Métauro près Gaïfa, la colonne d'expédition ne rencontra aucun obstacle. Comme des feuilles emportées par un vent frais, les insurgés fuyoient devant elle. Leurs coups de fusils hors portée, sembloient dire aux montagnards : *cachez-vous*. La route, encore large, se déployoit mollement de colline en colline; sur leurs pentes s'étendoient de gras pâturages ; le jour étoit beau, et le soldat chantoit.

Arrivés au pied d'un coteau plus roide que les autres, la colonne se serra. On devoit y soupçonner quelqu'embuscade, il étoit couvert de bois. On ne vit cependant que quelques bergers rappelant aux conscripts les douceurs de la vie champêtre, et aux amis de l'Églogue, les chants paisibles des pasteurs.

Ce

Ce n'étoit pas là qu'on étoit attendu.

Du revers de cette élévation, on découvre les monts blanchis du Fourlo. Dans ces Apennins farouches, la nature s'est abandonnée aux chevreuils, aux bouquetins et aux grands végétaux. A l'aspect de leurs crevasses humides, et sur un sentier étroit qui semble y être suspendu, le voyageur marche tremblant, le contrebandier se réjouit, et l'homme libre songe à l'indépendance. C'est au Fourlo que celui qui doit agiter les cités et les plaines, peut apprendre, du silence qui l'environne, à ménager son bruit et à calculer sa marche. C'est là que, méditant sans témoins sur ce chaos apparent, il peut s'instruire à conduire les hommes, et à pétrir un gouvernement. Ce lieu est un des ateliers les plus imposans de la nature.

Pour suivre la marche de la colonne, et compter les probabilités de sa défaite, les insurgés avoient placé des postes et des vigies sur des mamelons avançant sur le chemin. Ils évitèrent de l'inquiéter, persuadés qu'ils étoient, qu'une fois entrée dans le défilé, elle n'en sortiroit plus. On va voir si leurs espérances n'étoient pas fondées.

On ne pénètre dans ces Thermopyles,

que par une ouverture taillée par Annibal, dans un rocher : Vespasien la fit agrandir. Le percé s'élève de six mètres ; sa profondeur est de soixante. De ce caveau ténébreux, sort un chemin où six hommes peuvent à peine marcher de front dans sa plus grande largeur. Sa droite est commandée par une élévation perpendiculaire, écornée dans ses sommets par la vétusté et la chute des arbres et des eaux. Au-dessus de ces dévaloirs, les insurgés avoient entassé des piles de roches ; et cette grêle de pierres, suspendue sur le chemin avec des poutres et des cordes, devoit écraser l'audacieuse colonne.

A la gauche du sentier, est un abîme. Les flots du Cantiano y roulent d'écueils en en écueils ; et ce fleuve, qui a perdu son lit et son repos, cherche vainement une douce pente où défatiguer ses eaux, une molle prairie où les étendre tranquilles. Un rocher aspère, et tout aussi à pic que celui de droite, le comprime, le déchire et le réduit en vapeurs transparentes. Dans ses fissures et sur ses escarpemens, l'ennemi peut sans danger choisir ses victimes. Ses vêtemens sont de la couleur du rocher ; on ne de-

vine sa présence que par le feu de ses amorces.

Il est cependant impossible de s'écarter de ce chemin qui, malgré les grands efforts qui l'ont aligné et creusé, serpente et est très-raboteux. Il aboutit à un rocher triangulaire qui semble barrer le passage, et se présente comme une place d'armes revêtue d'un parapet naturel. C'est la chaîne des rochers de la droite qui forme en cet endroit un coude ; c'est sur ce plateau que le gros des insurgés s'étoit embusqué ; c'étoit là qu'ils préparoient un tombeau à la colonne d'expédition.

A la vue du terrain et des dispositions de l'ennemi, il fut impossible de se défendre d'un mouvement d'irrésolution..... Mais rétrograder, c'eût été donner aux paysans une vertu qu'ils n'avoient point encore acquise, l'audace ; c'eût été ternir une réputation achetée par mille dangers surmontés ; ne pas forcer le Fourlo, c'étoit perdre les trois départemens, Ancône et sa gloire....... D'ailleurs, il eût été presque aussi dangereux de repasser la porte d'Annibal ; un corps nombreux attaquoit assez vigoureusement la réserve, et se grossissoit d'une foule

de paysans, qui, semblables à des troupeaux de chevreuils, sautoient de roche en roche pour prendre part à l'extermination.

Le passage fut décidé. Pino eut l'avant-garde, Lucotte la réserve : du centre, Monnier surveilla l'ensemble.

La charge bat; les tirailleurs s'élancent; la cavalerie, presque toute composée de hussards volontaires, fond au galop; l'infanterie la suit au pas de course; la fusillade ennemie et les bastingages en pierres foudroient le chemin: on court toujours! et les blessés.....? on les emporte; en voici de nouveaux, on les enlève encore! la colonne entière est parvenue sous le rempart naturel derrière lequel les insurgés sont retranchés; on s'y grimpe avec les baïonnettes; on s'y glisse par des sinuosités; on y descend de hauteurs inconnues : l'effroi frappe au cœur les brigands; on les culbute; ils demandent grâce...., pas un ne l'obtient. Le géant de l'Apennin referme ses tombes sur ses propres soldats.

Le Fourlo fut célèbre par le passage d'Annibal; il est monumental par l'intrépidité de la division d'Ancône.

Les témoins éloignés de ce passage jetè-

rent leurs armes, et descendirent dans les hameaux, conseillant l'ordre et l'immobilité. Malgré la diligence de la colonne pour arriver à Cagli, cette ville étoit instruite du combat du Fourlo, et avoit envoyé sa municipalité pour complimenter le général : si les insurgés eussent eu le dessus, la même municipalité leur eût offert les mêmes hommages. La colonne fut traitée avec le respect et les égards qu'inspire la présence d'un vainqueur redouté.

(25) Elle se remit en marche, débusqua de nouveaux brigands des hauteurs de droite et de gauche de Canelli, et fit halte à un mille de la ville de Fabriano. Plus de huit cents de ces fanatiques, joints aux habitans, se préparoient à soutenir un siége ; ils étoient entretenus dans leur frénésie par des prêtres et des capucins ; ceux-ci couroient des autels aux remparts. Le crucifix à la main, ils promettoient le ciel aux combattans ; ils le donnoient aux morts. L'artillerie faisoit brêche, et ils assuroient encore que leurs murs étoient inébranlables ; armés de sabres et transportés de cette fureur qu'on appelle sainte, ils persuadoient ces misérables, en s'exposant les premiers au combat.

La résistance fut terrible pendant deux heures ; elle eût été plus longue, sans la chaude direction que le général Lucotte donna à l'artillerie, et l'ardeur indicible des troupes à monter à l'assaut. Le général Pino prit le centre, les aides-de-camp Girard et Demoly conduisirent la gauche et la droite, et les remparts de *cette ville, coupable foyer de la contre-révolution, furent emportés de vive force.* La porte principale enfoncée, une colonne s'y précipita, tira aux fenêtres pour en imposer, et culbuta les insurgés de rue en rue dont chaque coin fut le théâtre d'un rude combat. L'infanterie s'ouvrit pour donner passage à une charge de cavalerie commandée par le général. Ce fut alors que les insurgés furent saisis d'une terreur panique ; des pelotons entiers se heurtèrent dans le désarroi, ne se reconnurent pas, et s'entretuèrent. Beaucoup manquèrent de jambes et tombèrent sous le glaive ; l'un d'eux, voulant rentrer dans sa maison, se fracassa la tête contre la porte qu'il croyoit ouverte, et fut achevé par vingt balles à bout portant ; sept capucins reçurent la mort en se battant sur la place publique. Le général s'exposa trop ; il se vit

entouré de vingt brigands ; mais pas un n'eut la présence d'esprit de l'ajuster ; ils tomboient en défaillance sous les pieds de son cheval. La déroute devint générale.

Les habitans s'attendoient à une vengeance éclatante.... Il leur fut pardonné. La maison seule de l'agitateur principal, qui se disoit gouverneur pour le pape, fut livrée aux flammes (27) : on y avoit trouvé 1,900 fusils, de la munition, 4,000 cocardes rouges et jaunes, et des barriques pleines de chapelets et d'agnus.

On avoit besoin de repos ! Mais rester un jour à Fabriano, c'étoit perdre le principal avantage qu'on s'étoit promis de cette expédition. Il falloit terrifier par la célérité de la marche, et disloquer l'insurrection par des apparitions inopinées. On n'avoit encore rempli que la moitié de l'objet ; et le Fourlo applani, la ville rebelle châtiée, il restoit encore des palmes bien plus difficiles à cueillir.

A six milles de Fabriano, le chemin se rétrécit et se cordonne sur d'âpres collines ; à mesure qu'elles s'élèvent, il perd de sa largeur, et se borde de précipices. Bientôt il offre à franchir un défilé non moins pé-

rilleux que celui du Fourlo : mais avant d'y entrer, on est ravi par le site le plus pittoresque. La rivière d'Egino coule en ce lieu avec quelque majesté ; resserrée par deux rochers énormes que l'on nomme *les deux frères*, elle est couronnée d'un pont antique qu'ils supportent avec fierté. Pourquoi chaque général n'a-t-il pas, à ses côtés, son ingénieur géographe, son paysagiste, son peintre de batailles ? nous aurions des réputations militaires plus assurées, des expositions de tableaux moins mesquins, des récits moins fabuleux, et des odes dont les Mécènes n'auroient point à rougir.

Le pont de pierre passé, on est engagé dans les gorges de la Roussa. Les brigands, dispersés à Fabriano, y attendoient la colonne. Elle fit halte pour les reconnoître. Le général détacha sur les sommets de la droite et de la gauche deux compagnies d'éclaireurs ; elles gravirent sans être aperçues. Leur fusillade annonça qu'elles étoient arrivées. L'on saisit alors ce moment pour écraser un gros d'insurgés ; c'étoit les contrebandiers de la Serra, chaîne de rochers dont le fleuve Egino parcourt les sinuosités. Ces hommes sans patrie sont aussi redoutés des

habitans que des étrangers. Ce que les chemins n'offrent pas à leurs brigandages, ils le prennent dans les chaumières : ce sont des flibustiers de montagnes.

Ils furent battus souvent. Mais connoissant les angles des défilés, ils se reformoient régulièrement, et chargeoient même quelquefois avec une intrépidité étonnante. Ces combats multipliés furent très-sanglans : et l'on eût perdu plus de monde, si l'on n'eût pris le parti de ne pas leur donner le temps de se reconnoître. On les chargea au pas accéléré pendant trois heures : — on sent avec quelle chaleur on les repoussa de retranchemens en retranchemens, quand on pense que nos tirailleurs s'encourageoient en voyant la vélocité fulminante de la colonne, et que la colonne redoubloit d'ardeur en regardant la course victorieuse de ses tirailleurs. Enfin, l'ennemi attaqué sans repos, abandonna ses rochers, jeta ses armes et disparut. — Quand on a dompté les brigands du Fourlo, détruit leur repaire à Fabriano, traversé les gorges menaçantes de la Roussa, on pourroit croire que l'Arioste a quelquefois écrit la vérité.

A l'issue des gorges de la Roussa, la belle

nature sourit à ceux qui les ont passées. L'œil se repose de la fatigue des montagnes, sur la plaine d'Yési : L'Égino tranquille la fertilise. Ah ! si ses laboureurs connoissoient le prix de la paix.... ! Si la paix des campagnes devenoit enfin une divinité qu'on ne pourroit troubler sans en être frappé.....

La colonne arriva, le 10 messidor, à Yési, et rentra le lendemain dans Ancône, aux acclamations du peuple ; le silence et la stupeur de quelques habitans, signalèrent honorablement son triomphe.

CHAPITRE XXVI.

Lahoz prisonnier des rebelles à Pésaro. — Fano reprise par eux. — Macérata enlevée de vive force : D'un saint Georges palladium de la cité. — Filotrano soumise ; le Musone et une partie du Tronto rentrés dans le devoir. — La ville de Fano emportée d'assaut ; combats dans les rues, noyades d'esclavons, massacres des insurgés. — Récapitulation des exploits des Républicains en vingt jours. — Anniversaire du 14 juillet, célébré. — Adresse votée au département, en honneur des braves.

L'EXPÉDITION du général avoit rendu la tranquillité au département du Métauro, rouvert ses communications avec celui du Trasimène, dégagé Péruggia, et imprimé de l'effroi aux insurgés du Musone. Le 6 messidor, le chef de bataillon Pontavice leur

avoit repris Recanati avec deux pièces de canon ; mais ils s'étoient réfugiés dans Macérata, et s'y étoient tenus ferme, malgré deux attaques consécutives assez chaudes.

Pésaro étoit toujours le chef-lieu de la rebellion cisalpine, entretenue par des débarquemens d'officiers autrichiens et de corps esclavons, et par une flottille vénitienne qui, journellement, insultoit les rivages de Fano. Le traître Lahoz, emprisonné par le parti impérial, y négocioit sa liberté à tout prix, et, du fond de son cachot, la payoit d'avance par des conseils et des plans. Il léchoit dans sa cage..... ; mais c'étoit un tigre qui, deux fois, s'étoit élancé sur ses maîtres pour les dévorer.

Cette affluence à Pésaro de gens armés, croissant tous les jours, fatiguoit excessivement la bourse et la tranquillité des riches qui les avoient appelés. La paie étoit haute et l'exigeance intolérable : on eût bien voulu n'avoir pas commencé.... Pour se débarrasser de tant d'amis incommodes, que faire?... on concerta la reprise de Fano. On les fit sortir par terre et par mer le 14 messidor, et la place fut investie et attaquée le même jour. Le commandant Chevalier, après avoir épuisé

ses moyens, se retira de nuit avec son artillerie, prit des routes de traverses difficiles qu'il battit pendant huit heures, et parut à Sinigallia, sans avoir souffert, avec sa garnison composée de quelques français, et du fonds de la 4.ᵉ légion romaine.

Macérata et Fano néanmoins retourneront au pouvoir des Français.

Le 16, le général partit d'Ancône avec la grosse artillerie et de la cavalerie. Le 2.ᵉ bataillon de la 16.ᵉ, un détachement de la 8.ᵉ, la 3.ᵉ légion romaine, et un corps de cisalpins fidèles, sortirent en même-temps de Lorete et de Recanati, et arrivèrent devant Macérata, le lendemain à la pointe du jour. *On débusqua l'ennemi de la porte avancée de la Potenza et du couvent des récollets dont la position dominoit la ville et le grand chemin de Tolentino. A quatre heures, l'artillerie joue; le feu brûle la ville; les murs menacent ruine; mais trois mille brigands, soutenus par les efforts du fanatisme, encouragés par le tocsin, ne veulent pas se rendre. Macérata, bien fermée, renforcée de fortifications nouvelles, se promettoit une résistance vigoureuse. Le général, que la résistance rend plus impa-*

tient et plus intrépide, fait avancer l'artillerie de siége à quarante toises d'une porte soutenue par un bastion d'où nos obus et la mitraille n'avoient pu déloger l'ennemi; en même temps, le général Pino s'empare, en faisant un long détour, de la position des Capucins, afin de couper la retraite à l'ennemi : la brêche s'ouvre en deux endroits; l'assaut est accordé, la ville enlevée, et ses plus acharnés défenseurs périssent dans les rues et les places publiques (28).

Le fanatisme avoit porté ses autels sur les places et dans les carrefours. Près de la Basilique majeure, sur une estrade environnée de bouquets et de torches ardentes, s'élevoit le palladium de la cité, un saint George éblouissant d'or, monté sur un coursier caparaçonné richement, la lance en arrêt sur la porte de la Potenza, et jetant de farouches regards sur une prison où gémissoient deux cents patriotes romains.... Nos soldats les délivrèrent, dansèrent avec eux autour du Mars abandonné, et le brûlèrent avec les drapeaux qu'il avoit bénis, mais qu'il n'avoit su rendre imprenables (29).

Comme quelques saints roturiers de

la légende, par similitude de nom avec des saints de qualité, se font saluer par les chérubins, et porter les armes par les archanges, ne prenez pas ce bienheureux pour l'un des trois que je fête en novembre avec vous. Celui-ci, né en Capadoce d'illustres parens, fut baptisé, servit Dioclétien en qualité de mestre-de-camp, frappa fort toute sa vie, reçut à Diospolis la couronne du martyre l'an 290, passa en Albion ne sais quand, fut chanté par Arouet en vers indiscrets, et reçut les honneurs du phénix en l'an VII, à Macérata, au grand déplaisir du saint Georges d'Angleterre. — La vie céleste est, comme la nôtre, sujette à bien des vicissitudes ! (30)

Le grand écuyer du saint, son Excellence Vanni, l'avoit laissé seul dans la mêlée; et fuyant à toutes jambes avec ses hordes dans les ondes de la Chienti, il avoit couru les risques d'une noyade; arrivé à Saint-Giusto, il s'étoit dépêché d'en sortir, sans regarder s'il étoit suivi du paladin céleste; il ne se crut à l'abri du martyre, que dans les murs de Fermo qui tenoit toujours pour Saint-Georges et l'empyrée.

Le 20 messidor, la ville de Filotrano fut

soumise par l'aide-de-camp Madier. Dès-lors, les communes du Musone s'empressèrent d'envoyer des protestations de repentir (31). Quelques-unes élevèrent des feux de joie qui depuis leur ont coûté cher. Ce que les petits pays, voisins d'hostilités, doivent le plus désirer, c'est d'obtenir des grandes puissances belligérantes de n'être pas mis en scène.

Une bonne partie du département du Tronto vit ses cultivateurs rentrer dans leurs foyers, et cet exemple entraîna fortement l'autre partie. Tout se fût pacifié sans les agitateurs ; et si ces agitateurs n'avoient point eu des succès autrichiens à proclamer pour ressusciter les discordes et rallumer l'incendie, ils eussent été les premiers à prêcher la paix, ne fût-ce que dans l'espoir de s'en faire un mérite auprès de nous. Mais chaque insurrection étoit, pour la division d'Ancône, la nouvelle télégraphique d'un échec de la grande armée. Une victoire et le passage du Mincio qui l'eût suivie, auroit éteint les volcanisations partielles des départemens romains-adriatiques. Les Autrichiens étant forcés d'évacuer Pé-

saro, cette ville eût soutenu l'aile droite de notre armée.

Il ne restoit plus que la réoccupation de Fano pour la délivrance entière du département du Métauro. Ce *fanum fortunæ* des Romains, pris et repris trois fois en moins d'un mois, étoit bien certainement le temple de la mauvaise fortune. Six cents Esclavons et huit cents rebelles l'occupoient avec huit pièces de canon; ils avoient une flottille pour se mettre à l'abri d'insultes du côté de la mer, et pour défendre le chemin qui borde le rivage.

Le général, vainqueur de Macérata, arriva le 22 à marches forcées devant Fano, suivi du 2.e bataillon de la 16.e, des détachemens des 8.e et 62.e, des Cisalpins, de la compagnie auxiliaire, de la cavalerie et de la grosse artillerie (32). Notre foible flottille suivit ses mouvemens, et fut soutenue par nos canons.

La nuit fut employée à prendre des positions. Les généraux Monnier et Pino occupèrent le pied des murs depuis la Grève jusqu'à la porte St.-Léonard. Le général Lucotte fut chargé de tenir les ponts du canal Larzilla, et de couper la retraite en

serrant la porte et la rue de Fossombrune. Le chef de brigade d'artillerie Alix avoit à placer ses pièces de manière que la ville fût inquiétée, notre flotille protégée, celle de l'ennemi poussée au large, les remparts battus en brèche, et les portes foudroyées. Toutes ces dispositions furent remplies dans le silence le plus profond.

Dès l'aube du lendemain, l'attaque commença, la brèche se fit et les portes furent fracassées. Il pleuvoit de ces murs une grêle de balles et de mitraille en avant d'un fossé profond... Le général Pino et l'aide-de-camp Girard le franchirent, suivis des carabiniers et de la 16.e; en un clin-d'œil, ils pénétrèrent à la brèche chaudement défendue, et culbutèrent l'ennemi jusque dans la ville. Ce fut là, et sur-tout sur la grande place, que l'on se battit cinq heures à bout touchant, et corps à corps; les Esclavons et les insurgés mêlés ensemble, tinrent avec une obstination égale à l'opiniâtre impétuosité des nôtres. Mais le jeu d'une pièce chargée à mitraille, les ébranla, les désunit et les coupa en trois tronçons. Les uns fuyant en désordre, furent exterminés par les hussards et la gendarmerie romaine, commandés

par l'aide-de-camp Demoly ; les autres, sortant par la porte de Fossombrune avec une pièce de canon, furent cernés et sabrés par la réserve Lucotte. Les Esclavons prirent en bon ordre le chemin du port; mais lorsqu'ils n'y trouvèrent plus les embarcations que les premiers fuyards venoient de pousser au large, ils perdirent la tête, se débandèrent sur le rivage et grand nombre d'entre eux se noya. La perte de l'ennemi dans la ville et sur le port seulement, se monta à 260 hommes, huit canons et une prodigieuse quantité d'armes. Trente cinq Esclavons restèrent prisonniers ; leurs commandans de la ville, de la marine et de l'artillerie étoient de ce nombre. Le général, pour récompenser la valeur de la compagnie auxiliaire, en prit un détachement pour les amener à Ancône.

En rendant compte de cette belle journée, le chef d'état-major Girard, la termine par ce brillant et rapide résultat. « Voilà depuis » vingt jours une marche de 400 milles, sept » villes prises d'assaut, des armées de re- » belles constamment renaissantes et cons- » tamment désorganisées et vaincues, et des » ennemis plus audacieux, terrassés d'un » seul coup. »

Le retour de la colonne fut célébré par une fête publique à laquelle assistèrent les familles de toutes les opinions : quelqu'anti-français que l'on fût, quelqu'antipathie que l'on eût pour nos principes. on vouloit voir les fronts des guerriers et chercher dans leurs traits et leur maintien, la modestie et la divinité de la victoire. Si peu nombreux, on les connoissoit tous ; mais on avoit besoin de les revoir, parés de si beaux lauriers.

Cette fête avoit un double objet : elle tomboit au 14 juillet, jour de joie, jour d'effroi, jour à jamais mémorable ! On n'avoit pas un Champ-de-Mars décoré par la pompe qui attire les curieux ; il ne convenoit point à de braves cohortes accoutumées à fixer la mort et à la mépriser, de se voir entourée, dans une telle solennité, de toiles de théâtre et de fragiles fabriques. Ce fut sous un des plus beaux ciels de la contrée, au pied de l'arbre de la liberté, et devant les drapeaux de la grande patrie, que les autorités civiles et militaires, qu'une poignée d'infatigables soldats renouvelèrent leurs sermens. A midi l'artillerie de la place les fit connoître à la plage tranquille et aux bruyans Apennins.

Un banquet réunit les officiers et les administrateurs chez le général commandant.

1ère santé : A la République ; elle est impérissable.

2.e ——— Aux deux conseils : puisse leur énergie sauver la patrie des complots des traîtres !

3.e ——— Aux armées ; qu'elles se vangent des perfides qui ont voulu ternir leur gloire !

4.e ——— Au succès de l'armée navale ; puisse-t-elle rivaliser de gloire avec l'armée continentale !

5.e ——— Au retour des généraux Joubert et Championneth : onneur et gloire aux militaires qui ont combattu sous leurs ordres ; infamie et mort aux fripons, aux lâches et aux traîtres qui ont causé nos revers en Italie !

6.e ——— Au 14 juillet ; que ce jour soit aussi utile à la France qu'à l'Italie !

Le général Aimé Lucotte chanta les couplets suivans de sa composition :

I.er

O jour qui nous fut favorable,
Jour de triomphe et de bonheur,
Quatorze juillet mémorable,
Salut, reconnoissance, honneur !...
Fatigué d'un long esclavage,
Jaloux de conquérir ses droits,
Le peuple essaya son courage
Et s'insurgea contre les rois.

I I.

Alors une sainte énergie,
Garant des plus brillans succès,
Près de l'autel de la patrie,
Embrasoit les cœurs des Français ;
Alors, pour se déclarer libre,
La France vit, dans ses enfans,
Les hommes que jadis le Tibre
Arma pour chasser ses tyrans.

I I I.

Depuis cette époque de gloire,
Combien d'efforts et de travaux !
Et combien de fois la victoire
Suivit les pas de nos héros !
La royauté fut renversée,
Tous les tyrans armés, vaincus ;
Et l'on vit l'Europe étonnée
Respecter nos lois, nos vertus.

I V.

Electrisés par notre exemple ,
Bientôt des peuples généreux
Osèrent élever un temple
Au Dieu qui méri·oit nos vœux :
La liberté fut adorée.
Et ce siècle eût vu l'univers ,
De la tyrannie abhorrée
Secouer les indignes fers.

V.

Mais , par quel infernal génie
Aujourd'hui sommes-nous conduits ?
Quoi ! dans un instant la patrie
Voit ses succès évanouis.
Sur la liberté , qui donc veille ?
Où sont nos braves bataillons ?
Le despotisme se réveille....
Il nous menace , et nous fuyons !

V I.

Ah ! dans ce grand anniversaire
Puissent tous les Français unis ,
Jurer de ne finir la guerre
Que quand les rois seront punis.
Réparons un sanglant outrage ;
On peut affronter le malheur
Quand , pour soutiens de son courage ,
On a la patrie et l'honneur.

L'administration centrale vota une adresse aux consuls de Rome : « Si nous sommes » encore libres, disoit-elle, si nous sommes » Romains, si vous siégés sur les curules des » Tullius, des Catons et des Valérius, si la » République existe, on le doit à Monnier et » à ses compagnons d'armes. Un grand té- » moignage de reconnoissance est dû : c'est » à vous à le décréter. Nous vous proposons » en conséquence, 1.° d'inviter le sénat et » les tribuns à déclarer que la division et le » général ont bien mérité de la République » romaine ; 2.° D'ériger une colonne à An- » cône, sur la place de la Liberté, à l'hon- » neur des troupes françaises, romaines et » cisalpines composant la division ; 3.° d'or- » donner une fête publique pour l'inaugu- » ration de ce monument ; 4.° de charger la » municipalité Urbaine de l'exécution du » décret. »

Cette adresse fut imprimée, et sa distribution dans les trois départemens, fit une vive impression (33).

CHAPITRE XXVII.

Nouvelles de Rome. — Attributions des commissaires des relations extérieures dans les ports étrangers. — Inauguration d'un café, d'un club, d'une fête (tout comme l'on voudra) en reconnoissance des travaux de la division d'Ancône. Couplets faits et chantés par le général Aimé Lucotte.

La débacle de l'insurrection avoit nettoyé les communications. Le surlendemain, avant jour, je fus réveillé par un perruquier qui s'obstina à vouloir être introduit. On aime à examiner la physionomie d'un trouble-sommeil : elle me parut bonne : c'étoit un émissaire de notre ambassadeur à Rome. Peigne à la tête, habit de poudre, et rasoirs en poche, improvisateur maudit, et ardent patriote, il avoit imaginé de se costumer en *Figaro* pour passer sain et sauf, à travers un brasier de cent onze milles de pays insurgé. Entre Péruggia et Folentino, il avoit été

forcé de faire la barbe à un grand pénitencier et à un général de rebelles, quoiqu'il n'eût rasé de sa vie. Le diable et la révolution lui rendoient la main peu sûre; un passeport trouvé sur lui, il eût été perdu ! on le crut un *bon* brigand, on le fit boire et écorcher toute la bande qui depuis un mois n'avait été rasée.

Et votre dépêche, lui dis-je? — *Per dio christo santo*, répliqua-t-il, vous allez voir mon astuce; aussitôt il brise d'un coup de talon la glace d'un miroir de poche en papier doré, et il en sort sa dépêche. *Ecco! ecco la carta del Colendissimo ambasciatore*, répliqua-t-il en courbant en arc le bras et la main : et agitant la lettre entre le pouce et l'indicateur, à la hauteur du front, je vous la remets, *cittadino console; ed per levar vi l'incommodo*, je me retire : *Evviva la Républica!*

Je fus très-empressé d'ouvrir la lettre. Le général Moulin et les cit. Gohier et Roger Ducoz venoient d'être élus directeurs. On annonçoit cinquante mille hommes arrivés à Gènes suivis de cinquante mille. D'ailleurs aucune communication du gouvernement de France avec celui de Rome : on tenoit dans

cette ville, malgré le *siroco* de la frayeur qui y souffloit sans cesse : les Romains étoient néanmoins tranquilles..... ils étoient dans l'abondance. « Les peureux ont des convul- » sions, écrivoit le cit. Bertholio ; mais je ne » me déconcerte pas ; je compte toujours sur » le génie de la liberté et l'indomptable bra- » voure des Français. »

J'allois en rester à la partie politique de cette lettre ; mais la décision du gouvernement français, qu'elle contient, pouvant servir à empêcher des luttes qui pourroient survenir entre des autorités dans des circonstances semblables, je me fais un devoir de la rapporter, en passant légérement sur les motifs qui l'avoient provoquée.

J'ai dit que l'administration maritime, destinée pour le port de Corfou, s'étoit colonisée à Ancône ; elle prétendoit y former un département de marine ; elle contrarioit le commissariat des relations extérieures ; elle s'étoit nommé un commandant des armes. Ancône étoit ou port français, ou port étranger. Si ce port étoit français, on ne devoit pas y entretenir d'agent des relations extérieures ; s'il étoit étranger, les officiers militaires et civils du département de la ma-

rine n'ayant d'autorité que sur le matériel des vaisseaux et les magasins qui leur étoient confiés, devoient par conséquent se renfermer dans le cercle de leurs attributions. Il n'y avoit plus de doute que le port d'Ancône appartînt à la République romaine, et que le commissaire des relations extérieures de France fût le seul agent accrédité. La décision suivante émana de ces principes clairs et précis:

« Les administrateurs de la marine ne » peuvent exercer à Ancône d'autre pouvoir » que celui qui peut leur appartenir sur les » forces navales que la République peut faire » séjourner dans ce port. Hors de là, ils » n'ont rien à ordonner; et le consul de la » République est la seule autorité compétente » pour juger les prises (34), et les administrer » dans tous les cas où cela se fait dans un » port étranger quelconque : Ancône est un » port étranger ».

Les lecteurs me sauront gré d'abandonner une question diplomatique, quoique diplomate, pour les guider vers les berceaux de la joyeuse amitié. Le cit. Guérin-Sercilli avoit reçu du général Monnier une lettre de reprise de service en qualité de chef de ba-

taillon, et le commandement du Lazareth. Il en fit couper le pont, et plaça des batteries sur les angles ; il les servira bientôt avec autant de sang froid que d'intelligence.

Le rez-de-chaussée de ce superbe édifice est distribué en vastes magasins, pour y déposer les cargaisons soupçonnées de contamination. Le chef de bataillon Sercilli, auquel on doit la justice d'avoir tenté tous les moyens de rapprocher des esprits faciles à s'égarer dans des circonstances peu tranquilles, imagina de donner une fête aux dames et aux guerriers. Ce fut dans le plus spacieux des magasins, qu'il monta une table de cent vingt couverts et un orchestre de musique militaire ; le pourtour de la salle étoit orné de guirlandes de fleurs, et de feuilles de chêne et de laurier : un trophée d'armes, élevé derrière le fauteuil du président du banquet, portoit cette inscription : *A la division d'Ancône.* On lisoit dans des cartouches symétriquement distribuées : *Le Fourlo. — Fabriano. — La Roussa. — Macérata. — Filotrano. — Fano.*

Je copie le bulletin de la fête, tel qu'il fut imprimé le lendemain.

LIBERTÉ. RECONNOISSANCE. ÉGALITÉ.

La Reconnoissance, ayant besoin de fêter la Valeur, s'est décidée pour une réunion patriotique.

On lisoit en entrant : *Café de la réunion des Patriotes*. — Les Français sont toujours plaisans !

Sur l'arbre chéri, les fleurs de la décence rassuroient des beautés timides ; il y avoit des g:âces enjouées, les lauriers n'incommodoient pas la pudeur.

Les convives entrèrent sans cartes : ils étoient connus par leurs belles ou bonnes actions.

Les méchans et les lâches ont beaucoup, mais beaucoup de certificats..... La médaille des braves et des bons, c'est leur visage.

Le banquet ne fut ni somptueux, ni frugal : les cœurs étoient pleins, la pensée libre, l'harmonie enchanteresse.

Les santés suivantes furent portées, aux accents des hymnes républicains.

1.re ——— Aux armées.

2.e ——— A la division d'Ancône qui ex-

termine les brigands, et au général qui la conduit.

3.e ——— Aux généraux Pino et Lucotte : aux officiers supérieurs, leurs émules.

4.e ——— Aux mânes des Français, errantes sur les bords de l'Adige.

Un général qui fait de jolis vers, dont les impromptus en tout genre sont dignes de sa nation et qui les chante avec grâce, demanda à faire entendre le chant *d'un soldat français, mourant sur les bords de l'Adige, et les Hymnes funèbres qui honorèrent sa mémoire.*

AIR : *Dieu protecteur de la justice....*

Ciel, daigne écouter ma prière ;
Je meurs victime des combats.
Mon cœur méprise le trépas ;
Je l'attendois dans ma carrière.
Mais c'est mourir avec douleur
Le jour qui ternit notre gloire !
Grand dieu ! fais battre encor ce cœur
Jusqu'au retour de la victoire.
Triomphe, ô liberté ! frappe tous les tyrans ;
Et de leurs noirs forfaits, affranchis tes enfans.

Ne me pleure pas, ô mon père !
Tu n'as encor perdu qu'un fils :
Tu les dois tous à ton pays ;
Mon ombre attend ici mon frère.
O patrie ! à tes défenseurs
N'accorde pas de vaines larmes :
Mais fais lever d'autres vengeurs,
Et qu'à ta voix on coure aux armes.
Triomphe, ô liberté ! etc.

UN GUERRIER.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Par un élan magnanime,
Que la France soit un camp.
Vous que la jeunesse anime,
Hâtez-vous de prendre rang.
Pour la garde de vos mères,
Pour défendre nos remparts,
Nous laissons nos jeunes frères,
Que soutiendront nos vieillards.

UN CITOYEN.

AIR : *De la vengeance.*

Vieillards, enfans, mères sensibles,
Tremblés : les tigres déchaînés
Sont moins cruels, moins inflexibles
Que les tyrans coalisés.
Tremblés.... non : de Mars la trompette
Du plus foible fait un soldat ;
Pour l'animer, qu'on lui répète :
Le sang français fume à Rastadt.

UN

UN FONCTIONNAIRE PUBLIC.

AIR : *Où courrent ces peuples épars?...*

Mères, n'ouvrez point votre cœur
A de naturelles allarmes.
De vos fils animez l'honneur ;
De Sparte appelez la valeur,
Préparez-vous mêmes leurs armes ;
Et répétez avec ardeur :
Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Dites à vos jeunes guerriers :
« Pour concourir à la victoire,
» Partez, arrivez les premiers ;
» Vous reviendrez, ceints de lauriers,
» Debout sur le char de la gloire,
» Ou portez sur vos boucliers ».
Mourir, etc.

CHŒUR.

AIR : *Du chant du départ.*

La patrie aux combats, Français, tous nous rappelle ;
Le jour terrible est arrivé,
Le jour qui finira cette longue querelle,
Des rois avec la liberté ;
Plus de repos, plus de clémence,
Nous avons dormi trop long-temps ;
N'arrêtons plus notre vengeance
Qu'après la chute des tyrans.

La République nous appelle,
Sachons vaincre, ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

Sur le théâtre d'Athènes, on chantoit : *Le néant après le trépas.* Post mortem nihil. — Au théâtre de gloire, nos fantassins et nos hussards volontaires chantent : *Après la mort, l'immortalité.*

Lors de l'invocation *Amour sacré de la patrie*, nous avons fixé les yeux sur les étendards de la 8.e, de la 16.e, des bataillons cisalpins et des légions romaines. Nous les avons orné de palmes ; et le maintien modeste de leurs guerriers nous a promis de grandes choses.

La 5.e santé : *Aux portes du jour. Puissent les femmes décréter à l'unanimité de ne plus faire que des citoyens !*

Le général Lucotte a chanté six aimables couplets. Les voici, autant qu'il m'en souvient.

Air : *Avec les jeux dans les villages.*

On ne jouit bien de la vie
Qu'en vivant avec ses amis ;
Au banquet où l'ami convie,
On aime à se voir réunis.

La gaieté, la douce franchise,
Parmi nous, viennent se ranger.
La liberté, quoiqu'on en dise,
A nos fêtes, doit présider.

Les méchans aussi se rassemblent....
Mais ils ne sont jamais heureux.
Dans leurs tristes festins, ils tremblent;
Le remords siége au milieu d'eux.
Lorsque la sombre défiance
Verse en leurs coupes les regrets,
Chez nous la douce confiance
Se montre avec tous ses attraits.

En vain l'inconstante fortune
Nous a fait craindre des revers :
Toujours pour la cause commune,
Nous triompherons des pervers.
Les vrais enfans de la patrie
Sauront centupler leurs efforts;
Le patriotisme nous lie :
Nous serons toujours les plus forts.

AUX DAMES.

O toi que le ciel favorable
A formé pour notre bonheur,
Sexe sensible, sexe aimable,
Je voudrois t'offrir une fleur;
Mais ma muse timide et sage,
Au lieu de flatteurs complimens,
Veut t'offrir un plus digne hommage :
C'est celui de nos sentimens.

AU GÉNÉRAL MONNIER.

Et toi que dans ce jour de fête
Chacun jouit de posséder ,
Enfant chéri de la conquête ,
Monnier , laisse-toi couronner.
Au sexe pour toi toujours tendre ,
Nous laissons un si doux emploi :
Mais pour l'aimer et le défendre
Nous nous unissons tous à toi.

La soirée, transférée chez moi , fut consacrée à la danse et à l'hilarité. On se quitta à six heures de nuit (35) , les conviés se promettant de se retrouver *au Café de la réunion des Patriotes*, dont le maître de case, Guérin - Sercilli , avoit traité son monde parfaitement, et à bien bon marché.

Ainsi sont les Français; ils se battroient toute une journée , qu'ils n'en danseroient pas moins le soir.

CHAPITRE XXVIII.

L'art de la guerre ressemble à la politique. — Débarquement du général Lahoz à Porto-di-Fermo ; il intrigue dans tous les partis, solde et exerce des troupes, se fait un conseil civil et militaire, prend pour lieutenans quatre chefs d'insurgés, dom Donato, Vanni, Celini et Sciaboloni ; correspond avec la flotte turco-russe, en reçoit des armes et des munitions, se fortifie dans Fermo, tire des vagabonds et de la grosse artillerie des Abbruzes, travaille les montagnards, et pousse l'audace jusqu'à prendre des positions avancées. — Le général Lucotte est envoyé à Macérata pour déjouer les projets de Lahoz ; portrait de ce général. — Retour de la flotte ennemie devant le port d'Ancône. — Quelques idées sur le parti

pris par le général de l'armée de Rome, de rester à Rome.

ENCORE une fois la tranquillité rétablie ! Tels sont les jours qui succèdent ordinairement aux tourmentes de l'équinoxe d'automne, ces jours dont l'atmosphère est pure et le soleil bienfaisant ; mais qu'ils sont courts !

La prudence des conseils, l'énergie des moyens, le choix des instrumens, la matière des anneaux, les combinaisons de la tactique, l'impétuosité des expéditions, le résultat même heureux des sages emplois et des amalgames les plus ingénieux, tout cède à la force inexplicable des choses. Malgré tant de privations consenties et tant de ligues brisées ; malgré tant de fatigues et de succès, Ancône sera cédée. — Mais avant d'ouvrir ses portes, ses défenseurs auront à conquérir le respect de l'Europe ; et ce respect ne s'achète que par une vigoureuse résistance.

Et quelle seroit encore, aux yeux des habiles militaires, une résistance qui ne seroit opposée que derrière des murs et des bastions ? Les assiégeans diroient que le com-

mandant des assiégés, en se resserrant au-dedans d'une ville étrangère, a précipité sa capitulation, compromis la possibilité d'être secouru, accru le nombre de ses adversaires, sacrifié ses partisans et ruiné son parti, au lieu de reprendre du terrain, d'inquiéter sur tous les points, et de forcer l'ennemi à concentrer ses forces ou à les étendre, à douter s'il attaquera, parce qu'il craint d'être attaqué, et à lui faire soutenir ses travailleurs par ses meilleures troupes, parce qu'alors celles-ci sont paralysées; l'art de la guerre est comme la science de la politique. —

Aussi verra-t-on que ce qui distingue éminemment les opérations de la division d'Ancône, c'est que, depuis le 9 floréal an VII, jusqu'au 25 brumaire an VIII, la possession de cette ville n'a cessé d'être le but de la politique des coalisés, et l'objet constant de leurs efforts; et que, pendant ces sept mois, jamais il n'a été permis à l'ennemi d'approcher de la place que pour y être frappé de mort. Si nous eussions eu du pain et de la poudre, Ancône n'eût point fait partie des villes cédées à la République après la bataille de Marengo : nous y serions encore.

L'Autriche venoit de vomir dans le Tronto

le traître Lahoz avec de l'or, son crime, et la promesse du pardon. Certain d'être secondé par l'escadre turco-russe, augmentée de bâtimens de guerre, il débarqua à Porto-di-Fermo. Ses premiers soins furent de rembraser le pays, en répandant avec profusion les proclamations les plus virulentes. Voulant avoir le costume d'un militaire autrichien, il en portoit la cocarde et le surtout gris de fer; mais comme il se coiffoit à l'antique, il avoit adapté à son chapeau des faces poudrées, et une queue de dix pouces de longueur. Il ne pouvoit se découvrir pour rendre le salut; mais il y suppléoit par des expressions amicales et des caresses séduisantes. Il ne saluoit pas le paysan, l'inférieur; mais il leur prenoit le bras, et leur donnoit la main; il les traitoit d'amis, et leur parloit en frère. Avec les contadins, il les entretenoit encore de la liberté de l'Italie; avec les patriotes, il leur confioit le désir de l'indépendance nationale; avec les partisans du pape, il exprimoit sa douleur de l'avilissement du sacerdoce; avec les nobles dévoués à l'empereur, il protestoit de son inviolable fidélité à son service. Excitant au fanatisme par des réunions reli-

gieuses, au massacre par d'affligeans souvenirs, au vol par l'appât du pillage, à l'abandon des cultures par l'idée qu'il suggéroit que le Français, s'il devenoit vainqueur, incendieroit leurs chaumières, il fut bientôt environné d'un grand nombre de gens de toute espèce. Des chefs de sbirres d'assassins se rallièrent autour de lui. Les plus notés de ses lieutenans étoient trois hommes déjà connus dans le cours de cet ouvrage ; le patricien Celini, qui avec Lahoz échappa d'Yési le 26 prairial ; son excellence Vanni, écuyer du grand saint Georges de Macérata, à la journée du 17 messidor ; et le grand-vicaire de Téramo, dom Donato de Donatis qui, lors de l'assaut d'Ascoli, avoit fui avec son étole garnie de pistolets.

Lahoz les fit ses généraux d'exécution, et leur adjoignit un plébéïen nommé Sciaboloni, qui comme lui avoit pris, dans le principe, les couleurs républicaines ; il se forma un conseil civil qu'il appointa chèrement d'hommes, ou ennemis jusques-là secrets de la liberté, ou n'ayant d'autre morale que celle de faire fortune de quelque manière que ce fût ; les administrateurs de départemens, qui avaient sollicité avec

instance, du consulat romain, la levée de l'*état de siége* en attestant de leur tranquillité, levèrent le masque et vinrent grossir ce conseil; les tribunaux saisis des causes des républicains, rendirent les jugemens les plus passionnés; les *préteurs* des petites villes (les maires) les chargèrent de taxes et de corvées; les acquéreurs de biens ecclésiastiques furent poursuivis; ceux chez lesquels des généraux ou des officiers français avoient logé par étape furent maltraités avec la dernière indignité, et leurs vies souvent mises en danger; beaucoup de patriotes, pour se dérober à une mort certaine se réfugièrent au sein des brigands sous les drapeaux infames de Lahoz, et marchèrent à regret sur ses traces.

Il se hâta d'organiser ses levées, de les solder et de les exercer. Tous les tailleurs de la contrée furent mis en réquisition; en moins de huit jours il eut un semblant d'armée vêtue de jacquettes blanches à revers noirs; il forma sa cavalerie avec les chevaux des sbirres, des curés, des contrebandiers, des nobles et de leurs facteurs; il tira son artillerie, ses armes et ses munitions de la flotte turco-russe qui se tenoit

à la hauteur de Fermo, et avec laquelle il entretenoit une perpétuelle intelligence. Elle venoit de jeter à Pésaro de nouveaux corps esclavons, deux escadrons de Barco, et des agens autrichiens qui, par de belles promesses et de l'argent distribué sans mesure, ne donnèrent que plus d'intensité à la révolte qui était l'ame de toutes les autres révoltes, à celle du Rubicon.

Avec des soldats aussi nouveaux, Lahoz pensoit à se faire, de Fermo, une place de sûreté et de retraite. Il retranchoit les Jésuites, coupoit les ponts de la Tenna, construisoit des redoutes, enfonçoit les chemins et se couvroit de fossés, de palissades et d'abatis ; il avoit fait venir de l'Abbruze du gros canon et des montagnards : et pendant qu'il travailloit Tolentino et Matélica, et qu'il appeloit à lui les brigands rassemblés sur les cimes d'Apire et de Filotrano, il envoyoit ses lieutenans Vanni et Sciaboloni occuper les positions avantageuses de St-Elpidie et de Montegranaro, avec 1000 hommes et quatre pièces de canon.

Pour surveiller la complication de ces intrigues, le général avoit envoyé commander

dans le Musone et le Tronto, le militaire le plus propre à les déjouer.

Le général Lucotte possédoit ce que la nature peut accorder à un individu, sans déplaire à qui que ce soit, et ce qu'un jugement sain et une sensibilité exquise, joints à des principes sûrs, à une éducation libérale, à une fortitude réfléchie, produisent d'avantageux à la cause qu'on défend. S'il étoit revêtu d'une dignité éminente, je penserois ce que je viens d'écrire, mais je ne le publierois pas. La peine la plus sensible que l'on pût me faire, ce seroit de prouver qu'en aucun temps j'aie flagorné, j'aie fait ma cour.

Le général Lucotte parvint promptement à l'amour, lorsque Lahoz cherchoit à l'environner de haines. La ville de Macérata qu'il avoit choisie pour point central d'observations, lui donna des preuves de son estime ; et ses habitans eussent pris les armes sous sa conduite, s'il y fût resté plus long-temps : il avoit amené à d'excellentes dispositions, ceux d'Osimo, de Cingoli et de Camerino, petite ville très-forte située sur sa gauche, perchée comme un nid d'aigle sur un faisceau de montagnes :

et les paysans de tous les environs disoient aux patrouilles d'insurgés , avec le ton de la raillerie : *ah ! ah! nous irons bientôt à l'affaire de Macérata , pour acheter les dépouilles du sac de Fermo.*

On répandoit alors que la ville de Bologne étoit réoccupée par les Français , qu'on avoit entendu du canon du côté de St.-Léo , qu'une colonne française avoit été vue à Forli , que 600 françois , garnison de Foligno , s'avançoient à notre secours..... La flotte turco-russe reparut devant le port d'Ancône et jeta l'ancre le 4 messidor , sur le même fond qu'elle avoit occupé.

Que nous importoit dès-lors le Capitole? Pourquoi le général Garnier ne se rendoit-il pas aux instances de Monnier ? *Il avoit* 1100 *malades , tant dans la capitale qu'à Civita-Vecchia.....* Mais il n'étoit pas nécessaire de marcher à fortes journées, et il eût été aisé de les transporter dans des ambulances commodes ; dans ce nombre il y avoit des convalescens , des galeux , des vénériens , et beaucoup dont les blessures étoient légères ou en guérison ; de sorte que ceux-ci que l'on peut estimer aux trois quarts , pouvoient aisément et sans aucun

risque, faire trois et quatre lieues par jour. *Le général Monnier avoit cartes blanches...* Mais sans secours de Rome que pouvoit-il? On recommandoit *de temporiser, de gagner du temps, de se défendre comme on le pourroit chacun de son côté, et de conserver Rome et Ancône jusqu'à ce que des victoires en eussent dégagé le territoire.....* Mais, à mon sens, loin de gagner du temps, c'étoit en perdre un bien précieux que de se faire assiéger sur deux points très-éloignés, au lieu de l'employer à faire une masse, assez formidable pour tenir en échec l'aile droite des Autrichiens sur le Pô, ou du moins pour la forcer à se dégarnir; jamais l'axiome, *vis unita major*, n'auroit eu plus de poids. Conserver Ancône et ses trois départemens par une jonction de toutes les parties de l'armée de Rome, n'étoit-ce pas se ménager à tout événement la répossession des cinq autres. — *Le parti de la retraite ne feroit que hâter notre perte......* Mais ce n'étoit point une retraite que l'on proposoit : on désiroit prendre une ligne vigoureuse de défense dont chaque extrémité eût pu communiquer promptement et à l'armée d'Italie et à Rome, en supposant

notre reconciliation avec la fortune. — *Le général de l'armée de Rome n'avoit pas le droit d'ordonner l'évacuation de nos garnisons dans l'état napolitain, quand d'ailleurs elle eût été possible.....* (36) Quant au droit, je conviens qu'il ne l'avoit pas. Mais lorsque l'on est privé de tout moyen de s'entendre, lorsque l'on ressemble à des naufragés sur une île éloignée du continent, on est rendu à son énergie plénière : et tout ce qu'on entreprend dans ces cas extraordinaires ne mérite-t-il pas des éloges, soit que l'on réussisse, soit que l'on ne réussisse point? — *On ne pouvoit ordonner aux garnisons napolitaines d'évacuer......* Mais rien n'empêchoit de les inviter à le faire. Si elles y avoient acquiescé, elles eussent donné à l'armée de Rome une vigueur dont elle avoit un pressant besoin. — Et la division d'Ancône venant à flanquer cette armée, il étoit possible encore d'exécuter le plan dont j'ai parlé dans le vingtième chapitre.

Mais le parti de s'isoler dans Rome étoit pris. Je suis loin de le blâmer et même d'en désapprécier la pureté des motifs ; mais je crois que l'on pouvoit mieux faire. Il y a des cas, fort rares à la vérité, où

l'on doit à sa patrie un grand acte de vertu, celui de sortir en-dehors de tous les cercles dont on a perdu le centre, jusqu'à ce qu'on s'en soit fait un nouveau. Il seroit dangereux, j'en conviens, que toutes les têtes se permissent l'usage de cette maxime; mais quand on sait peser, et sa sagesse, et les événemens avec sang-froid et maturité; quand d'ailleurs vous êtes assez considéré par d'anciens services pour n'être jugé que malheureux dans les effets de la mesure extraordinaire dont le hasard vous a ravi le succès; quand enfin il est démontré qu'en suivant à la lettre la ligne tracée de fort loin et dans des temps prospères, vous deviez succomber : et qu'en vous en déplaçant, à propos, vous avez coupé le chemin aux destinées et les avez forcées de se combiner d'une autre manière dans leur marche.... toute la terre dit : Privé d'espoir et de ressources, il a su prendre un parti; il eût été heureux de réussir, mais c'est beau de l'avoir tenté.

CHAPITRE XXIX.

Déroute de Vanni; reconnoissance dangereuse. — Fano capitule après une belle défense; le général arrive à son secours pendant la suspension d'armes, et envoie un parlementaire pour la faire lever : le commandant des assiégeans viole la personne du parlementaire, et le fait conduire à bord de son escadre. — La garnison de Fano doit aller en France sur parole : le comte de Voinovich l'envoie à Venise. Observations sur ce manque de foi. — La division d'Ancône est affoiblie de 400 vétérans par la prise de Fano. — Le général resserre sa ligne de défense, sollicite des secours de Rome, et n'obtient que la direction immédiate des forces de la marine. — Audace de l'aide-de-camp Madier. — Attaque de notre ligne à Fiumégino, évacuation de places,

pendant la résistance; retraite sur le mont Galéas et sur la Montagnole.

Il falloit reconnoître les positions de Lahoz et s'assurer de ses forces.

Tandis que le général faisoit observer sur Pésaro, le cit. Cataneo, commandant de Lorete, se portoit avec cent soldats sur Porto-di-Fermo. Vanni osa l'attaquer avec 500 hommes soutenus de quarante chevaux. Deux de ses cavaliers furent pris et fusillés sous ses yeux. Cataneo après l'avoir mis en déroute, rentra à Lorete sans perte.

Le résultat de cette reconnoissance apprit que Lahoz avoit en ce moment 2500 hommes régularisés, sans compter ses *Cosaques* des Abbruzes et des Apennins (37).

Le général Lucotte se porta le lendemain sur Monté-Granaro avec quinze maîtres. Sciaboloni l'y reçut parfaitement : avec 300 hommes, il courut sur lui et lui détacha un feu de file bien nourri : le général Lucotte rétrograda et fut mollement poursuivi, l'ennemi ayant soupçonné quelqu'embûche, en le voyant faire des haltes fréquentes.

Le sur-lendemain, le général Lucotte sortit de Macérata sur deux colonnes. Celle de droite ne reprit Monte-del-Olmo que pour y être bloquée, et elle eût été enlevée sans celle de gauche qu'il commandoit en personne. Il s'empara du pont de la Clienthi, culbuta les postes ennemis, s'engagea au milieu de 1200 insurgés pour les reconnoître, s'en dégagea quand il eut délivré sa gauche, et tua plus de quarante hommes. Il n'en perdit que huit.

Ce jour même, la constamment malheureuse ville de Fano fut encore attaquée par les Pésauriens soutenus par des Esclavons, des Turcs et des Moscovites. La description que fait l'auteur du rapport militaire de la disposition des forces ennemies devant cette ville, ne peut être offerte avec plus de précision et de clarté. « Dix-sept barques » canonnières, dit-il, protégées par des fré» gates et des bâtimens légers canonnent » Fano. D'autres s'embossent à l'embou» chure de la rivière du Metauro. Le pont » est gardé par deux escadrons de Barco et » un corps nombreux d'insurgés : des pi» quets sont répandus sur la ligne de la ri» vière. La garnison étoit foible, mais dé-

» cidée : le brave Chevalier la comman-
» doit. »

Nous avions montré souvent aux rebelles comment un assaut se donne... Ils le tentèrent jusqu'à trois fois, mais inutilement; de notre côté, trois sorties coûtèrent assez cher aux assaillans, mais ne dégagèrent pas la place. Ceux-ci se recrutoient à chaque instant, et leurs chefs avoient grand soin de cacher les morts aux arrivans couverts d'amulettes, et bouillans de participer au pillage. Des madones de plomb attachées en guise de cocardes à leurs chapeaux et ornées de rubans jaunes et noirs, les garentissoient de la mort, s'ils étoient en état de grace; ou de l'enfer, si, maculés de quelques taches, ils devoient périr. Depuis les croisades, jusqu'aux guerres récentes de la Vendée : en Helvétie et en Espagne, la jonglerie n'a donc cessé d'employer avec succès, pendant 8 ans, les mêmes fourberies! On a confondu sous le nom sacré de religion, la secte qui trompe la masse, et la société qui l'éclaire : — la phalange qui écrit sur ses drapeaux : *Il est venu apporter le glaive*, et la famille rassemblée sous le portique où on lit : *Aimez vous tous comme des frères.* Ces derniers mots sont

toute la bible ; dans ce court et sublime évangile, on lit la morale divine et la révélation véritable : on retrouve dans ceux qui les répètent aux hommes, les prêtres immaculés de J. C. J'ai horreur de la secte et de la phalange : je chéris la société et la famille; ceux-là sont des tigres, ceux-ci les consolateurs du genre humain.

Fano étoit étroitement resserrée. Porter toutes ses forces à son secours, c'eût été dégarnir Ancône, et exposer cette ville notre dernière ressource. Elle n'étoit couverte au-dehors que par de foibles détachemens et par les garnisons encore plus foibles de Yési, Macérata, Récanati et Lorete. Si Lahoz avoit rompu une seule maille de ce filet, lorsque le général Monnier tentoit, avec une forte colonne, de débarrasser Fano, il eût été possible que ce corps compromis, n'eût pu rentrer dans Ancône : l'ennemi s'interposant en force, auroit embarrassé le général : obligé peut-être de faire de grands sacrifices qui lui eussent été reprochés par ceux qui ne discutent ni ne pardonnent. — Ce fut au milieu d'un festin nombreux, qu'il reçut la nouvelle de la situation déplorable de la garnison de Fano, et qu'il

donna les ordres pour augmenter de vigilance sur les mouvemens de Lahoz et pour dégager, s'il étoit possible, le commandant Chevalier.

L'aide-de-camp Démoly partit aussitôt, à l'effet de se porter sur Mondolphe et d'inquiéter l'ennemi sur les hauteurs du Métauro.

A peine eut-il pris position, que le général le joignit avec de l'artillerie. Son objet étoit de faire entendre à la garnison de Fano, qu'il se proposoit d'attaquer, et qu'elle eût à faire une sortie spontanée : mais de la montagne voisine, il aperçut flotter, sur la plus haute tour de cette ville, le signal d'une suspension d'armes. Pour y avoir consenti, la garnison, composée qu'elle étoit de vieux soldats commandés par un tribun expérimenté, devoit être dans une détresse pénible. En effet, ses munitions étoient consommées par deux jours et deux nuits de résistance. L'artillerie ennemie avoit fait crouler ses murs, et avoit fracassé ses portes. Resserrée de toutes parts, elle n'avoit aucun moyen de se faire jour. Vouloir défendre l'entrée de la place sans autre armes que la baïonnette, c'eût été sacrifier quatre cent

vétérans de la divison : et si leur commandant eût survécu à ce désespoir coupable, il perdoit à jamais la réputation qu'il s'étoit acquise, si belle et si rare, de savoir risquer et ménager à propos le soldat.

Chevalier capitulant, le général ne voulut pas attaquer. Les usages qu'on appelle *lois de la guerre*, méritent bien ce titre qui étonne d'abord, quand on pense que, ni délibérés par les nations, ni consacrés sur les marbres, ils n'en sont pas moins respectés par tous les guerriers de l'Europe, tandis que les hommes en toge se sont si souvent joués des lois civiles.

Ces lois de la guerre défendoient au général aucune attaque, jusqu'à ce que la rupture de l'armistice eût été solennellement dénoncée. Il dépécha le chef de brigade d'artillerie Alix vers le comte de Voinovich commandant l'escadre turco-russe, et conduisant en chef les opérations du siége, et il le chargea expressément de le prévenir que *désapprouvant toute négociation, la trève cessoit et qu'il alloit attaquer* (38).

Le cit. Alix parvint bientôt au lieu des conférences ; il y fut introduit par le comte

de Voinovich. Si celui-ci craignoit l'effet de la présence du parlementaire sur le commandant de Fano, il n'eût pas dû le faire entrer dans le même appartement et lui demander le sujet de son message... Dès que le parlementaire se fut expliqué, M. de Voinovich lui déclara, avec un mouvement de colère fort déplacé, qu'il étoit son prisonnier; et quelque réclamation qui fût faite, assez souvent depuis, contre cette violation inouie, il ne voulut jamais consentir à en effacer la tache.

Si la cour de Russie qui se regarde avec un noble orgueil comme dépositaire de la vertu militaire des anciens Scythes, et comme partie intégrante de l'Europe civilisée, eût eu quelque connoissance, soit des excès commis sous le commandement de M.[r] de Voinovich à Fano, à Yési, à Sinigallia, soit du sacrilége dont s'étoit rendu coupable cet homme revêtu du rôle d'un de ses généraux, certainement cette cour en eût fait une sévère justice; elle se fût bien gardée de se livrer au courroux qu'elle manifesta si vivement, en apprenant le refus de comprendre, comme parties contractantes dans la capitulation d'Ancône du 23 bru-

maire an VIII, les Russes et les Turcs commandés par un barbare qui s'étoit joué de toutes les conventions et de tous les sentimens. Elle eût senti que ce refus, basé sur l'impossibilité de traiter avec lui, étoit un acte d'accusation que portoit à son tribunal la division d'Ancône et tous les militaires généreux. Loin de poursuivre le baron de Frélich et le comte de Knésevich généraux de l'Empereur, elle eût apprécié leur délicatesse et se fût honorée de leur indignation lorsqu'ils consentirent à l'exclusion de M.r de Voinovich dans l'acte de capitulation, et lorsqu'ils interdirent aux hommes qu'il commandoit, l'entrée d'Ancône, après l'évacuation des Français.

Voilà à quoi l'on s'exposera toujours, lorsque l'on donnera des commandemens importans ou des missions difficiles dans le palais des songes, et non dans le temple des épreuves et de la vérité; sur la foi des entours, et non d'après le type des services. — On verra plus loin ce qu'étoit ce comte Voinovich; deux traits, et sa pyhsionomie est saisie.

Massacres et déprédations sous son commandement.

Détention d'un parlementaire.

Le commandant de Fano signa une capitulation honorable. Sa garnison sortit avec les honneurs de la guerre et devoit se rendre en France sur parole (39). S'il étoit besoin de preuves nouvelles de la déloyauté de M.r de Voinovich, on les trouveroit dans sa conduite postérieure à cette capitulation. La garnison, au lieu de prendre le chemin de la France, fut embarquée et déposée à Venise, *trop heureuse*, disoit-il, *de n'être pas confinée en Turquie* : le commandant Chevalier fut consigné à bord de son vaisseau et détenu étroitement pendant tout le siége. Il n'échappa à son géolier que la nuit qui précéda notre sortie d'Ancône; encore fut-il obligé de se confondre dans les rangs de la garnison. — Si Paul I.er, dont le caractère étoit si bouillant, mais qui aimoit l'honneur en chevalier, existoit encore; tremblant de sa justice, je ne parlerois pas de Voinovich.... Mais Alexandre se conduit en sage, ses ukases annoncent qu'il veut gouverner par l'équité, la modération et la philosophie; il sait bien que l'opinion de l'Europe est plus terrible pour un coupable, que les déserts de la Sibérie.

La perte de quatre cents vétérans étoit immense pour la division d'Ancône. Comment si foible, s'exposer à le devenir davantage en gardant l'offensive ? Comment désormais garder une circonférence brisée dans son point le plus important ? La prise de Fano faisoit une échancrure à notre ligne que de nouveaux efforts de l'ennemi pouvoient agrandir jusque sous les murs d'Ancône. S'y renfermer, c'étoit avouer sa détresse, et renoncer d'ailleurs aux espérances d'être secourus, ou par la Lombardie, ou par l'armée de Rome. — Le général prit un parti mitoyen ; il décrivit un cercle de défense proportionné au développement qu'il pouvoit faire de ses forces ; il se retrancha sur la rive droite de la rivière Egino. Après avoir retiré la garnison de Sinigallia, il fit évacuer toutes les places en arrière d'Osimo, de Camurano et de Monte-Sicuro. Il se garda à l'Est, en continuant d'occuper Yési. En moins de deux jours, il arrangea son damier, sans oublier la surveillance de la mer et l'arrivage des subsistances. Il dépêcha à Rome des courriers pour donner connoissance de sa position et demander des secours, partiels du moins, si on ne se décidoit à se porter

en entier sur Ancône. Il sollicita l'envoi d'une demi-brigade et de deux cents cavaliers du 11.e régiment, pour faire tête aux escadrons de Barco. Nous convînmes, lui et moi, du sujet de nos lettres : et chacun écrivit dans le même sens à l'ambassadeur Bertholio et au général Garnier. — Nous n'eûmes point de renforts. Le seul avantage que l'on crut retirer d'une réponse négative, fut dans l'obéissance passive, prescrite aux officiers de la marine envers le général Monnier, pour tout ce qui avoit rapport à la défense. De la nécessité de cette mesure, on pourroit induire que les préjugés de l'ancien corps de la marine survivoient encore, et que les sottises de l'étiquette civile, militaire ou maritime, compromettoient encore les grandes et les petites affaires de ce monde.

Le lieutenant de Lahoz, Vanni, se porta le 15 thermidor sur Yési avec deux cent cinquante hommes et une pièce de canon. « L'aide-de-camp Madier en sortit à son approche avec trente-quatre cisalpins formant toute sa garnison, dispersa la colonne par une vive attaque, lui tua quelques hommes, et la poursuivit pendant trois milles jusqu'à la tour d'Yési.

» Le lendemain, les Russes, Turcs, Escla-
» vons et insurgés, attaquent le pont de Fiu-
» mégino gardé par un détachement de la
» 16.ᵉ, un corps de cavalerie et deux pièces
» de canon. Nos troupes résistent pendant
» plus de cinq heures au feu le plus vif. L'en-
» nemi ne pouvant emporter la tête du pont,
» fait filer sur notre droite une forte colonne;
» sa cavalerie menace de nous envelopper
» par la gauche : ces mouvemens, celui des
» barques canonnières qui longent le rivage
» pour effectuer un débarquement sur nos
» derrières, font craindre à l'aide-de-camp
» Gravier qui commandoit, d'être coupé.
» N'étant plus d'ailleurs assez fort pour ré-
» sister plus long-temps aux colonnes qui
» l'attaquent de front, il ordonne la retraite,
» il la soutient à droite par un détachement
» longeant les crêtes : et protégé par la cava-
» lerie, elle s'effectue dans le plus grand
» ordre sur Montagnola.

» Le poste de Fiumégino enlevé, la garni-
» son d'Yési se resserre sur Monte-Sicuro.

» Notre gauche étoit inquiétante : Lahoz
» s'y réunissoit en force. — Le 19, il quitte
» ses positions. Une colonne, forte de deux
» mille hommes qu'il commandoit en per-

» sonne, marche sur le mont d'Ancône, une
» autre sur la tour d'Yési; il jette un parti
» sur Castel-Fidardo.

» Les communications entre Camurano,
» *une des clefs d'Ancône*, et Osimo, sont
» interceptées.

» Le général Lucotte sort d'Osimo pour
» les rétablir, fond sur Castel-Fidardo; les
» dragons romains se jettent au galop dans la
» ville, l'infanterie les suit au pas de course:
» ce poste est enlevé dans un clin-d'œil.

» La manœuvre de Lahoz étoit audacieuse;
» elle eût pu être dangereuse pour lui, si
» nous eussions été assez forts pour le com-
» battre. En occupant le mont d'Ancône, il
» menaçoit d'envelopper Camurano, de cou-
» per la retraite aux troupes d'Osimo, et de
» marcher droit sur Ancône. Il falloit cou-
» vrir cette place et sur-tout éviter la perte
» de quelques garnisons; nous étions trop
» foibles pour résister en campagne. Lahoz
» étoit en mouvement, il falloit l'arrêter; le
» général se porte de suite avec deux cents
» hommes et sa cavalerie sur les hauteurs en
» face du mont d'Ancône. Cette manœuvre
» inquiète l'ennemi, il craint d'être attaqué,
» il se tient sur la défensive; et le général,

» en arrêtant sa marche, eut le temps d'or» donner ses dispositions de retraite.

» Le général Lucotte évacue de nuit la » position d'Osimo, et se retire sur Mon» tagnola. Les troupes de Monte-Sicuro, « commandées par le capitaine-adjoint de » Coquerel, s'établissent à la tour sur la » gauche de Montagnola. Le général Pino » quitte Camurano et se retire sur Monte» Galéazzo.

» L'ennemi, d'abord inquiété par notre » mouvement, s'aperçoit qu'il n'avoit eu » pour but que d'arrêter sa marche. Il fait » attaquer par un parti très-fort les troupes » occupant les hauteurs en face de lui ; elles » lui résistent, l'obligent à se replier sur le » mont d'Ancône, et ne se retirent sur » Monté-Galéazzo, que lorsque la nuit a » protégé nos mouvemens rétrogrades d'O» simo et de Camurano.

» Lahoz occupe, le 19, les hauteurs en » arrière de Sainte-Marguerite, où il établit » sa première parallèle ; l'ennemi ne devoit » pas se borner à nous bloquer sur une cir» conférence d'une lieue de rayon (40) ».

Je viens de rapporter le texte du rapport militaire. Lorsqu'on possède un tableau de maître, on doit le copier et non le traduire.

CHAPITRE

CHAPITRE XXX.

Situation d'Ancône par la perte des moulins de Fiumégino. — Portrait d'après Lavater. — Des excès auxquels on peut porter des têtes inflammables. — Attaque et prise du poste de Montagnola. — Fin de la seconde partie.

PAR l'évacuation forcée de Fiumégino, nous avions perdu les seuls moulins qui fournissent Ancône de farine. Sur les nombreux mamelons qui l'entourent, on eût pu placer des moulins à vent pour faciliter l'approvisionnement de la ville : le fort des capucins et le mont Cyriaque eussent été embellis par cinq ou six de ces fabriques utiles et agréables ; je les aime, sur-tout à Paris. Je crierois au Vandale contre celui qui en découronneroit Montmartre et la colonnade de la Madelaine, vus du pont de la Liberté. Leurs ailes mobiles peindroient bien la fortune, si l'on élevoit à cette fugitive déesse, une ro-

tonde aërienne au milieu de ces moulins que Dom-Quichotte peut seul aimer à combattre, et les mignons de la famine, à paralyser.

Le gouvernement papal n'avoit pas établi de moulins à Ancône et ses environs, peut-être faute d'y songer, peut-être encore en pensant qu'il valoit mieux, pour l'intérêt de sa domination, faire moudre à six milles de distance. La possession des moulins de Fiumégino par l'ennemi, fit un effet fâcheux sur l'esprit des habitans. Le marché fut vide; le peu qu'on y apporta, enlevé; les portes des boulangers furent assiégées. Les familles aisées s'étoient prémunies, depuis plusieurs mois, contre la disette; mais soit frayeur de visites domiciliaires, soit crainte d'entamer leurs réserves, soit dessein de hâter la reddition de la place, elles se firent fournir le triple de leur consommation. Les pauvres manquèrent de pain et murmurèrent, ce qui étoit très-naturel : beaucoup de gens n'en furent point fâchés; mais le général trompa leur attente, en faisant distribuer, avec des témoignages de bonté, des pois, des fèves et de la morue sèche. Les madones et les saints non retirés du commerce du monde, reçurent des adorations plus solennelles; les

confesseurs ouvrirent leurs tribunaux de meilleure heure, et les fermèrent plus tard. Beaucoup d'ecclésiastiques, qui ne se montroient parmi les profanes qu'en habits courts, avoient repris la soutane, la ceinture soyeuse et le manteau long. Les récollets du quartier de Capo-di-Monte, se mêloient plus que d'ordinaire à nos conscrits. Les juifs, se croyant déjà sous le pied d'Holopherne, faisoient retentir leurs synagogues, de plaintifs gémissemens. La jeunesse patricienne affectoit de ne plus porter la cocarde romaine; les pères ne se voyoient qu'entre eux et ne sortoient que de nuit, tandis que leurs valets étoient sur pied le long du jour.

L'essaim des adulateurs n'étoit plus si nombreux et bourdonnoit moins; mais les plus déhontés s'élevoient à un degré de dissimulation qu'il est impossible de marquer par aucune expression. Je vais essayer de portraire le coryphée de la bande.

Le front chauve, les yeux chatoyans, les joues sillonnées, la mâchoire mobile en parlant, et contractée en écoutant; la bouche pincée, et ne relevant que le côté nécessaire pour marquer de l'approbation, du respect ou de l'innocence; les traits couverts, ou de la

blême pâleur de l'hypocrisie, ou de la teinte bilieuse du ressentiment, ou de la lividité sardonique de la désapprobation...... Des lunettes à branches couvroient l'astuce de ses regards et la forge de ses pensées. Avant la révolution de l'état romain, il avoit été employé dans les douanes royales de l'Abbruze et, par ses poursuites et ses séquestres, il avoit réduit un grand nombre de familles à l'extrême indigence et aux malheurs qu'elle entraîne. Depuis l'entrée des Français, il s'étoit accroché à tous les généraux et aux administrations qu'ils créèrent ; et, quoiqu'il eût constamment abusé de leur confiance, cependant un des plus forts talens de conservation que j'aie connu, c'étoit le sien. Il eut l'oreille des premiers consuls de Rome, et fut un de leurs premiers flagellateurs, lorsqu'ils remirent les faisceaux. Il se ménagea l'approche des nouveaux, et peu s'en fallut qu'il devînt leur ministre des finances. Le général et moi, par bonheur, le connoissions à merveille; sa physionomie étoit pour nous un thermomètre sûr de l'esprit public. Il nous venoit, quand il avoit un rapport allarmant à faire, un plan d'amélioration à soumettre, ou des patriotes à calomnier. Ses visites avoient toujours pour but

soit d'exercer des vengeances, soit de favoriser ses créatures, soit de faire son nid dans l'infortune des autres. Il n'y avoit rien de comparable à sa lâcheté : c'étoit une araignée vénéneuse qui avoit noué ses toiles aux anneaux de tous les partis. On eût pu balayer toutes ses filatures ; mais il étoit utile d'observer un insecte qui avoit échappé fort singulièrement aux naturalistes. Je me suis peut-être appesanti sur cette tarentule politique : le lecteur doit le pardonner ; c'est l'incorrigible défaut des disciples de Lavater.

Les manœuvres des méchans exaltèrent eucore une fois les têtes inflammables de la garnison. A quoi avoient abouti, disoient les uns, ces courses, ces expéditions et tant de périls ? C'étoit bien la peine de faire mettre hors de combat tant de braves gens, pour en venir à une capitulation dont les conditions étoient incertaines ! — D'autres, plus irascibles, se portoient, dans leur démence, jusqu'à calomnier les intentions d'un général auquel, s'il eût été possible de faire un reproche, c'étoit de trop s'exposer dans le danger. Ils parloient de lui ôter le commandement ; ils furent assez extravagans pour l'offrir au général Lucotte (41).

Environnée de trahisons et de séductions, la division militaire ne s'écarta pas un instant de la route d'honneur et du système d'intrépidité et d'obéissance qu'elle s'étoit tracée ; elle résista aux assiégans du dedans comme à ceux du dehors. Elle se serra sous ses manipules : elle jura de rester fidèle à son général et de s'ensevelir sous les murs d'Ancône, alors que la plupart des places fortes de la Cisalpine et du Piémont s'étoient rendues. Mantoue tenoit sans doute encore...... C'étoit un boulevard fameux dans tous les temps, et dont la valeureuse vieillesse de Wurmser avoit à jamais illustré les remparts.

Depuis l'occupation des hauteurs en deçà de Sainte-Marguerite, l'ennemi nous avoit laissés tranquilles ; il employa deux jours à s'y retrancher. Le 21 thermidor, ayant perfectionné ses ouvrages, il sortit sur les sept heures du matin de Falconnare au nombre de plus de 2000, avec quatre pièces de canon. Il en vouloit à Montagnole : et quand il fut rendu à un demi mille de cette redoute provisoire, il se forma sur trois colonnes. Lahoz composa celle de droite d'environ 1200 insurgés, et chargea ce nombre assez considé-

rable d'aller déloger 200 républicains, du poste d'une tour située sur la gauche de la Montagnole : son centre devoit enlever cette redoute ; il le forma de Russes, de Turcs et de cavalerie, soutenus d'artillerie : à la droite, au-dessus du rivage, et sous le feu de Montagnole, passoit la grande route de Sinigallia à Ancône ; il fit filer sa colonne de gauche pour la déboucher. Cet ordre d'attaque, pour un simple point d'observation, eût été trop savant avec des soldats aguerris ; mais il étoit très-militaire avec de nouvelles levées et avec des Turcs combattant comme des Numides.

Aussitôt que le général eut aperçu de sa terrasse dominant sur la côte, l'ennemi se former et s'ébranler, il se porta à Montagnole, distribua sa défense, et chargea le général Lucotte de l'exécution. L'attaque et la résistance furent des plus chaudes pendant trois heures; la fusillade bien nourrie de la redoute et vivement soutenue par l'artillerie, écrasa le centre de l'ennemi et le dégoûta pendant quelques heures. Un seul piquet de notre cavalerie jeté sur la grande route, suffit pour la nettoyer à coups de sabres. Mais la droite de l'ennemi, si supé-

rieure, ayant été rafraîchie par des Russes, força notre gauche à céder le poste de la tour et à s'épauler promptement de la redoute qui, perdant un de ses flancs, restoit ouverte de ce côté. Le général Lucotte saisit le danger avant que l'ennemi s'en aperçût et s'en tira habilement. Ainsi que tous les habitans du port, je voyois une grande partie des mouvemens, mais sans pouvoir les juger; le drapeau français flottoit toujours sur la Montagnole: et notre artillerie faisant une décharge générale, je crus que l'ennemi repoussé se retiroit. Fausses conjectures! Immédiatement après ce grand feu, notre drapeau, nos canons, notre infanterie, notre cavalerie et la réserve, descendirent de Montagnole en bon ordre; et cinq ou six minutes après, les taluds de cette redoute furent ombragés d'étendards. Jamais vaisseau ne fut si majestueusement pavoisé: le vent de Nord qui souffloit en ce moment, déployoit à nos yeux leurs diverses emblêmes. Une partie des puissances du globe avoit pris à-la-fois possession d'une petite loupe de terre de 50 toises quarrées: adroite et à gauche du drapeau autrichien, on voyoit ceux du pape et du grand-turc,

ceux de Russie et de Naples, les bannières des paroisses et jusqu'à l'oriflamme du prétendant. — Témoins occulaires de cette retraite, de ces signes, et entendant les cris de joie qui partoient de la redoute, on n'eût pas été français, si le cœur ne se fût pas serré de tristesse.— Que de pensées affligeantes viennent alors se joindre à d'humiliantes pensées! Etre renfermés derrière des murailles par un ramas de brigands et se voir forcés de renoncer à une supériorité qui long-temps avoit glacé de frayeur les plus mâles courages! Etre assiégés par Lahoz destiné à nos échafauds et dépouillez de l'espoir d'être délivrés ou secourus! Sonder, pour ainsi dire, la vie de la division, et n'en retirer que des signes d'une dissolution prochaine! Aux sinistres réflexions qui s'amoncèlent si rapidement dans le malheur, succédoient des sensations plus accablantes. Que diront nos concitoyens, si une place d'Italie résiste plus long-temps qu'Ancône? Si elle dicte des conditions que nous ne ferions qu'obtenir? si la liste de ses braves, de ses blessés et de ses morts, obtient plus d'admiration et de larmes? si l'histoire lui décernant des

palmes, se croit juste en nous jetant un frêle laurier?.... Il faut donc que tous les esprits et tous les cœurs s'unissent pour élever la résistance au plus haut période, et que chacun fournisse le contingent de ses forces, le tribut de son éducation et de son expérience, le sacrifice de ses opinions et de sa vie. Nous nous disons républicains : il fant prouver que nous n'en portons pas en vain le nom, en pratiquant toutes les vertus sans lesquelles ce beau titre n'est qu'un mot de parti. Le peuple aura du pain, nos blessés des secours, nos malades des consolations ; les intrigans seront surveillés, et les dilapidateurs punis ; la justice aura son cours, la tranquillité intérieure ressemblera à celle des temps prospères, les temples resteront ouverts ; les théâtres retentiront encore, et des chants de la victoire, et des chants de l'amour ; les grandes commémorations nationales éleveront nos ames ; nous rendrons des honneurs funèbres aux braves qui nous auront quittés : et lorsque nous aurons épuisé nos forces et nos ressources, secourus ou terrassés, nous aurons assez vécu.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

NOTES

DE LA SECONDE PARTIE.

(1) L'INSTABILITÉ des emplois, l'idée que les ennemis de la France cherchoient à faire concevoir aux soldats, de l'ingratitude et de l'oubli réservé aux défenseurs de la patrie; la considération accordée, sans examen, à ceux qui avoient plus que les autres; l'impunité, non des vols scandaleux, mais de la scandaleuse impudence des voleurs; la nécessité cruelle de songer à l'avenir, quand alors personne ne comptoit plus sur rien; la démangeaison de tenter de nuit un coup de fortune, comme de jour on fait un acte héroïque; le frisson qu'on éprouve en regardant l'obole de Bélisaire et la pélisse de Narsès : la presque certitude d'être honoré comme fripon, en restant fidèle à l'honorable frugalité, voilà les causes qui purent égarer alors quelques-uns de nos compatriotes. N'en soyez point affectés ! il y eut de grandes vertus et des traits du bel antique. C'étoit un temple de Pallas encombré de hutes barbares, mais que la fille du temps conservoit pour l'instruction de la postérité. — Dans les grands mouvemens du globe, il sort des miasmes pestilenciels; mais l'observateur y découvre souvent des médailles rares, des sources salutaires et des pierres précieuses.

(2) Necesse est ut aliquod taceatur propter incapaces.



(3) 1.° Il proclamo, che si vuole, che dirigga il vescovo al suo populo, non parla che della sola nazione ottomana allorche questa non è, che truppa ausiliaria degli anglo-austro-russi, tutta saggetta al commando moscovito.

2.° Di quanto vien detto di Corfù, il Vescovo l' ignora del tutto, che anzi avendo gli il generale Chabot, che dimorava in sua casa, data la notizia di avere una nave Turca transportati trè Cardinali: civè de Yorch, Pignatelli, è Braschi in Corfù, gli soggiunge, chi may avrebbe creduto che la luna ottomana avesse a diffendere la croce.

3.° Le Crociati, nè secoli passati, si commendarono da sommi pontifeci contro j nemici diretti, e dichiarati del culto cathelico; in ora non sono, che nemici in politiche materie.

4.° I ministri d' un dio della pace non devono essere j promotori di spargimento di sangue. Sono parole del gen. Bonaparte dette ai parrochi d'Ancona.

Extrait de la proclamation de l'administration centrale du Metaure,

Signée VIVIANI.

(4) Dans les départemens adriatiques-romains, Ascoli, Camerino, Fermo, Yési, Loretto, Macérata, Montalto, Osimo, Recanati, Ripatransone, San Severino, Tolentino, sont les siéges des dieux de la sécheresse : mais douze divinités fluviales sont en guerre avec eux. Voici leurs noms : Asino, Asone, Aspido, Chienti, Egino, Létavino, Musone, Potentia, Ragnola, Tosino, Tronto.

(5) 140 Cisalpins.

(6) Ces chefs de sédition jouissoient de plus de trois millions de revenu. Quand on est si riche, on est bien sot de se faire séditieux.

(7) Comme on peut accuser l'écrivain d'avoir été entraîné par l'imagination, je vais faire connoître en entier la dépêche que lui envoya le général Monnier le 16 prairial, au quartiel-général d'Ascoli.

« Les opérations se sont succédées avec tant de rapidité que je n'ai pu vous écrire plutôt. Les brigands avoient envahi la majeure partie du département du Tronto : ils formoient une ligne de plus de cinquante milles. Je les ai battus à S. Benedetto, à Ripatransone, à Acqna viva, ensuite attaqués à Montalto, et menacés à Santa Vittoria. Ils se sont repliés en grand nombre sur Ascoli ; les habitans étoient unis avec eux. Je me suis présenté à une heure et demie sur deux colonnes. Les portes étoient fermées et armées de canons ainsi que la citadelle. Le feu a été très-vif ; il en coûtoit à mon impatience ; j'ai ordonné l'assaut : nous nous sommes tous précipités sur porta Maggiore, porta S. Antonio, et les remparts. Mon aide-de-camp Girard est monté le premier. Mon aide-de-camp Demoly a forcé la porte Maggiore et moi celle de S. Antonio. La ville a été prise, un grand nombre de brigands ont été tués, excepté ceux qui ont fui avec leur grand général dom Donato de Donatis, vicaire de l'évêque de Teramo, armé de onze pièces à feu et d'un crucifix pour douzième. J'ai perdu trois hommes : cinq volon-

» taires ont été blessés légèrement. — J'envoie au
» commandant de la place trois drapeaux pris sur les
» brigands pour être brûlés publiquement. — Je pars
» demain pour Ancône ; les pays où les rebelles se
» sont portés ont été pillés de telle manière que je
» ne pourrois y subsister deux jours.

Salut amical ;

MONNIER.

Au consul d'Ancône.

(8) Le général Lahoz avoit formé un conseil militaire dans l'armée des brigands. La copie d'une de mes dépêches à l'ambassadeur Bertolio, en date du 20 prairial an 7, porte ces mots.

Je viens de voir les actes du conseil de guerre de dom Donato de Donatis, saisis à Ascoli. Lahoz nous traite de brigands appartenant à la plus infame nation. La signature confrontée à celle d'actes antérieurs à sa perfidie, est la même. — Vouez-le à l'exécration des Romains.

(9) Ordres du ministre de la marine et des colonies, de la part du Directoire exécutif, en date du 15 floréal an 7. Il est très-remarquable que ces ordres ont été signés dans un *interim*.

(10) C'est loin de la patrie, c'est dans le poste qu'elle a confié, c'est dans ses succès ou ses désastres, que le vrai patriotisme éclate de toutes les vertus. La division d'Ancône et le général Monnier se sont plu dans toutes les occasions à rendre témoignage au citoyen Donez ; à son activité à coïncider, autant qu'il étoit

en lui, avec les mouvemens militaires ; aux soins fati-gans et continuels qu'il s'est donné dans toutes les parties de sa difficile administration, et à l'esprit de fermeté et de conciliation qui lui a valu l'estime générale de la division.

(11) Le général étoit mal informé, comme on le verra bientôt.

(12) On eût pu dire frappées au coin de la perfidie, au moins de la lâcheté.

(13) On part le 20, l'attaque est du 21 prairial.

(14) V. rapport militaire, page 4.

(15) Ville et port appartenant aux Vénitiens, quoique renfermé dans le territoire de la R. de Raguse, et à l'Autriche actuellement.

(16) Les missionnaires en Chine avoient noirci la révolution française dans l'esprit de l'empereur, avec d'autant plus de facilité, qu'il croyoit que l'empire étoit sa propriété particulière. Ils l'avoient ainsi rendu très-défiant et très-difficile sur l'introduction des étrangers. — Voyage en Chine de Macartney, tom. I.er

Le roi de Naples refusa un beau poisson pris par les Luciens, parce qu'il avoit été, dit-il, pêché par des Jacobins.

Reglin, ministre de Bavière à Pétersbourg, ayant reçu l'ordre de son maître de ne pas reconnoître Paul I.er comme grand-maître de Malte, fut renvoyé sur un traîneau comme Jacobin.

Mém. secr. sur la Russie, tom. II, p. 234.

D'Estherazi et le prince de Nassau dénoncèrent le colonel la Harpe à Catherine II. — Soyez jacobin, républicain, tout ce que vous voudrez, lui dit l'impératrice; je vous crois honnête homme, cela me suffit. Donnez à mes petits-fils vos soins accoutumés. — Il paroît que le czar Alexandre ne craint pas le jacobinisme du colonel la Harpe.

Ibid. p. 162.

Le roi d'Espagne régnant ayant nommé le général Pardo pour commander l'armée qu'il faisoit rassembler contre le Portugal en l'an 6, on lui objecta que ce guerrier qui s'étoit bien montré dans la guerre contre la République française, étoit *Jacobin*. — Qu'il le soit ou ne le soit pas, répartit Charles IV avec humeur, Pardo m'a bien servi.

(17) Ce pape entra, dans l'évêché de Rome, comme un renard, s'y comporta comme un loup, et mourut comme un chien.

Voltaire, un chr. contre 6 juifs, p. 135.

(18) 1.er messidor an 7.

(19) 3 messidor an 7.

(20) Cette ville a une foire en thermidor (du 15 au 25 août de chaque année), les Grecs de l'Archipel, les Turcs de Smyrne viennent y faire de riches échanges. Sinigallia a été construite de manière à recevoir commodément, sous des portiques élégans, les marchandises qui s'y rendent de tous les coins de l'Europe.

(21) Lettre du général Monnier, en date de Fano, 5 messidor an 7.

(22)

(22) Lettre du général Gauthier, commandant les forces françaises en Toscane, date du 30 prairial an 7.

(23) 6 messidor an 7.

(24) 8 *Idem.*

(25) 9 *Idem.*

(26) Page 6 du rapport militaire du citoyen Girard. « Cette note n'est pas indiquée dans le texte : mais elle se rapporte à la page 230 immédiatement après les italiques. — »

(27) *Ibidem.*

(28) *Ibid.* pag. 7 et 8.

(29) Les prêtres rassemblés aux pieds du S. Georges lui offroient les boulets et les éclats des obus.

(30) Voyez les Vies des Saints par le R. père Proust, célestin, édition de Bordeaux, 1624.

(31) Rapport de l'administration centrale du Metauro, au consulat romain, 28 messidor an 7.

(32) Page 8 du rapport militaire.

(33) Du 29 messidor an 7, signée Viviani, président ; Franceschi, Betti, administrateurs ; Lipponi, préfet consulaire ; Peruzzi, secrétaire-général.

(34) Depuis l'établissement du conseil des prises en l'an 8, les commissaires des relations extérieures n'ont conservé que l'instruction et l'exécution des jugemens.

(35) En Italie le jour commence au crépuscule du soir. Dans les plus longs de l'année, par exemple, le

jour commence à 8 heures du soir ; et l'on dit à 9 heures de France, la première d'Italie sonne : — à dix heures, la seconde d'Italie, etc. de sorte qu'à sept h. du lendemain si l'on demande l'heure, on répond : la 24.me — Cet usage de l'antiquité la plus reculée fut pratiqué en Asie et en Europe. Les Celtes et les Juifs comptoient ainsi. Chez les Celtes, le jour commençoit à la nuit : c'étoit à la nuit qu'ils offroient leurs sacrifices : les Juifs avoient le même usage, et ils avoient raison, d'après la Genèse faisant sortir la lumière du chaos. Je ne crois pas que l'on se soit battu pour abandonner l'ancien réglement du jour et prendre le nouveau : Ah ! c'est bien heureux.

(36) Les phrases soulignées sont extraites d'une lettre officielle de Rome.

(37) 5 thermidor an 7.

(38) Page 11 du rapport militaire.

(39) — *Ibid.* page 11.

(40) — *Ibid.* page 12.

(41) Il en prévint sur-le-champ les personnes capables d'arrêter les progrès de cette folie sans compromettre qui que ce fût.

Fin des Notes de la seconde partie.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

TABLEAU

CHRONOLOGIQUE

Des Combats où se sont illustrés particulièrement des individus de la Division Militaire d'Ancône, commandée par le général MONNIER; relevé fidèlement du Rapport Militaire du Chef d'état-major de la Division, le citoyen GIRARD.

DA A	PROMOTIONS Sur le champ de bataille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
Pr		
1		
	. . . .	Frère du précédent. Est tué.

'IONS IEUSES.	PROMOTIONS Sur le champ de bataille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
sa compag.		
sa comp. ımande avec et sang-froid.		
. . . .	Blessé.	
. . . .	Blessé.	
guérent.		
e : balles au		
ı droite avec audace : bal- speau.		
s de valeur : ı mort qui le	Chev. tué sous lui.	
un jour ; se nuit, sans		
ent Yési d'as-		
nt vigoureu- ville ; font ır Fiumégi- di se disting.		
le premier taque. : second.		

DA A	ROMOTIONS ır le champ de ba- aille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de ba- taille, ou des suites de leurs blessures.
Me	Bles'é pour la 2.e fois fait capit. sur le amp de bataille.	
4,	it sous - lieut. sur champ de bataille.	
	up de feu à la tête. chef de bat. sur h. de bataille. it lieut. sur le ch. bataille. up de feu à la main. es premiers sur le npart, blessé griè-	

ONS EUSES.	PROMOTIONS Sur le champ de bataille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
.	vement, fait caporal sur le ch. de bataille.	
. . . .	Fait sous-lieut. sur le ch. de bataille.	
ne colonne : inaccessi- .oussa		
neur. command.		
uèrent. .	A le bras cassé.	
l'artillerie. retraite. 5 premiers, rempart. : marquée.		
tte ville.		
: buss. en- la porte de s fuyards nilles. ent la re- mer. sennier le nt de la		
: . . .	Cheval tué sous lui par la mitraille.	

DA	PROMOTIONS Sur le champ de bataille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
Mes	2 ait chef de bat. sur ch. de bataille.	
Ther		
	fait maréch. des logis sur le ch. de bat.	
9 et		
11		

IIONS IEUSES.	PROMOTIONS Sur le champ de bataille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
mouvement.		
ndoit à Yési, ea la troupe otiere Vanni.		
nde ce poste; sa retraite sans près 5 heures lle résistance. e à la cavale- mie. ngne.		
rient Castel- au pas de et au galop. ent leurs mou- rétrogrades e grande pré-		
éfense, retrai- n ordre, artil- uvée. en échec l'en- r le grand che- le vivement le Lacotte. . . vigoureuse- droite. e le cit. De-	Chev. tué sous lui.	
e le précédent. e Zénardi.	Blessé.	

DAT An	OMOTIONS le champ de bale, ou blessures.	MORTS. Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
Fructid 1.er		
10	lieut. en second le champ de ba-e. oups de feu. Fait . sur le ch. de lle. s-lieut. lles légères. Mar-gis chef.	
Le	celui du fort des Capucins.	
26	de bat. sur le ch. ataille. de bataillon. blessé. Fait cap-e ch. de bataille.	Est blessé à mort.

CTIONS RIEUSES.	PROMOTIONS Sur le champ de bataille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
ur. . . . . me à toutes les s. pare de Mont-. stingue et remle cit. Espanet le commande du Mont-Gardé. onnoît point de r.	Sous-lieut.	
tête des tirail-Non commandé.	Fait cap. sur le ch. de bataille. . . .	Blessure mortelle.
luit la sortie : courageux, ins-	Cheval tué sous lui. Chef de bat. sur le ch. de bataille.	
ade Madier. .	Fait caporal.	
résiste avec vi-	Bras cassé par 3 balles. Chef de bat. sur le ch. de bataille.	
it corps à corps in officier russe fait prisonnier.	Fait sergent.	
ır.	Fait caporal.	
et brave officier.	—	
le sur le parapet oyaux de l'assaut.	Blessé de 5 coups de feu.	Meurt sur le ch. de bataille.

DAT AN	PROMOTIONS Sur le champ de bataille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
Vendé	Fait sous lieut. sur le ch. de bataille. Fait sergent.	
	Chef de bat. sur le ch. de bataille.	
	Blessé. Fait capitaine.	
	2 coups de feu et son sabre brisé d'une balle. Fait Capitaine.	
	Lieutenant.	
	Cuisse cassée. Sergent.	
	Caporal.	
	Sergent.	
	Est blessé. Sergent.	
	Caporal.	

IONS IEUSES.	PROMOTIONS Sur le champ de bataille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
ıexprimable.	Chef de bat. sur le ch. de bataille.	
intrépide. .	Blessé d'un coup de feu à l'épaule. Fait général de l'armée romaine.	
e et instruc-		
. . . . .	Coup de feu au bras.	
. . . . .	Capitaine.	
. . . . .	Capitaine.	
. . . . .	. . . .	Tué sur le ch. de bataille.
. . . . . ius de tout	Fait chef de bataillon.	
onduite dans ties. . . .	Fait ch. de bataillon.	
erveille avec ne infernale.		
lité. . . .	Capitaine.	
. . . . .	Capitaine.	
. . . . .	Blessé de 3 coups de feu. Capitaine.	
. . . . .	Lieutenant.	
. . . . .	Lieutenant.	
. . . . .	Sous-lieutenant.	
. . . . .	Sous-lieutenant.	
. . . . .	Sous-lieutenant.	
. . . . .	Sergent.	
. . . . .	Sergent.	
. . . . .	Sergent.	
. . . . .	5 coups de fen Serg.	
. . . . .	Maréc.-des-logis.	
. . . . .	Caporal.	
. . . . .	Caporal.	
. . . . .	Caporal.	
. . . . .	Caporal.	
. . . . .	Caporal.	
. . . . .	Caporal.	
. . . . .	Caporal.	
. . . . .	Lieutenant.	
. . . . .	Lieutenant.	
. . . . .	Sous-lieutenant.	
. . . . .	Sous-lieutenant.	
. . . . .	Sergent.	
publics.		

DATES An 8.	PROMOTIONS Sur le champ de bataille, ou blessures.	MORTS Sur le champ de bataille, ou des suites de leurs blessures.
Brumaire.		
	Blessé.	
12.	Blessé.	
	Blessé.	

Les re s yeux, je n'ai pu donner la liste

On n'a sa conduite militaire, politique et *Monnier* :
affaires; il ussi du chef d'état-major *Girard*,
vernemen ide-de-camp du général *Monnier*,
vant au g s fait mention de lui dans son rap-
toutes ses ns ici les honorables certificats qui

ef; Tribouillois, Pigny, Boblique, J. Ma-
en, Rotrou, Bonaud, commandans d'ar-
:s; Le Couturier, Fontanelli, Malvi-
n, Niélepies, L. du Barry, chefs de
-ps.

énéral *Monnier* voulant rendre justice à
du citoyen *Girard*, se plait à déclarer
ıtes les affaires difficiles, au milieu des
ı donné l'exemple de la valeur et du dé-
et officier, recommandable par ses talens
a rempli les fonctions de chef d'état-
a plus haute distinction, comme avec la
utilité. »

Signé Monnier.

A B L E.

, sa constance et sa bravoure, que la Division a été

MART
MARELr.
FRAN NAILI
DAGA les malades et les blessés, le respect
BONA beaucoup de zèle et de bonne volonté.
DONE

BOCC
ROSING
BRICE poudre à canon, fond des mortiers, tc.
VIGOUREuses, et va au feu.
MARC BR itaine d'une compagnie de réfugiés,

; DE CORSAIRES.

le la place des aciers, des balles de coton et des caisses de soufre.

sco. Sortent en mer sur l'ennemi.

'uerre pour négocier avec les
apport Militaire.

érieures-Commerciales.
sion.
ie Infernale.

: A U.


Digitized by Google

